

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.



IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
Rue des Noyers, n° 8.

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE,

OU

JOURNAL

OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1828.

TOME CINQUIÈME.



Paris.

LECOINTE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1828.

TABLE

DES SOMMAIRES DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

MÉMORIAL
DE S^{TE}-HÉLÈNE.

Lundi 1 Juillet 1816 au Jeudi 4.

Mon fils tombe de cheval. — Pillage par les armées. — Caractère du soldat français. — Détails de Waterloo par le nouvel Amiral.

Hier, mon fils, dans sa promenade, emporté par son cheval, et craignant de se frapper aux arbres, avait cru devoir se jeter à terre. Il s'était foulé le pied assez fortement pour être condamné à un mois de chaise longue.

L'Empereur a daigné entrer dans ma chambre, sur les onze heures, pour connaître la situation de mon fils, dont il a fort grondé la maladresse. Je l'ai suivi dans le jardin, où il a déjeûné, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

La conversation est tombée sur le pillage des armées et les horreurs qu'il entraîne.

Pavie, disait l'Empereur, était la seule place

qu'il eût jamais livrée au pillage : il l'avait promis à ses soldats pour vingt-quatre heures; mais au bout de trois, il n'y put tenir davantage, et le fit cesser. « Je n'avais que douze cents hommes, disait-il; les cris de la population qui » parvenaient jusqu'à moi, l'emportèrent. S'il y » eût eu vingt mille soldats, c'eût été eux dont » la masse, au contraire, eût étouffé les plaintes » de la population; il ne serait rien parvenu » jusqu'à moi. Du reste, continuait-il, heureu» sement la politique est parfaitement d'accord » avec la morale, pour s'opposer au pillage. » J'ai beaucoup médité sur cet objet; on m'a » mis souvent dans le cas d'en gratifier mes sol» dats; je l'eusse fait si j'y eusse trouvé des avan» tages. Mais rien n'est plus propre à désorga» niser et à perdre tout à fait une armée. Un » soldat n'a plus de discipline dès qu'il peut » piller; et si en pillant il s'est enrichi, il de» vient aussitôt un mauvais soldat; il ne veut » plus se battre. D'ailleurs, observait-il encore, » le pillage n'est pas dans nos mœurs françaises: » le cœur de nos soldats n'est point mauvais; le » premier moment de fureur passé, il revient à

» lui-même. Il serait impossible à des soldats » français de piller durant vingt-quatre heures : » beaucoup emploiraient les derniers momens à » réparer les maux qu'ils auraient faits d'abord. » Dans leur chambrée, ils se reprochent plus » tard, les uns aux autres, les excès commis, » et frappent eux-mêmes de réprobation et de » mépris ceux d'entre eux dont les actes ont été » trop odieux. »

Sur les trois heures, le nouvel Amiral, *Sir Pulteney Malcolm*, et tous ses officiers ont été présentés à l'Empereur. L'Amiral a causé d'abord seul avec lui près de deux heures. Il a dû être très-frappé de la conversation, car il a dit en sortant qu'il venait de prendre une bien belle et bonne leçon sur l'histoire de France.

L'Empereur a dû lui dire, en terminant, ce que je crois d'ailleurs avoir déjà inscrit quelque part plus haut sur ce même sujet : « Vous avez » levé une contribution de sept cent millions » sur la France; j'en ai imposé une de plus de » dix milliards sur votre pays. Vous avez levé la » vôtre par vos baïonnettes; j'ai fait lever la » mienne par votre parlement. — Et c'est bien

» là la véritable analyse des affaires, a répondu
» l'Amiral. »

L'Amiral était à Bruxelles à dîner avec lord Wellington, lorsque Blucher envoya dire qu'il était attaqué. Wellington, disait l'Amiral, avait à Waterloo quatre-vingt-dix mille hommes, et Bulow vingt-cinq mille. C'était précisément là le compte qu'avait estimé l'Empereur. L'Amiral ramenait d'Amérique douze mille hommes de vieille troupe, sans aucun soupçon du nouvel état de l'Europe. A la mer, un bâtiment lui apprit la révolution du retour de l'île d'Elbe; elle lui sembla si magique, qu'il ne put la croire. Toutefois, à la vue de Plymouth, il reçut ordre de continuer en toute hâte sur Ostende; il l'atteignit à temps, quatre mille hommes purent prendre part à la bataille, et ils étaient sans contredit ce qu'il y avait de meilleur dans toute la ligne, assurait l'Amiral. Qui peut assigner leur degré d'influence! Les Anglais crurent la bataille perdue tout le jour, et ils conviennent qu'elle l'était sans la faute de Grouchy. L'Amiral était venu de sa personne durant la bataille à portée de Wellington.

Vendredi 5.

Anecdotes sur le dix-huit Brumaire. — Siéyes. — Grand-Électeur. — Cambacérès. — Lebrun, etc.

L'Empereur, après s'être promené quelque temps dans le jardin, a été joindre sa calèche. Le temps était délicieux; nous avons fait deux tours au galop. J'étais seul avec lui. Il m'a beaucoup parlé de mon fils, de son avenir, avec un intérêt, une bonté qui me remplissaient le cœur. Il disait que vu son âge, cette circonstance de Sainte-Hélène était sans prix pour le reste de sa vie; que son moral s'y serait trouvé en serre chaude, etc., etc.

Après dîner, l'Empereur est revenu sur le dix-huit Brumaire, et nous l'a raconté avec une infinité de petits détails. Comme il l'a dicté depuis long-temps au général Gourgaud, c'est là que je renverrai pour la masse de l'événement. Je n'en vais donner ici que quelques traits ou accessoires qui ne s'y trouveront sans doute pas.

La situation de Napoléon à son retour d'Égypte fut unique. Il s'était vu aussitôt sollicité

par tous les partis, et avait reçu tous leurs secrets. Il en était trois bien distincts : *le Manège* dont un général fort connu était un des chefs ; *les Modérés*, conduits par Siéyes, *et les Pourris*, disait-il, ayant Barras à leur tête.

La détermination que prit Napoléon de s'associer aux Modérés lui fit courir de grands dangers, observait-il. Avec les jacobins il n'en eût couru aucun, ils lui avaient offert de le nommer *Dictateur* : « Mais après avoir vaincu avec eux, » disait l'Empereur, il m'eût fallu presque aussitôt vaincre contre eux. Un club ne supporte » point de chef durable, il lui en faut un pour » chaque passion. Or, se servir un jour d'un » parti, pour l'attaquer le lendemain, de quel» que prétexte que l'on s'enveloppe, c'est tou» jours trahir ; ce n'était pas dans mes principes.

» Mon cher, me disait l'Empereur dans un » autre moment, après avoir parcouru de nou» veau l'événement de Brumaire, il y a loin de » là, vous en conviendrez, à la conspiration de » Saint-Réal, qui offre bien plus d'intrigues et » bien moins de résultats : la nôtre ne fut que » l'affaire d'un tour de main. Il est sûr, ajou-

» tait-il, que jamais plus grande révolution ne » causa moins d'embarras, tant elle était désirée ; » aussi se trouva-t-elle couverte des applaudisse- » mens universels.

» Pour mon propre compte, toute ma part » dans le complot d'exécution se borna à réunir » à heure fixe la foule de mes visiteurs, et à » marcher à leur tête pour saisir la puissance. » Ce fut du seuil de ma porte, du haut de mon » perron, et sans qu'ils en eussent été prévenus » d'avance, que je les conduisis à cette con- » quête ; ce fut au milieu de leur brillant cor- » tége, de leur vive allégresse, de leur ardeur » unanime que je me présentai à la barre des » Anciens pour les remercier de la dictature » dont ils m'investissaient.

» On a discuté métaphysiquement, et l'on » discutera long-temps encore si nous ne vio- » lâmes pas les lois, si nous ne fûmes pas cri- » minels ; mais ce sont autant d'abstractions » bonnes tout au plus pour les livres et les tri- » bunes, et qui doivent disparaître devant l'im- » périeuse nécessité ; autant vaudrait accuser de » dégât le marin qui coupe ses mâts pour ne

» pas sombrer. Le fait est que la patrie sans » nous était perdue, et que nous la sauvâmes. » Aussi les auteurs, les grands acteurs de ce » mémorable coup d'État, au lieu de dénégations et de justifications, doivent-ils, à l'exemple de ce Romain, se contenter de répondre » avec fierté à leurs accusateurs : *Nous protestons que nous avons sauvé notre pays, venez* » *avec nous en rendre grâces aux Dieux.*

» Et certes tous ceux qui dans le temps faisaient partie du tourbillon politique ont eu » d'autant moins de droits de se récrier avec justice, que tous convenaient qu'un changement » était indispensable, que tous le voulaient, et » que chacun cherchait à l'opérer de son côté. » Je fis le mien à l'aide des *modérés;* la fin subite » de l'anarchie, le retour immédiat de l'ordre, » de l'union, de la force, de la gloire, furent ses » résultats. Ceux des *jacobins* ou ceux des *immoraux* auraient-ils été supérieurs? Il est permis » de croire que non. Toutefois il n'est pas moins » très-naturel qu'ils en soient demeurés mécontens, et en aient jeté les hauts cris. Aussi, » n'est-ce qu'à des temps plus éloignés, à des

» hommes plus désintéressés qu'il appartient de
» prononcer sainement sur cette grande affaire.»

Au surplus voici deux traits qui aideront à juger de l'état réel de la République à l'époque de Brumaire. Après cette journée, il ne se trouva pas au trésor de quoi expédier un courrier; et quand le Consul voulut se procurer la force précise de l'armée, il fut réduit à envoyer des personnes sur les lieux. « Mais, disait-il, vous » devez avoir des rôles au bureau de la guerre? » — A quoi nous serviraient-ils, répondait-on, » il y a eu tant de mutations dont on n'a pu » tenir compte. — Mais, du moins, vous devez » avoir l'état de la solde qui nous mènera à » notre but? — Nous ne la payons pas. — Mais » les états des vivres? — Nous ne les nourrissons » pas. — Mais ceux de l'habillement? — Nous » ne les habillons pas. »

La révolution de Brumaire accomplie, il se trouva trois Consuls provisoires : *Napoléon*, *Siéyes* et *Ducos*. Il fallait un président. La crise était chaude et rendait le général bien nécessaire; aussi saisit-il le fauteuil, et ses deux acolites n'eurent garde de le lui disputer. Ducos,

d'ailleurs, se prononça dès cet instant une fois pour toutes. Le général seul pouvait les sauver, disait-il; et dès-lors, il se déclarait pour toujours de son avis en toutes choses. Siéyes s'en mordit les lèvres; mais il dut en faire autant.

Siéyes calcule volontiers ses intérêts. Dès la première réunion des trois Consuls en séance, et dès qu'ils furent seuls, Siéyes alla mystérieusement regarder aux portes du palais si personne ne pouvait entendre; puis revenant à Napoléon, il lui dit avec complaisance et à demi-voix en lui montrant une espèce de commode : « Voyez-» vous ce beau meuble? vous ne vous doutez » peut-être pas de sa valeur? » Napoléon crut qu'il lui faisait considérer un meuble de la couronne, et peut-être qui aurait servi à Louis XVI. « Ce n'est pas du tout cela, lui dit Siéyes, » voyant sa méprise; je vais vous mettre au fait. » Il renferme huit cent mille francs!!! et ses » yeux s'ouvraient tout grands. Dans notre magis-» trature directoriale, nous avions réfléchi qu'un » directeur sortant de place pouvait fort bien » rentrer dans sa famille sans posséder un de-» nier, ce qui n'était pas convenable. Nous avions

» donc imaginé cette petite caisse de laquelle
» nous tirions une somme pour chaque membre
» sortant. En cet instant plus de directeurs,
» nous voilà donc possesseurs du reste. Qu'en
» ferons-nous? » Napoléon, qui avait prêté
une grande attention, et commençait enfin à
comprendre, lui répondit : « Si je le sais, la
» somme ira au trésor public; mais si je l'ignore,
» et je ne le sais point encore, vous pouvez
» vous la partager, vous et Ducos, qui êtes tous
» deux anciens directeurs; seulement dépê-
» chez-vous, car demain il serait peut-être trop
» tard. Les collègues ne se le firent pas dire
» deux fois, observait l'Empereur; Siéyes se
» chargea hâtivement de l'opération, et fit le
» partage, comme dans la fable, en lion. Il fit
» nombre de parts; il en prit une comme plus
» ancien directeur, une autre comme ayant dû
» rester en charge plus long-temps que son col-
» lègue, une autre parce qu'il avait donné l'i-
» dée de cet heureux changement, etc., etc.,
» bref, dit l'Empereur, il s'adjugea six cent
» mille francs, et n'en envoya que deux cent
» mille au pauvre Ducos, qui, revenu des pre-

» mières émotions, voulait absolument reviser
» ce compte et lui chercher querelle. Tous les
» deux revenaient à chaque instant, à ce sujet,
» à leur troisième collègue pour qu'il les mît
» d'accord; mais celui-ci répondait toujours :
» Arrangez-vous entre vous; soyez surtout tran-
» quilles; car si le bruit en remontait jusqu'à
» moi, il vous faudrait abandonner le tout. *

» Lorsqu'il fallut se fixer sur une constitu-

* Des amis de M. Siéyes, et il s'en trouve beaucoup, ont été peinés de cette anecdote; s'ils m'eussent fait connaître leurs observations à temps, je me serais décidé peut-être à la laisser de côté. Mais la supprimer aujourd'hui qu'elle a paru dans la première édition, ce serait lui reconnaître un sens et une importance qu'elle n'a pas; car la somme dont il y est question n'appartenait pas à l'État, et MM. Siéyes et Ducos y avaient incontestablement des droits. C'était ce que pensait Napoléon, qui toujours sans préjugés et sans préventions, parle ailleurs de M. Siéyes dans les meilleurs termes, et cite particulièrement sa probité. Il ne resterait donc plus que la gaîté du récit; récit, il est vrai, fort plaisant, soit que ces détails soient exacts ou qu'ils se trouvent brodés, car les amis de M. Siéyes les contredisent; mais dans ce cas encore de quelle injure pourrait-il être à M. Siéyes? L'importance et la célébrité de sa carrière politique ne l'ont-elles pas placé au-dessus du ridicule?

» tion, disait l'Empereur, Siéyes donna une » autre scène fort plaisante. Les circonstances » et l'opinion publique en avaient fait une es- » pèce d'oracle en ce genre; il déroula donc, » aux commissions des deux conseils, mystérieu- » sement et avec poids et mesure, les différen- » tes bases qui furent toutes adoptées, bonnes, » imparfaites ou mauvaises. Enfin, il couronna » l'œuvre en dévoilant la sommité, ce qu'on at- » tendait avec une vive et curieuse impatience. » Il proposa *un Grand-Electeur* qui résiderait » à Versailles, jouirait de six millions annuels, » représenterait la dignité nationale, et n'aurait » d'autre fonction que de nommer deux Consuls: » celui de la *paix*, celui de la *guerre*, tout à » fait indépendans dans leurs fonctions. Encore » si cet Électeur avait fait un mauvais choix, le » Sénat devait-il *l'absorber* lui-même. C'était » l'expression technique, c'est-à-dire le faire » disparaître, en le faisant rentrer, par forme » de punition, dans la foule des citoyens. »

Napoléon, faute d'expérience dans les assemblées, et aussi par une circonspection commandée par le moment, avait pris peu ou point

de part à ce qui avait précédé ; mais ici, à ce point décisif, il se mit à rire, dit-il, au nez de Siéyes, et sabra ce qu'il appelait ses niaiseries métaphysiques. Siéyes n'aimait pas à se défendre, disait l'Empereur, et ne savait pas le faire. Il essaya pourtant ici de dire qu'après tout, un Roi n'était pas autre chose. Napoléon lui répondait : « Mais vous prenez l'abus pour » le principe, l'ombre pour le corps. » Puis il l'acheva en lui disant : « Et comment avez-vous » pu imaginer, M. Siéyes, qu'un homme de » quelque talent et d'un peu d'honneur voulût » se résigner au rôle d'un cochon à l'engrais de » quelques millions ? » Après une telle sortie, qui, disait l'Empereur, fit rire aux éclats tous les assistans, la création de Siéyes demeura noyée ; il n'y eut plus moyen pour lui de revenir à son Grand-Electeur, et l'on se décida pour un Premier Consul à décision suprême, ayant la nomination à tous les emplois, et deux Consuls accessoires à voix délibératives seulement. C'était au fait dès cet instant l'unité du pouvoir. Le Premier Consul était un vrai président d'Amérique, gazé sous des formes que comman-

dait encore l'esprit ombrageux du moment ; aussi l'Empereur dit-il que son règne commença réellement dès ce jour-là.

L'Empereur regrettait en quelque sorte que Siéyes n'eût pas été l'un des trois Consuls. Celui-ci, qui le refusa d'abord, le regretta aussi ; mais quand il n'était plus temps. Il s'était mépris sur la nature de ces Consuls, disait Napoléon ; il craignait pour son amour-propre, et redoutait d'avoir à chaque instant le Premier Consul à combattre. « Ce qui eût été vrai, ob» servait l'Empereur, si tous les Consuls eussent » été égaux : nous aurions été alors tous enne» mis ; mais la constitution les ayant faits subor» donnés, il n'y avait plus de lutte d'amour» propre, aucune cause d'inimitié, mais mille » d'une véritable union. » Siéyes le reconnut ; mais trop tard. L'Empereur disait qu'il eût pu être fort utile au conseil, meilleur peut-être que les autres, parce qu'il avait parfois des idées neuves et très-lumineuses ; mais que, du reste, il n'était pas du tout propre à gouverner. En dernière analyse, disait l'Empereur, pour gouverner il faut être militaire : on ne gouverne

qu'avec des éperons et des bottes. Siéyes, sans être peureux, avait peur de tout : ses espions de police troublaient son repos. Au Luxembourg, durant le consulat provisoire, il réveillait souvent Napoléon, son collègue, et le harcelait avec les trames nouvelles qu'il apprenait à chaque instant de sa police particulière. « Mais a-t-on » gagné notre garde, lui disait celui-ci. — Non. » — Eh bien, allez dormir. En guerre comme » en amour, pour conclure, mon cher, il faut » se voir de près. Il sera temps de nous inquiéter » quand on attaquera nos six cents hommes. »

L'Empereur disait qu'au demeurant, il avait choisi en *Cambacérès* et *Lebrun* deux hommes de mérite, deux personnages distingués; tous deux sages, modérés, capables; mais d'une nuance tout à fait opposée. L'un, avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc.; l'autre, froid, sévère, insensible, combattant tous ces objets, y cédant sans illusion, et tombant naturellement dans l'idéologie.

L'Empereur revenait à faire observer que Siéyes aurait peut-être contribué à donner une

autre couleur, une autre tournure, d'autres nuances à l'administration impériale; mais on répliquait que cette variante n'eût pu qu'être nuisible; car on avait beaucoup loué, dans le temps, le choix de Napoléon. Les hommes qu'il avait appelés, lui disait-on, n'étaient pas dans le cas d'être désavoués de personne en Europe. Ils avaient beaucoup contribué à lui ramener l'opinion des diverses nuances parmi nous en France, il n'en eût pas été de même de Siéyes. Son nom et son souvenir eussent, aux yeux de beaucoup, nui aux actes auxquels il eût participé, et on cita dans ce temps avec un empressement qui faisait voir toute la malveillance qu'on lui portait, une anecdote qu'on disait s'être passée aux Tuileries entre lui et l'Empereur. Il était échappé à Siéyes, disait-on, parlant de Louis XVI à l'Empereur, de dire *le tyran*. « M. l'abbé, faisait-on répondre à l'Em-
» pereur, s'il eût été un tyran, vous diriez la
» messe, et moi je ne serais pas ici. » L'Empereur a souri à cette anecdote, sans exprimer autrement si elle était vraie ou non. On verra plus loin qu'elle était fausse.

Samedi 6 au Lundi 8.

Nouveaux torts du Gouverneur. — Ses absurdités.

Il y a long-temps que je n'ai parlé du Gouverneur. Nous cherchions à l'éloigner le plus possible de notre pensée; nous ne l'apercevions presque plus. Ses mauvaises manières, ses vexations me forcent d'y revenir aujourd'hui : elles semblent prendre une nouvelle activité. Il vient de nous garder des lettres d'Europe, bien qu'elles fussent venues ouvertes, et de la manière la plus ostensible; mais seulement parce qu'elles n'avaient point passé par les mains du secrétaire d'État, sans faire attention qu'un manque de formalité peut se réparer facilement en Angleterre, mais qu'il demeure sans remède pour nous à deux mille lieues de distance. Si encore, en exécutant aussi rigoureusement la lettre de ses instructions, il avait l'humanité de nous laisser savoir qu'il a reçu ces lettres, et de qui elles sont, il nous tranquilliserait sur des personnes dont nous pleurons la négligence ou la santé; mais il a la barbarie de nous en faire un mystère. Il y a peu de jours que la comtesse

Bertrand ayant écrit à la ville, il a fait saisir le billet, et le lui a renvoyé comme ayant été écrit sans son aveu. Il a accompagné cette injure d'une lettre officielle par laquelle il nous interdit dès à présent toute communication par écrit ou même verbale avec les habitans, sans avoir été soumise à son visa; et, chose absurde et peu croyable, c'est qu'il nous a fait cette interdiction vis-à-vis de personnes qu'il nous laisse la liberté d'aller visiter à notre gré. Il a accompagné la publication du bill qui nous concerne de commentaires qui ont répandu la terreur parmi les habitans; il se récrie sur l'excessive dépense de la table de l'Empereur; il insiste sur de fortes diminutions. On n'avait point entendu que le général Bonaparte aurait autant de personnes autour de lui. Les ministres, nous dit-il ingénument, n'avaient point douté que la permission qu'il nous avait apportée de nous en aller, ne nous eût décidés à quitter l'Empereur, etc. Toutes ces tracasseries ont amené un échange de notes assez vives. A un article du Gouverneur, dans lequel il disait que si les restrictions qu'on nous impose nous semblaient

trop dures, nous pourrions nous en affranchir en nous en allant; l'Empereur a dicté lui-même l'addition suivante à la réponse que nous avions déjà faite : « Qu'honorés par lui dans sa prospé-» rité, nous placions notre plus douce jouissance » à le servir, aujourd'hui qu'il ne pouvait rien » pour nous; et tant pis pour quiconque ne » comprenait pas cette conduite. »

Mardi 9 au Jeudi 11.

Nouvelles vexations. — L'Empereur sort à peine. — Tristan. — Fables de La Fontaine, etc. — Le ventre gouverne le monde. — Difficulté de juger les hommes.

Les vexations du Gouverneur continuent, et il ne cesse de gagner du terrain sur notre malheureuse situation. Son parti semble pris de nous mettre au secret. Il a publié une proclamation en ville, ordonnant de lui envoyer, sous peine de châtiment, dans les vingt-quatre heures, toutes lettres ou billets que nous pourrions adresser aux habitans, pour quelque motif que ce fût. Il a interdit à ceux-ci de visiter le Grand-Maréchal et sa femme, qui se trouvent en tête de notre enceinte. Les premiers momens

de ce nouveau blocus de Mme Bertrand ont été si sévères, que des médicamens envoyés d'ici par le docteur à un des gens du Grand-Maréchal qui était à la mort, n'ont pu y entrer, et que ce n'est que par accommodement que l'officier a pris sur lui de les faire parvenir par-dessus le mur.

Le Gouverneur ayant lu dans une lettre de l'un de nous en Europe, qu'il demandait plusieurs objets de vêtemens et de toilette, il est venu lui dire qu'il pouvait prendre la plupart de ces objets parmi ce que le gouvernement avait envoyé ici pour Napoléon. Et comme celui-là lui a répondu qu'il préférait les acheter, ne voulant pas gêner ses sentimens d'aucune reconnaissance, le Gouverneur a observé sèchement qu'il lui serait loisible de les payer s'il en avait la fantaisie; à quoi, l'autre a répliqué: « Pardonnez, Monsieur, j'aime à choisir mes » boutiques. » Il en est résulté que le Gouverneur lui a fait dire plus tard par le docteur, qu'il allait porter des plaintes, pour avoir refusé avec *mépris* les dons du Gouvernement. A quoi il lui a été riposté aussitôt, qu'on lui serait obligé;

qu'on était bien plus heureux qu'il eût à transmettre à ses ministres des refus, que des demandes.

Toutes ces tracasseries, la longueur et l'attrait des lectures, le concours du mauvais temps, qui est épouvantable, accroissent la réclusion de l'Empereur, et lui donnent de la mélancolie; il ne met plus le pied dehors. La diversion se borne à aller parfois faire visite, vers les cinq heures, à Mme de Montholon, qui n'est point encore sortie depuis ses couches. Nous nous y trouvons tous réunis, et l'Empereur y cause une demi-heure ou trois quarts d'heure avant de rentrer chez lui.

Aujourd'hui il y a rencontré le petit Tristan, fils aîné de monsieur de Montholon, qui n'a guère que sept ou huit ans, et court tout le jour. L'Empereur l'a fait approcher entre ses deux jambes, et a voulu lui faire réciter quelques fables, dont le pauvre enfant, sur dix mots n'en comprenait pas deux. L'Empereur en riait beaucoup, condamnait qu'on donnât La Fontaine aux enfans qui ne pouvaient l'entendre, et s'est mis à expliquer ces fables à Tristan; à

vouloir les lui rendre sensibles, et rien de plus curieux que ses développemens, leur simplicité, leur justesse, leur logique.

Dans la fable *du Loup et de l'Agneau*, rien n'était plus risible comme de voir le petit bonhomme dire Sire et Votre Majesté, et en parlant du loup, et en parlant à l'Empereur, mêler à tort et à travers tout cela dans sa bouche, et bien plus encore probablement dans sa tête.

L'Empereur trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable, pour être à la portée des enfans. Elle péchait d'ailleurs, disait-il, dans son principe et sa morale, et c'était la première fois, observait-il, qu'il s'en sentait frappé. Il était faux que la raison du plus fort fût la meilleure; et si cela arrivait, en effet, c'était là le mal, disait-il, l'abus qu'il s'agissait de condamner. Le loup donc eût dû s'étrangler en croquant l'agneau, etc., etc.

Tristan est fort paresseux. Il avouait à l'Empereur qu'il ne travaillait pas tous les jours. « Ne » manges-tu pas tous les jours, disait l'Empe» reur? — Oui, Sire. — Eh bien! tu dois tra» vailler tous les jours; car on ne doit pas manger

» si l'on ne travaille pas. — Oh bien, en ce cas, » je travaillerai tous les jours, disait vivement » l'enfant. — Voilà bien l'influence du petit » ventre, disait l'Empereur, en tapant sur celui » de Tristan; c'est la faim, c'est le petit ventre » qui fait mouvoir le monde. Allons, mon petit, » si tu es sage nous te ferons page. . . . . . . » — Mais je n'en veux pas, disait Tristan en » grognant et faisant la grimace. »

Nos après dîners étaient employées à trouver quelque lecture qui pût nous faire gagner une heure ou une heure et demie de temps. C'étaient en ce moment, un voyage au Spitzberg, le naufrage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble; les Causes Célèbres, celle de Calas, celles de Martinguerre, de la marquise de Brinvilliers. L'auteur observait dans quelque endroit de celle-ci, que la figure trompait souvent sur le caractère. L'Empereur s'est arrêté, a posé le livre avec un visage pénétré, un accent convaincu; il a dit: « C'est bien vrai, et quelque » étude que l'on fasse, l'on ne saurait se flatter » d'y parvenir. Que de preuves j'ai dans ce » genre! Par exemple, j'avais quelqu'un auprès

» de moi; sa figure, sans doute..... Mais après » tout, en effet, ce quelqu'un avait un œil de » pie; j'aurais dû y deviner quelque chose. » Et il s'est étendu sur le caractère de cette personne. Ils s'étaient connus dès l'enfance, disait-il; il lui avait donné long-temps toute sa confiance; il avait du talent, des moyens; l'Empereur croyait même qu'il avait été attaché, fidèle. « Mais il était aussi par trop avide, disait-il, » il aimait trop l'argent. Quand je lui dictais et » qu'il lui arrivait d'avoir à écrire des millions, » ce n'était jamais sans un mouvement sur toute » sa figure, un lèchement de lèvres, une certaine agitation sur sa chaise, qui, plus d'une » fois, m'avait porté à lui demander ce que » c'était, ce qu'il avait, etc., etc. »

L'Empereur disait que ce vice était trop prononcé pour qu'il eût pu garder cette personne auprès de lui. Mais que, vu ses autres qualités, il eût dû peut-être se contenter de le placer différemment, etc., etc.

Vendredi 12.

Sur le Masque de fer, etc. — Fable ingénieuse.

La conversation a conduit aujourd'hui à traiter le Masque de Fer. On a passé en revue ce qui a été dit par Voltaire, Dutens, etc., et ce que l'on trouve dans les Mémoires de Richelieu : ceux-ci le font, comme l'on sait, frère jumeau de Louis XIV, et son aîné. Or, quelqu'un a ajouté que travaillant à des cartes généalogiques, on était venu lui démontrer sérieusement que lui, Napoléon, était descendant linéal de ce Masque de Fer, et par conséquent l'héritier légitime de Louis XIII et de Henri IV, de préférence à Louis XIV et à tout ce qui en était sorti. L'Empereur de son côté a dit en avoir en effet entendu quelque chose, et il a ajouté que la crédulité des hommes est telle, leur amour du merveilleux si fort, qu'il n'eût pas été difficile d'établir quelque chose de la sorte pour la multitude, et qu'on n'eût pas manqué de trouver certaines personnes dans le Sénat pour le sanctionner, et probablement, a-t-il observé, celles-

là même qui plus tard se sont empressées de le dégrader sitôt qu'elles l'ont vu dans l'adversité.

On est passé alors à développer les bases et la marche de cette fable. Le Gouverneur des îles Sainte-Marguerite, disait-on, auquel la garde du Masque de Fer était alors confiée, se nommait M. *de Bonpart*, circonstance au fait déjà fort singulière. Celui-ci, assurait-on, ne demeura pas étranger aux destinées de son prisonnier. Il avait une fille; les jeunes gens se virent; ils s'aimèrent. Le Gouverneur en donna connaissance à la Cour; on y décida qu'il n'y avait pas grand inconvénient à laisser cet infortuné chercher dans l'amour un adoucissement à ses malheurs; et M. de Bonpart les maria.

Celui qui parlait en ce moment disait que quand on lui raconta la chose, qui l'avait fort amusé, il lui était arrivé de dire qu'il la trouvait très-ingénieuse, sur quoi le narrateur s'était fâché tout rouge, prétendant que ce mariage pouvait se vérifier aisément sur les registres d'une des paroisses de Marseille qu'il cita, et qui en attestait, disait-il, toutes les traces. Il ajoutait que les enfans qui naquirent de ce mariage

furent clandestinement, ou sans bruit, écoulés vers la Corse, où la différence de langage, le hasard ou l'intention avait transformé leur nom de Bonpart en Bonaparte, et Buonaparte; ce qui au fond présente le même sens et se trouve la même chose.

A cette anecdote, on a ajouté qu'au moment de la révolution, on avait fait une histoire semblable en faveur de la branche d'Orléans. On la fondait sur une pièce trouvée à la Bastille. On supposait qu'Anne d'Autriche, qui accoucha après vingt-trois ans de stérilité, avait mis au monde une fille; la crainte qu'elle n'eût point d'autre enfant avait porté Louis XIII à éloigner cette fille, et lui substituer faussement un garçon, qui avait été Louis XIV. Mais l'année suivante, la Reine accoucha encore, et cette fois ce fut un garçon, Philippe, chef de la maison d'Orléans, qui se trouvait ainsi, lui et les siens, les héritiers légitimes, tandis que Louis XIV et les siens n'étaient plus que des intrus et des usurpateurs. Dans cette version, le Masque de Fer était une fille. Une brochure courut les Provinces à ce sujet, lors de la prise

de la Bastille. Mais l'histoire ne fit pas fortune ; elle mourut sans bruit, sans avoir même un instant, à ce qu'il paraît, occupé la capitale.

Samedi 13.

Sur Junot; sa femme, etc.

La conversation est revenue sur Junot. Des grandes fortunes que l'Empereur avait créées, celle de Junot, disait-il, avait été, sans contredit, une des plus désordonnées. Ce qu'il lui avait donné d'argent ne saurait se croire, observait-il, et il n'avait pourtant jamais eu que des dettes ; il avait dissipé de vrais trésors sans avantages, sans discernement, sans goût ; trop souvent même, ajoutait-il, dans des excès grossiers.

Plus d'une fois, dans son bel hôtel à Paris, après avoir fortement déjeûné, on l'a vu entrer en fureur aux moindres réclamations du plus petit créancier, et prétendre le solder à coups de sabre. Toutes les fois qu'il revoyait l'Empereur, disait Napoléon, c'était pour laisser pressentir quelque gêne nouvelle, être grondé et secouru. Dans la campagne d'Austerlitz, il vint trouver l'Empereur à Schœnbrun ; mais cette

fois, disait Napoléon, l'intercession n'était pas précisément pour lui. Il prenait en ce moment un vif intérêt à la belle Mme Récamier. Il arrivait de Paris, et débuta auprès de l'Empereur par une sortie virulante contre M. de Marbois, alors ministre du Trésor, qui avait eu l'indignité, disait-il, de ne pas empêcher la faillite de M. Récamier, en lui refusant un prêt de seulement deux millions. « Tout Paris en était » dans l'indignation. Ce Marbois, disait-il, était » un méchant homme, un mauvais serviteur; il » n'aimait pas l'Empereur. » Lui, Junot, n'hési- » tait pas à le prononcer, et tout Paris pensait » avec lui que si l'Empereur eût été dans la » capitale, il n'eût pas balancé à les lui faire » donner. — Il s'adressait bien, disait l'Empe- » reur. Eh! bien, Paris et vous, vous vous » trompez, répondis-je froidement à cet admi- » rateur passionné qui était tout hors de lui. Je » n'aurais pas fait donner deux mille sous, et » j'eusse été fort mécontent de Marbois s'il eût » agi autrement. Je ne suis point amoureux de » Mme Récamier, moi, et je ne viens point au se- » cours des négocians qui tiennent une maison

» de six cent mille francs par an ; sachez cela, » M. Junot ; sachez que le trésor ne prête point » à des gens qu'il sait en faillite depuis long- » temps ; il a bien d'autres destinations. Et » Junot, continuait l'Empereur, dut se calmer, » trouvant peut-être qu'on avait à Vienne le cœur » aussi dur qu'à Paris. »

Junot voyageait avec la vitesse de l'Empereur ; il avait ses propres relais, disait Napoléon, des centaines de chevaux et d'autres folies semblables.

L'Empereur ajoutait que moins encore comme souverain que comme aimant Junot, guidé aussi par la rapport natal de la Corse, dont sa femme était originaire, il la fit venir un jour pour lui donner des avis paternels sur les dépenses désordonnées de son mari, sur la profusion de diamans, qu'à son retour de Portugal, elle-même, Mme Junot, avait étalés inconsidérément ; sur ses intimes liaisons avec un étranger......., qui pouvaient inquiéter la politique, etc., etc. » Mais elle repoussa vivement ces avis dictés par » le seul intérêt. Elle se fâcha, dit l'Empereur, » et j'en fus traité comme un petit garçon ; alors

» il ne me resta plus que de l'envoyer promener
» et de l'abandonner à elle-même.

» Elle se croyait une princesse de la maison
» de Comnène; on l'avait persuadé à Junot en
» la lui faisant épouser. Cette famille était de
» la Corse et du voisinage même de la mienne;
» elle avait à ma mère de grandes obligations
» de bienveillance, et de plus directes encore. »
Et l'Empereur alors a donné l'explication suivante :

« Les Génois avaient transporté anciennement
» près d'Ajaccio une colonie de Maniotes, en
» évacuant la Morée. M. de Vergennes, ambas-
» sadeur à Constantinople, y épousa une Grec-
» que. Revenu en France, et fort en crédit
» auprès de Louis XVI, il lui prit fantaisie d'a-
» voir épousé une princesse. Son désir se trouva
» secondé par des circonstances politiques : on
» rêvait alors la chute de Constantinople. La
» France eût eu quelque intérêt à mettre en
» avant des prétentions sur quelques débris de
» cet empire. On fut donc chercher auprès d'A-
» jaccio, dans la colonie grecque, quelqu'un
» du nom de *Comnène*, parent de Mme de Ver-

» gennes ; on le fit venir à Versailles, et il y fut » bientôt après reconnu descendant des Empe- » reurs de Constantinople par lettres-patentes » de Louis XVI.

» Ce Comnène du reste, continuait l'Empe- » reur, était un assez gros fermier, dont une » sœur, quelques années auparavant, avait fait » le mariage inespéré d'un commis aux vivres, » Français, du nom de P..... Depuis l'élévation » de la famille, et par le crédit de M. de Ver- » gennes, ce même P....., commis aux vivres, » était devenu un homme fort important, ayant » eu toute l'entreprise de l'armée de Rocham- » beau. La fille de ce commis aux vivres était » précisément Mme Junot, duchesse d'Abrantès.

» Junot, dans la campagne de Russie, disait » encore l'Empereur, me mécontenta fort ; on » ne le reconnaissait plus ; il fit des fautes capi- » tales qui nous coûtèrent bien cher. »

Au retour de Moscou, par suite de ce mécontentement, Junot perdit le gouvernement de Paris : l'Empereur l'envoya à Venise. Cette espèce de disgrâce fut adoucie presque aussitôt par le gouvernement-général de l'Illyrie ; mais

le coup était porté. Les irrégularités qu'on avait déjà observées depuis quelque temps dans Junot, et qui avaient pris leur source dans ces excès, éclatèrent en insanité complète. Il fallut se saisir de sa personne et le transporter chez lui dans la maison paternelle, où il périt misérablement, peu de temps après, mutilé de ses propres mains.

. . . .

Dimanche 14.

Sur le maréchal Lannes. — Murat, sa femme, etc.

Durant le dîner, au sujet de toilette et de parure, on disait que parmi les grands personnages du jour, aucun n'en avait poussé le ridicule plus loin que *Murat*, et encore, observait-on, était-elle la plupart du temps tellement singulière, tellement bizarre, que le public l'en appelait le *roi Franconi*. L'Empereur en a beaucoup ri, confessant qu'il était vrai que certains costumes et certaines manières lui donnaient en effet parfois l'apparence d'un opérateur, l'air

d'un charlatan. Et revenant à la toilette, on ajoutait que *Bernadotte* y mettait aussi un soin infini, et *Lannes* beaucoup de temps. L'Empereur s'est montré fort surpris de ce qu'on lui apprenait des deux derniers. Cela l'a conduit naturellement bientôt à répéter ses vifs regrets sur la perte du maréchal Lannes, qu'il a terminés disant : « Ce pauvre Lannes avait » passé la nuit qui précéda la bataille, dans » Vienne, et pas seul. Il parut au combat sans » avoir mangé, et se battit tout le jour. Le mé- » decin disait que ce triple concours de cir- » constances avait causé sa perte. Il lui eût » fallu beaucoup de forces après sa blessure, et » il n'y avait plus à remédier à celles qu'il avait » perdues.

» On dit d'ordinaire, observait l'Empereur, » qu'il est des blessures qui feraient préférer de » perdre la vie. Il en est bien peu, je vous as- » sure. C'est au moment de quitter la vie qu'on » s'y rattache de toutes ses forces. Lannes, le » plus brave de tous les hommes, Lannes, privé » de ses deux jambes, ne voulait pas mourir, » et s'irritait au point de me dire qu'on devrait

» pendre les deux chirurgiens qui venaient de » manquer si brutalement à un maréchal. C'est » qu'il venait d'ouïr les deux chirurgiens qui le » soignaient se dire tout bas, sans croire être » entendus, qu'il était impossible qu'il en revînt.

» A chaque instant, le malheureux Lannes » demandait l'Empereur; il se cramponnait à » moi, disait Napoléon, de tout le reste de sa » vie; il ne voulait que moi, ne pensait qu'à » moi. Espèce d'instinct! observait l'Empereur. » Assurément il aimait mieux sa femme et ses » enfans que moi; il n'en parlait pourtant pas: » c'est qu'il n'en attendait rien; c'était lui qui » les protégeait, tandis qu'au contraire, moi » j'étais son protecteur; j'étais pour lui quel- » que chose de vague, de supérieur; j'étais sa » providence, il implorait!... »

Quelqu'un observa alors que le bruit des salons avait été bien différent; qu'on y avait répandu que Lannes était mort en furieux, maudissant l'Empereur, contre lequel il se montrait enragé; et on ajoutait qu'il avait toujours eu de l'éloignement pour lui, et le lui avait souvent témoigné avec insolence. « Quelle ab-

» surdité ! a repris l'Empereur ; Lannes m'ado-
» rait, au contraire. C'était assurément un des
» hommes au monde sur lequel je pouvais le
» plus compter. Il est bien vrai que, dans son
» humeur fougueuse, il eût pu laisser échapper
» quelques paroles contre moi ; mais il était
» homme à casser la tête de celui de qui il les
» aurait entendues. »

Revenant ensuite à *Murat*, quelqu'un observa qu'il avait grandement influé sur les malheurs de 1814. « Il les a décidés, a repris
» l'Empereur ; il est une des grandes causes que
» nous sommes ici. Du reste, la première faute
» en est à moi. Ils étaient plusieurs que j'avais
» faits trop grands ; je les avais élevés au-dessus
» de leur esprit. Je lisais, il y a peu de jours,
» sa proclamation en se séparant du Vice-Roi ;
» je ne la connaissais pas encore. Il est difficile
» de concevoir plus de turpitude : il y dit que
» le temps est venu de choisir entre deux ban-
» nières, celle du crime ou de la vertu ; or,
» c'est la mienne qu'il appelle celle du crime.
» Et c'est Murat, mon ouvrage, le mari de ma
» sœur, celui qui me doit tout, qui n'eût été

» rien, qui n'existe, qui n'est connu que par
» moi, qui écrit cela! Il est difficile de se sé-
» parer du malheur avec plus de brutalité, de
» courir avec plus d'impudeur au-devant d'une
» fortune nouvelle. »

Madame Mère, depuis cet instant, ne voulut avoir aucun rapport avec lui ni avec sa femme; quelques efforts d'ailleurs qu'ils fissent vis-à-vis d'elle, sa constante réponse était qu'elle avait en horreur les traîtres et la trahison. Dès qu'elle fut à Rome, après les désastres de 1814, Murat s'empressa de lui envoyer, de ses écuries de Naples, huit très-beaux chevaux. Madame n'en voulut point entendre parler. Elle repoussa de même toutes les tentatives de sa fille *Caroline*, qui ne cessait de répéter qu'après tout il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'y était pour rien, qu'elle n'avait pu commander son mari. Mais Madame répondait comme Clytemnestre :
« Si vous n'avez pu le commander, vous avez
» dû le combattre; or, quels combats avez-vous
» livrés? quel sang a coulé? Ce n'est qu'au tra-
» vers de votre corps que votre mari devait per-
» cer votre frère, votre bienfaiteur, votre maître,

» A mon retour de l'île d'Elbe, continuait » l'Empereur, la tête tourna à Murat de me » savoir débarqué. Les premières nouvelles lui » apprirent que j'étais dans Lyon. Il était habi» tué à mes grands retours de fortune. Il m'a» vait vu plus d'une fois dans des circonstances » prodigieuses. Il me crut déjà maître de l'Eu» rope, et ne songea plus qu'à m'arracher l'Ita» lie; car c'était là son but et ses espérances. » Vainement des gens à grand crédit parmi les » peuples qu'il voulait soulever, se jetèrent-ils » à ses genoux, lui dirent-ils qu'il s'abusait; » que les Italiens avaient un Roi, que celui-là » seul avait leur amour et leur estime. Rien ne » put l'arrêter. Il se perdit, et contribua à nous » perdre une seconde fois, parce que les Autri» chiens, ne doutant pas que ce ne fût à mon » instigation, ne voulurent pas croire à mes » paroles et se défièrent de moi. La malheu» reuse fin de Murat répond à toute cette con» duite. Murat avait un très-grand courage et » fort peu d'esprit. La trop grande différence » entre ces deux qualités l'explique en entier. » Il était difficile, impossible même, d'être plus

» brave que Murat et Lannes. Murat n'était » demeuré que brave. L'esprit de Lannes avait » grandi au niveau de son courage ; il était » devenu un géant.

» Au surplus, a terminé l'Empereur, l'exé» cution de Murat n'en est pas moins horrible ! » C'est un événement dans les mœurs de l'Eu» rope, une infraction aux bienséances publi» ques. Un Roi a fait fusiller un Roi reconnu » comme tel par tous les autres!!!..... Quel » charme il a violé! . . . . »

Lundi 15.

Bill de notre exil. — Beaumarchais. — Historique des travaux de Cherbourg.

Sur les dix heures, l'Empereur est entré dans ma chambre ; il venait me surprendre, voulant se promener. Je l'ai suivi ; il a marché quelque temps vers le bois, ou la calèche est venue le prendre ; il y avait bien long-temps qu'il n'en avait fait usage. J'étais seul avec lui, et la conversation a roulé tout le temps sur le bill qui le concerne, et qui nous est étranger . . . . . .

. . . .

Au retour, l'Empereur a hésité s'il déjeûnerait sous les arbres; mais il s'est décidé à rentrer, et n'est pas ressorti de tout le jour : il a dîné seul.

Après son dîner il m'a fait appeler; il lisait des Mercures ou journaux anciens. Il y trouvait diverses anecdotes et circonstances de *Beaumarchais*. Cette lecture était piquante par l'extrême différence des mœurs, bien que dans des temps si voisins. Elle lui a présenté le voyage de Louis XVI à Cherbourg, sur lequel il s'est arrêté quelque temps, puis il a passé aux travaux de Cherbourg et a parcouru leur historique avec cette clarté, cette précision, ce piquant, qui caractérisent tout ce qu'il dit.

Cherbourg se trouve au fond d'une anse semi-circulaire, dont les deux extrémités sont l'île Pelée à droite, et la pointe Querqueville à gauche. L'alignement qui joint ces deux points forme la corde ou le diamètre, et court de l'Est à l'Ouest.

En face, au Nord, et à très-peu de distance, vingt lieues environ, est le fameux Portsmouth, le premier arsenal des Anglais. Le reste de leurs

côtes court presque parallèlement aux nôtres. La nature a tout fait pour nos rivaux ; à nous, elle a tout refusé. Leurs rivages sont sains et se nettoyent encore chaque jour ; ils présentent beaucoup de fond, une multitude d'abris, de hâvres, de ports excellens ; nos côtes, au contraire, sont remplies d'écueils, elles ont peu d'eau et s'encombrent journellement davantage. Nous n'avons pas un seul véritable port de grande dimension dans ces parages ; si bien que les escadres ennemies, mouillées à Portsmouth, n'ont pas même besoin de mettre sous voiles pour nous inquiéter ; il leur suffit de quelques bâtimens légers pour les avertir ; et en un moment, sans peine et sans danger, elles se trouvent sur leur proie : on pourrait dire que de là les Anglais sont tout à la fois et chez eux et chez nous.

Si nos escadres, au contraire, osent se hasarder dans la Manche, qui ne devrait s'appeler, à bien dire, que la *Mer Française*, elles s'y trouvent en péril permanent ; la tempête ou la supériorité de l'ennemi peut amener leur destruction totale, parce que, dans les deux cas,

il n'est point d'abri pour elles. C'est ce qui arriva à la fameuse journée de la Hogue, où Tourville, à la gloire d'un beau combat aussi inégal, eût pu joindre encore la gloire d'une belle retraite, s'il eût existé un port où se réfugier.

Dans cet état de choses, les gens à bonnes vues, aimant le bien de leur pays, vinrent à bout, à force de projets et de mémoires, de déterminer le gouvernement à chercher dans le secours de l'art ceux dont nous avait privés la nature; et après beaucoup d'hésitation et quelque tâtonnement, on s'arrêta sur la baie de Cherbourg, qu'il s'agissait d'abriter à l'aide d'une immense digue jetée dans la mer. Par là, nous devions obtenir, aux portes mêmes de l'ennemi, une rade artificielle où nos vaisseaux pourraient à toute heure et par tous les vents, courir sur lui, ou échapper à sa poursuite.

« C'était une magnifique et glorieuse entre-» prise, disait l'Empereur, bien forte pour le » faire et pour les finances de l'époque. On » imagina de former la digue par d'immenses » cônes construits à vide dans le port, et re-» morqués ensuite jusque sur leur emplacement,

» où ils étaient immergés à force de pierres » dont on les remplissait *, ce qui, du reste, » était fort ingénieux. Louis XVI vint honorer » ces opérations de sa présence; il quitta Ver- » sailles, et ce fut un grand événement. Dans » ces temps-là un Roi ne quittait jamais sa de- » meure; ses excursions n'allaient pas au-delà » d'une partie de chasse, ils ne couraient pas » comme aujourd'hui; et je crois bien, ajou- » tait l'Empereur, que moi je n'ai pas peu con- » tribué à les mobiliser.

» Toutefois, comme il fallait bien que les » choses portassent le cachet du temps, voilà » la discussion interminable, la rivalité éter- » nelle de la terre et de la mer qui va son train. » On eût dit à cet égard qu'en France il y avait » deux Rois, ou que celui qui régnait avait » deux intérêts, et devait avoir deux volontés, » ce qui faisait plutôt qu'il n'en avait aucune. » Ici il ne s'agissait que de la mer, et pourtant » l'on prononça pour la terre, non par la bonté

* Ces cônes, de soixante pieds de hauteur, avaient cent quatre pieds de diamètre à leur base et soixante à leur sommet.

» de ses raisons, mais par la priorité de ses » droits; et où il s'agissait du sort de l'Empire, » on ne vit sans doute qu'une affaire de hiérar- » chie, et par cela seul, le grand but, la magni- » fique entreprise se trouva manquée. La terre » s'établit à l'île Pelée et au fort Querqueville : » elle n'était appelée là que comme auxiliaire » de la digue, qui était elle-même l'affaire prin- » cipale; mais au lieu de cela, la terre com- » mença par s'asseoir, et força ensuite la digue » de se subordonner à sa bienséance, de se » placer, de se courber selon son tir. Qu'arriva- » t-il? C'est que l'abri qu'on créait et qui de- » vait être calculé pour recevoir la masse de nos » flottes, soit qu'il s'agît de frapper au cœur de » l'ennemi, soit que le hasard les y fît prendre » refuge, n'offrit plus de place qu'à une quin- » zaine de vaisseaux au plus, quand il en eût » fallu pour cent et au-delà, ce que l'on eût » obtenu sans plus de peine, ni beaucoup plus » de dépenses, si l'on se fût porté plus en avant » dans la mer; seulement au-delà des points que » s'étaient adjugés et qu'avait fixés la terre.

» Une autre bévue bien caractéristique et

» qu'on aurait de la peine à imaginer, c'est que » toutes les grandes mesures, pour la rade de » Cherbourg, furent prises et arrêtées; la digue » commencée; une des passes, celles de l'Est, » complétée; et qu'on était sur le point de former l'autre, celle de l'Ouest, sans s'être procuré la connaissance exacte et précise de toutes les sondes de la rade; si bien que la passe » déjà formée, celle de l'Est, large de cinq » cents toises, poussée trop près du fort, n'admettait pas sans inconvénient des vaisseaux à » marée basse, et que celle que l'on allait former à l'Ouest se serait trouvée impraticable, » ou du moins fort dangereuse, si le zèle individuel d'un simple officier (M. de Chavagnac) » n'avait fait à temps cette importante découverte, et forcé d'arrêter l'extrémité gauche de » la digue à mille deux cents toises du fort de » Querqueville, chargé de sa défense; ce qui » me semble être, et est en effet à trop grande » distance *. »

* Ce n'est qu'en 1789, c'est-à-dire cinq ans après le commencement des travaux, que le gouvernement donna l'ordre de sonder la rade et constater le fond.

Du reste, le système des travaux de la digue, laquelle se trouve à plus d'une lieue du rivage, et porte plus de dix-neuf cents toises de long sur quatre-vingt-dix pieds de large, n'a pas été sans éprouver de nombreuses variations, commandées, au surplus, par l'expérience. Les cônes, qui dans le principe devaient se toucher par la base, furent bientôt espacés par force d'accident ou par vue d'économie : la tempête les endommagea, les vers les rongèrent, le temps les pourrit; on y renonça tout à fait, et l'on se contenta d'y substituer de simples pierres perdues, et quand on s'aperçut que la force des vagues rendait celles-ci mouvantes, on en vint à avoir recours à d'énormes blocs qui ont fini par répondre à tout ce qu'on attendait.

Ces travaux se sont continués sans interruption sous Louis XVI. Nos assemblées législatives leur donnèrent d'abord un redoublement d'activité; mais les grands désordres qui suivirent

On n'avait travaillé jusque-là que sur des notions vagues et imparfaites!! (*Mémoire du baron Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées.*)

bientôt les firent abandonner tout à fait, et à l'époque du consulat, il ne restait plus de vestige, à l'œil, de cette fameuse digue. L'imperfection première, le temps, la violence des flots, avaient fait tout disparaître jusqu'à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la basse mer.

« Néanmoins un de mes premiers soins, di-
» sait l'Empereur, dès que j'eus pris le timon
» des affaires, fut de tourner mes regards sur
» un point aussi important. J'ordonnai des com-
» missions, je fis discuter devant moi, je me
» rendis maître de l'état des lieux, et je pro-
» nonçai que l'exhaussement de la digue serait
» repris en toute hâte et à toute force; que les
» deux extrémités recevraient, avec le temps,
» deux massifs de fortification; mais que dès
» cet instant même on allait se mettre en me-
» sure d'établir au centre une batterie provi-
» soire considérable. Alors commencèrent de
» tous côtés les inconvéniens, les objections,
» les vues particulières, l'amour-propre des opi-
» nions privées, etc., etc. Cela ne se pouvait
» assurément pas, prétendaient plusieurs; je
» n'en tins compte, j'insistai, je voulus, et cela

» fut fait. En moins de deux ans, on vit surgir, » comme par magie, une île véritable, sur laquelle se montra une batterie de gros calibre. Jusqu'à cet instant, les Anglais n'avaient » guère fait que rire de nos efforts : ils avaient » jugé dès le principe, disaient-ils, qu'ils demeureraient sans résultat; ils avaient deviné » que les cônes se détruiraient, que les petites » pierres obéiraient aux vagues, et surtout ils » s'en reposaient sur notre lassitude et notre inconstance. Mais ici ce fut toute autre chose; » aussi firent-ils mine de vouloir nous y troubler; mais ils s'y prenaient trop tard, j'étais » déjà en mesure. La passe occidentale, il est » vrai, était demeurée, par la force des choses, » extrêmement large, et les deux fortifications » extrêmes ne croisant pas leur feu, il pouvait » en résulter qu'un ennemi audacieux eût pu » forcer le passage de l'Ouest, venir mouiller » lui-même en dedans de la digue, et recommencer là le désastre d'Aboukir. Mais avec » ma batterie centrale provisoire, j'y parais déjà. » Cependant, comme je suis pour le permanent, » j'ordonnai, en dedans de la digue, à son centre

» et comme en soutien, en renfort d'elle, et » pour lui servir à son tour d'enveloppe, un » énorme pâté elliptique dominant la batterie » centrale, et supportant lui-même, en deux » étages casematés, et à l'épreuve de la bombe, » cinquante pièces de gros calibre avec vingt » mortiers à grande portée, ainsi que les casernes » nécessaires, magasin à poudre, citerne, » etc., etc.

» J'ai la satisfaction d'avoir laissé ce bel ou» vrage accompli.

» Ma défensive pourvue, je n'avais plus à » m'occuper que de l'offensive, qui consistait à » pouvoir réunir à Cherbourg la masse de nos » flottes. Or, la rade ne pouvait contenir que » quinze vaisseaux. Pour en accroître le nombre, » je fis creuser un port nouveau; jamais les Ro» mains n'entreprirent rien de plus fort, de plus » difficile, qui dût durer davantage! Il fut fouillé » dans le granit à cinquante pieds de profon» deur; j'en fis solenniser l'ouverture par la pré» sence de Marie-Louise, lorsque j'étais moi» même sur les champs de bataille de la Saxe.

» J'obtenais ainsi de pouvoir placer quinze

» vaisseaux de plus. Ce n'était point assez en-
» core, aussi comptais-je m'étendre bien au-
» trement. J'étais résolu de renouveler à Cher-
» bourg les merveilles de l'Egypte : j'avais élevé
» déjà dans la mer ma pyramide; j'aurais eu
» aussi mon lac Mœris. Mon grand objet était
» de pouvoir concentrer à Cherbourg toutes nos
» forces maritimes; et avec le temps, au besoin,
» elles eussent été immenses, afin de pouvoir
» porter le grand coup à l'ennemi. J'établissais
» mon terrain de manière à ce que les deux na-
» tions tout entières eussent pu, pour ainsi dire,
» se prendre corps à corps; et l'issue ne devait
» pas être douteuse, car nous aurions été plus
» de quarante millions de Français contre quinze
» millions d'Anglais; j'eusse terminé par une
» bataille d'Actium. Et puis que voulais-je de
» l'Angleterre? Sa destruction? Non sans doute;
» je ne lui demandais que le terme d'une usur-
» pation intolérable; la jouissance de droits im-
» prescriptibles et sacrés; l'affranchissement, la
» liberté des mers; l'indépendance, l'honneur
» des pavillons; je parlais au nom de tous et
» pour tous, et je l'eusse obtenu de gré ou de

» force : j'avais pour moi la puissance, le bon
» droit, le vœu des nations, etc., etc. »

J'ai des raisons de croire que l'Empereur, dégoûté des pertes qu'avaient coûté sur mer les tentatives partielles, éclairé par une funeste expérience, avait adopté un nouveau système de guerre maritime.

Insensiblement la querelle entre l'Angleterre et la France avait pris la tournure d'une véritable lutte à mort. L'irritation de tous les Anglais contre Napoléon était au dernier degré; ses décrets de Berlin et de Milan, son système continental, des expressions offensantes, avaient soulevé tous les esprits au-delà de la Manche; tandis que les ministres, par leurs libelles, leurs impostures et tous les moyens imaginables, avaient achevé d'y mettre en jeu toutes les passions, pour nationaliser tout à fait la querelle; aussi, en plein parlement, avait-on proclamé la guerre *perpétuelle*, ou du moins *viagère*. L'Empereur crut devoir façonner ses plans sur cet état de choses, et renonça dès cet instant, autant par calcul que par nécessité, à toutes croisières, toutes opérations lointaines, toutes tentatives

chanceuses; il se détermina pour la stricte défensive, jusqu'à ce que les affaires du continent fussent terminées, et que ses forces maritimes accumulées lui permissent de frapper plus tard à coup sûr. Il retint donc tous ses bâtimens dans ses ports, ne songea plus qu'à multiplier graduellement nos ressources navales, sans les compromettre davantage : tout ne fut plus calculé que pour un résultat éloigné.

Notre marine avait fait de grandes pertes en vaisseaux, la plupart de nos bons matelots étaient prisonniers en Angleterre, et tous nos ports se trouvaient bloqués par les forces anglaises qui en gênaient les communications. L'Empereur ordonna des canaux en Bretagne, à l'aide desquels, en dépit de l'ennemi, on devait communiquer désormais de Bordeaux, Rochefort, Nantes, de la Hollande, Anvers, Cherbourg avec Brest, et lui procurer les approvisionnemens en tous genres dont il pouvait manquer. Il voulut avoir à Flessingue ou dans le voisinage, des bassins propres à recevoir, durant l'hiver, la flotte d'Anvers toute armée, et pouvoir la mettre en mer dans les vingt-quatre heures :

car dans l'état présent elle était retenue prisonnière par les glaces dans l'Escaut quatre ou cinq mois de l'année. Enfin, il projetait, du côté de Boulogne ou quelque endroit de cette côte, une digue pareille à celle de Cherbourg, et entre Cherbourg et Brest un mouillage convenable à l'Ile-à-Bois, le tout pour assurer, en tout temps et sans péril, la libre et pleine communication de nos vaisseaux de haut bord depuis Anvers jusqu'à Brest. Quant au manque de matelots et aux grandes difficultés d'en former, il fut ordonné d'y pourvoir en exerçant chaque jour de jeunes conscrits dans toutes nos rades. Ils seraient placés d'abord sur des petits bâtimens légers : une flotille de ce genre devait même naviguer dans le Zuiderzée ; de là ils seraient versés sur les gros vaisseaux, et remplacés aussitôt par d'autres qui devaient suivre. Les vaisseaux, de leur côté, avaient ordre d'appareiller chaque jour, de multiplier leurs exercices, d'évoluer autant que l'espace le permettrait, d'aller même échanger des coups de canon avec l'ennemi, pourvu qu'on fût certain de ne pas se trouver engagé, etc., etc.

Restait la quantité de nos vaisseaux : elle était grande encore malgré toutes nos pertes; et l'Empereur calculait pouvoir en construire vingt ou vingt-cinq par an; les équipages s'en trouveraient formés au fur et à mesure; si bien qu'au bout de quatre ou six ans, il eût pu compter sur deux cents vaisseaux de ligne, et peut-être sur trois cents au bout de dix ans s'il s'y fût trouvé forcé. Et qu'était ce temps, en regard avec la guerre perpétuelle ou viagère qui nous était vouée? Cependant les affaires sur terre se seraient terminées, et tout le continent fût entré dans notre système; l'Empereur eût pu ramener le plus grand nombre de ses troupes sur nos côtes; et c'est dans cet état qu'il comptait enfin rendre la lutte décisive. Toutes les ressources respectives des deux nations eussent été mises en jeu, et nous devions alors, pensait-il, soumettre nos ennemis par la force morale, ou les étouffer par notre force matérielle.

L'Empereur projetait pour la marine plusieurs idées, et comptait employer une partie de sa tactique de terre. Il établissait sa ligne offensive et défensive du cap Finistère, aux bou-

ches de l'Elbe. Il eût eu trois corps d'escadre avec des amiraux en chef, comme il avait des corps d'armée avec leurs généraux en chef : celui du centre aurait eu son quartier-général à Cherbourg ; celui de gauche à Brest ; et celui de droite, à Anvers. De moindres divisions aux extrémités, à Rochefort et au Ferrol, au Texel et aux bouches de l'Elbe, pour tourner et déborder l'ennemi par ses flancs. De nombreuses stations intermédiaires unissaient tous ces points, et leurs amiraux en chefs respectifs leur étaient sans cesse comme présens, à l'aide des télégraphes qui, bordant la côte, tenaient ce grand ensemble en constante communication.

Cependant quel parti eussent pris les Anglais durant nos préparatifs et notre accroissement progressif? Eussent-ils continué de bloquer nos ports? Nous aurions eu la satisfaction de les voir forcés d'augmenter leurs croisières; nous les aurions amenés à avoir cent et cent cinquante vaisseaux constamment exposés chaque jour, sur nos côtes, aux hasards de la tempête, aux dangers des écueils, à toutes les chances de désastres ; ayant pour nous, au contraire, toutes

celles du succès, si jamais les accidens de la nature ou les fautes de leurs amiraux amenaient quelque catastrophe imprévue, laquelle, par la suite du temps, ne pouvait manquer d'arriver. Quel avantage n'en aurions-nous pas tiré; nous, frais et en bon état, qui guettions ce moment, toujours prêts à mettre sous voiles et à combattre! Les Anglais se seraient-ils lassés? Nos vaisseaux sortaient aussitôt pour exercer, former leurs équipages.

Nos armemens complétés et le moment décisif approchant, les Anglais, effrayés pour leur île, se seraient-ils groupés en tête de leurs principaux arsenaux, Plymouth, Portsmouth et la Tamise? Nos trois corps, de Brest, Cherbourg et Anvers, allaient à eux, et nos aîles les tournaient sur l'Irlande et sur l'Écosse. Se déterminaient-ils, fiers de leur adresse et de leur courage, à se présenter en masse? Alors le tout se trouvait réduit à une affaire décisive, dont nous aurions choisi nous-mêmes le *temps*, le *lieu*, la *saison*; et c'est ce que l'Empereur appelait sa bataille d'Actium, dans laquelle, si nous étions battus, nous n'éprouvions que de

simples pertes, tandis que si nous triomphions, l'ennemi cessait d'exister. Or, nous ne pouvions que triompher, disait-il; car les deux nations se trouvaient alors corps à corps, et nous étions quarante et quelques millions contre quinze; il en revenait toujours là. Telle avait été une de ses hautes idées, une de ses gigantesques conceptions.

Napoléon a si prodigieusement fait, que ses œuvres, ses monumens semblent se nuire les uns les autres par leur nombre, leur variété, leur importance; aussi aurais-je bien voulu consigner ici l'ensemble de ses travaux exécutés à Cherbourg, et ceux qu'il y avait projetés. Un des hommes précisément du métier même, et l'un de ses premiers ornemens, m'en a promis le tableau. S'il me tient parole, on le rencontrera dans les volumes suivans*.

Mardi 16.

Longue audience donnée au Gouverneur. — Conversation remarquable.

Sur les neuf heures, l'Empereur a fait un

* Voyez tome 7, samedi deux novembre 1816.

tour en voiture; il y avait un vaisseau en vue qu'il a lorgné. Il a fait monter dans sa calèche le docteur, qu'il a trouvé considérant ce bâtiment. Au retour, il a déjeûné en plein air; nous y étions tous. Il a beaucoup entretenu le docteur sur la conduite du Gouverneur à notre égard, sur ses perpétuelles vexations, etc., etc.

Sur les deux heures on est venu demander à l'Empereur s'il voulait recevoir le Gouverneur. Il lui a donné une audience de près de deux heures, a parcouru, sans se fâcher, disait-il, tous les objets en discussion. Il lui a récapitulé tous nos griefs, énuméré tous ses torts; a parlé tour à tour à sa raison, à son esprit, à ses sentimens, à son cœur. « Je l'ai mis à même de » tout réparer, de retravailler à neuf, disait-il; » mais vainement, car cet homme est sans fi- » bres : il n'en faut rien attendre. »

Ce Gouverneur l'avait assuré, disait l'Empereur, qu'en arrêtant le domestique de M. de Montholon, il avait ignoré qu'il fût à notre service; il a ajouté qu'il n'avait point lu la lettre cachetée de Mme Bertrand. L'Empereur lui a fait observer que sa lettre au comte Bertrand

était tout à fait en dehors de nos mœurs, et tout à fait en opposition avec nos préjugés; que si lui, Napoléon, étant simple général et confondu dans la vie privée, avait reçu de lui, Gouverneur, une telle lettre, il se serait coupé la gorge avec lui; qu'on n'insultait pas, sous peine de réprobation sociale, un homme aussi connu, et aussi vénéré sans doute en Europe, que devait l'être le Grand-Maréchal; qu'il ne jugeait pas bien sa situation avec nous; que tout ce qu'il faisait ici était déjà l'histoire, que même la conversation de cet instant était l'histoire. Qu'il blessait chaque jour par sa conduite, son propre gouvernement, sa propre nation, et qu'il pourrait lui en coûter avec le temps. Que son gouvernement le désavouerait à la fin, et qu'il resterait sur son nom une tache qui rejaillirait sur ses enfans. « Voulez-vous, lui disait » l'Empereur, que je vous dise ce que nous » pensons de vous? Nous vous croyons capable » de tout, *mais de tout;* et tant que vous de» meurerez avec votre haine, nous demeurerons » avec notre pensée. J'attends encore quelque » temps, parce que j'aime à être sûr; et je me

» plaindrai alors de ce que le plus mauvais pro-
» cédé des ministres n'a point été de m'envoyer
» à Sainte-Hélène; mais bien de vous en avoir
» donné le commandement. Vous êtes pour nous
» un plus grand fléau que toutes les misères de
» cet affreux rocher. »

Le Gouverneur répondait à tout cela qu'il allait rendre compte à son gouvernement; qu'avec l'Empereur il apprenait du moins quelque chose, tandis qu'avec nous, il ne faisait que s'aigrir, et que nous envenimions tout.

Du reste, au sujet des commissaires des puissances, que le Gouverneur demandait à présenter à l'Empereur, l'Empereur les a refusés dans leur capacité politique; mais il a dit au Gouverneur qu'il les recevrait volontiers comme hommes privés; qu'il n'avait d'éloignement pour aucun d'eux, pas même pour celui de France, M. *de Montchenu*, qui pouvait être un fort brave homme, qui avait été son sujet dix ans, et qui, ayant été émigré, lui devait probablement à lui, Napoléon, le bienfait de sa rentrée en France; et puis, après tout, c'était un Français; que ce

titre était ineffaçable pour lui, qu'il n'était point d'opinion qui pût le détruire à ses yeux, etc.

Enfin, au sujet des bâtisses nouvelles à Longwood, dont la proposition avait été le grand objet de la visite du Gouverneur, l'Empereur avait répondu qu'il n'en voulait point, qu'il préférait demeurer mal comme il était, que d'acheter un mieux très-éloigné au prix de beaucoup de bruit et de remue-ménage; que les constructions dont il venait de lui parler demandaient des années pour leur accomplissement, et qu'avant ce temps, ou nous ne vaudrions plus ce que nous coûtons, ou la Providence l'aurait délivré de nous, etc., etc.

Mercredi 17.

Sur les belles Italiennes. — Madame G....... — Madame * et Berthier.**

L'Empereur m'a fait appeler sur les deux heures; il a fait sa toilette et est sorti en calèche. Mme de Montholon était de la partie : c'était sa première sortie depuis ses couches. La conversation a roulé particulièrement sur les Italiennes, leur caractère, leur beauté.

Le jeune général qui fit la conquête de l'Italie, y excita, dès le premier instant, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions ; l'Empereur se complaisait à l'entendre et à le redire. Il n'y avait pas de beauté surtout qui n'aspirât à lui plaire et à le toucher ; mais ce fut en vain. « Mon âme était trop forte, disait-il, pour donner dans le piége : sous les fleurs je jugeais du » précipice. Ma position était des plus délicates, » je commandais de vieux généraux ; ma tâche » était immense ; des regards jaloux s'attachaient » à tous mes mouvemens ; ma circonspection fut » extrême. Ma fortune était dans ma sagesse ; » j'eus pu m'oublier une heure, et combien de » mes victoires n'ont pas tenu à plus de temps ! »

Plusieurs années après, lors du couronnement à Milan, la célèbre chanteuse *G......* attira son attention ; les circonstances étaient moins austères : il la fit demander, et après le premier moment d'une prompte connaissance, elle se mit à lui rappeler qu'elle avait débuté précisément lors des premiers exploits du général de l'armée d'Italie. « J'étais alors, disait-elle, dans » tout l'éclat de ma beauté et de mon talent. Il

» n'était question que de moi dans les Vierges » du Soleil. Je séduisais tous les yeux, j'enflam- » mais tous les cœurs. Le jeune général seul » était demeuré froid, et pourtant lui seul m'oc- » cupait ! Quelle bizarrerie, quelle singularité ! » Quand je pouvais valoir quelque chose, que » toute l'Italie était à mes pieds, que je la dé- » daignais héroïquement pour un seul de vos » regards, je n'ai pu l'obtenir; et voilà que vous » les laissez tomber sur moi, aujourd'hui que » je n'en vaux plus la peine, que je ne suis plus » digne de vous! »

La fameuse Mme *** était aussi dans la foule des Armides. Lasse de perdre son temps, elle se rabattit sur Berthier, qui, dès ce premier instant, ne vécut plus que pour elle. Le général en chef lui donna un jour (à Berthier) un diamant magnifique de plus de cent mille francs. « Tenez, lui dit-il, gardez cela; nous » jouons souvent gros jeu; que cela vous soit, » au besoin, une poire pour la soif. » Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées que Mme Bonaparte vint entretenir son mari d'un diamant qui faisait le sujet de son admiration.

C'était la poire pour la soif qui avait déjà passé de la main de Berthier sur la tête de Mme ***. Celle-ci depuis, ajoutait Napoléon, n'a cessé de gouverner Berthier dans toutes les circonstances de sa vie.

L'Empereur, avec le temps, ayant comblé Berthier de richesses et d'honneurs, le pressait souvent de se marier. Berthier résistait toujours; Mme *** pouvait seule, disait-il, faire son bonheur. Mais cependant une duchesse de Bavière étant venue à Paris, dans l'espoir de se faire marier par l'Empereur, le fils de Mme *** fit connaissance avec elle. Mme *** crut faire merveille et travailler à la fortune de son fils tout en mariant son amant; elle décide donc Berthier à épouser cette princesse de Bavière. Mais il n'est point de sage projet dont ne se rie la fortune! disait l'Empereur; à peine le mariage était-il consommé que le mari de Mme *** vint à mourir, et laissa sa femme libre. Ce fut alors pour elle et pour Berthier un vrai désespoir; ils étaient inconsolables. Berthier vint pleurer auprès de l'Empereur, qui l'envoya promener. Quel malheur était le sien, disait-il;

avec un peu plus de constance, Mme *** aurait pu être sa femme ! etc., etc.

Jeudi 18.

Faubourg Saint-Germain. — Aristocratie; démocratie. — L'Empereur eût voulu épouser une Française.

Sur les quatre heures, l'Empereur m'a fait demander; il se trouvait très-faible; il s'était oublié trois heures dans un bain fort chaud, et s'était fait une brûlure à la cuisse droite avec le robinet d'eau bouillante; il y avait lu deux volumes. Il s'est rasé, et n'a pas voulu s'habiller.

A sept heures et demie, l'Empereur a commandé deux couverts dans son cabinet. Il s'est trouvé fort contrarié qu'on eût dérangé ses papiers pour faire usage de la table, les a fait remettre, et a ordonné qu'on se servît d'une autre petite table.

Nous avons causé long-temps; il m'a remis sur des sujets qui lui reviennent souvent avec moi, et dans lesquels je dois tâcher de ne pas me répéter, d'autant plus qu'ils ont aussi bien des charmes pour moi. Nous avons beaucoup parlé de nos jeunes années, de notre temps de

l'École Militaire. De là, il est passé de nouveau aux écoles qu'il avait établies à Saint-Cyr et à Saint-Germain. Enfin, il est revenu sur l'émigration et sur ce qu'il appelle *nos encroûtés*. Il s'était animé, avait pris de la gaîté, à la suite de certaines anecdotes que je lui citais du faubourg Saint-Germain, relatives à sa personne; et comme les plus petits objets s'agrandissent aussitôt qu'il les touche, il a dit : « Je vois bien » que j'ai mal fait mes arrangemens avec votre » faubourg Saint-Germain : j'ai fait trop ou trop » peu. J'ai fait assez pour mécontenter le parti » opposé, et pas assez pour m'attacher tout à » fait celui-là. Pour quelques-uns d'entre eux » qui sont avides d'argent, la foule se fût con» tentée de hochets et de vent, dont j'eusse pu » la gorger sans blesser au fond nos nouveaux » principes. Mon cher, j'ai fait trop et pas assez, » et cependant cela m'a fort occupé. Malheu» reusement j'étais le seul dans mes intentions; » tout ce qui m'entourait les contrariait au lieu » de les servir, et pourtant il ne pouvait y avoir » que deux grands partis à votre égard : celui » d'*extirper* ou celui de *fusionner*. Le premier

» ne pouvait entrer dans ma pensée ; le second
» n'était pas facile, mais je ne le croyais pas au-
» dessus de mes forces. Et en effet, bien que
» nullement secondé, contrarié même, j'en étais
» venu à bout. Si je fusse demeuré, la chose se
» trouvait accomplie. Cela semblera prodigieux
» à celui qui sait juger du cœur des hommes et
» de l'état de la société. Je ne pense pas qu'on
» ait rien à citer de pareil dans l'histoire ; qu'on
» puisse montrer un aussi grand résultat obtenu
» en aussi peu de temps. J'en avais mesuré toute
» l'importance. Je devais compléter cette fusion,
» cimenter cette union à tout prix ; avec elle
» nous eussions été invincibles. Le contraire
» nous a perdus, et peut prolonger long-temps
» encore les malheurs, l'agonie, peut-être, de
» cette pauvre France. Je le répète de nouveau,
» j'ai fait trop ou trop peu : j'aurais dû m'atta-
» cher l'émigration à sa rentrée, l'aristocratie
» m'eût facilement adoré ; aussi bien il m'en
» fallait une ; c'est le vrai, le seul soutien d'une
» monarchie, son modérateur, son levier, son
» point résistant : l'État sans elle, est un vais-
» seau sans gouvernail, un vrai ballon dans les

» airs. Or, le bon de l'aristocratie, sa magie,
» est dans son ancienneté, dans le temps; et
» c'étaient les seules choses que je ne pusse pas
» créer; mais je manquai d'intermédiaires. M. *de*
» *Breteuil* s'était insinué auprès de moi, et m'y
» portait. M. *de T.........*, au contraire, qui
» n'en était pas aimé sans doute, m'en éloignait
» de tous ses moyens. La démocratie raisonnable
» se borne à ménager à tous l'égalité pour pré-
» tendre et obtenir. La vraie marche eût été
» d'employer les débris de l'aristocratie avec les
» formes et l'intention de la démocratie. Il fal-
» lait surtout recueillir les noms anciens, ceux
» de notre histoire; c'est le seul moyen de
» vieillir tout aussitôt les institutions les plus
» modernes.

» J'avais là-dessus des idées tout à moi. Si
» l'Autriche et la Russie eussent fait des diffi-
» cultés, j'allais épouser une Française; j'aurais
» choisi un des premiers noms de la monarchie,
» c'était même là ma première pensée, ma véri-
» table inclination; mes ministres ne purent
» m'en empêcher qu'en implorant la politique.
» Si j'eusse eu autour de moi des Montmorency,

» des Nesle, des Clisson, j'eusse fait épouser
» leurs filles aux souverains étrangers en les
» adoptant. Mon orgueil et mon plaisir eussent
» été d'étendre ces belles tiges françaises, si
» elles eussent été ou si elles se fussent données
» tout à fait à nous. Ils n'ont pas su me deviner !
» Eux et les miens n'ont vu en moi que des pré-
» jugés, lorsque j'agissais par les plus profondes
» combinaisons. Quoi qu'il en soit, les vôtres
» ont plus perdu en moi qu'ils ne pensent !.....
» Ils sont sans esprit, sans connaissance de la
» véritable gloire. Par quel malheureux pen-
» chant ont-ils préféré d'aller se vautrer dans la
» fange des alliés, au lieu de me suivre sur la
» cîme du Simplon pour y commander le res-
» pect et l'admiration du reste de l'Europe. Les
» insensés!....... Au surplus, a-t-il continué,
» j'avais dans mon portefeuille, le temps seul
» m'a manqué, un projet qui m'eût rallié beau-
» coup de tout ce monde-là, et qui, après tout,
» n'eût été que juste. C'est que tout descendant
» d'ancien maréchal ou ministre, etc., etc., eût
» été apte, dans tous les temps, à se faire dé-
» clarer duc, en présentant la dotation requise.

» Tout fils de général, de gouverneur de pro-
» vince, etc, etc., eût pu en tout temps se faire
» reconnaître comte, et ainsi de suite. Ce qui
» eût avancé les uns, maintenu les espérances
» des autres, excité l'émulation de tous, et n'eût
» blessé l'orgueil de personne; grands hochets,
» tout à fait innocens, du reste, dans ma marche
» et mes combinaisons.

» Les nations vieilles et corrompues ne se
» gouvernent pas comme les peuples antiques et
» vertueux : pour un aujourd'hui qui sacrifierait
» tout au bien public, il en est des milliers et
» des millions qui ne connaissent que leurs inté-
» rêts, leurs jouissances, leur vanité : or, pré-
» tendre régénérer un peuple en un instant et
» en poste, serait un acte de démence. Le génie
» de l'ouvrier doit être de savoir employer les
» matériaux qu'il a sous la main; et voilà, mon
» cher, un des secrets de la reprise de toutes
» les formes monarchiques, du retour des titres,
» des croix, des cordons. Le secret du législa-
» teur doit être de savoir tirer parti même des
» travers de ceux qu'il prétend régir. Et après
» tout ici, tous ces colifichets présentaient peu

» d'inconvéniens, et n'étaient pas sans quelques » avantages. Au point de civilisation où nous » demeurons aujourd'hui, ils sont propres à » appeler les respects de la multitude, tout en » commandant aussi le respect de soi-même; ils » peuvent satisfaire la vanité du faible, sans effa» roucher nullement les têtes fortes, etc., etc. » Il était fort tard, et l'Empereur en me congédiant, a dit : « Allons, mon cher, voilà encore » une bonne soirée. »

N. B. Que de conversations de la sorte j'ai perdues par le manque de développemens lors de la première rédaction! car il n'en était aucune, sur quelque sujet que ce fût, qui n'étincelât çà et là d'expressions et de traits fort remarquables. En me lisant on jouira peut-être de ce que l'on rencontrera; moi, je ne sens, je ne songe qu'à ce j'ai perdu! Quand je consignais négligemment quelques lignes dans mon journal, j'avais l'esprit tout plein de l'ensemble qui devait être, selon mon intention, développé à peu de temps de là, et puis j'étais près de la source qui devait couler encore pour moi le lendemain. Aujourd'hui, le temps, les tour-

mens, la douleur, ont tout effacé; cependant il ne se passe pas de jour qu'il ne revienne à ma mémoire quelques fragmens épars, quelques idées, quelques phrases, quelques mots isolés; mais où est leur place? quel sera leur à propos? Voilà l'objet d'un travail; et quelque léger, quelque satisfaisant qu'il paraisse, il se trouve encore au-dessus de mes forces : mon état ne l'admet point.

Vendredi 19.

Le Feu prend à notre établissement. — Étiquette de Longwood.

Le feu a pris, dans la nuit, à la cheminée du salon; il n'a éclaté qu'au jour. Deux heures plus tôt, l'établissement était consumé.

L'Empereur s'est promené; nous étions plusieurs autour de lui; nous avons fait à pied le tour du parc.

Dans la route, la boucle de son soulier est venue à s'échapper, nous nous sommes précipités pour la remettre; le plus prompt a été le plus heureux. L'Empereur, qui ne l'eût pas permis aux Tuileries, s'y est prêté ici avec une

espèce de satisfaction; il laissait faire, et nous lui savions gré de ne pas nous priver d'un acte qui nous honorait à nos propres yeux.

Ceci me conduit à observer que je n'ai point encore parlé de nos manières habituelles auprès de sa personne, et je dois le faire d'autant plus, que plusieurs journaux de Londres nous sont arrivés pleins de contes absurdes à ce sujet, qu'ils répandent en Europe, en affirmant que l'étiquette impériale était aussi rigoureusement observée à Longwood qu'aux Tuileries.

L'Empereur était constamment pour nous le meilleur et le plus paternellement familier des hommes. Pour nous, nous demeurions, vis-à-vis de lui, les plus attentifs, les plus respectueux des courtisans; nous cherchions en tout temps à deviner ses désirs; nous épiions tous ses besoins; à peine avait-il commencé un geste que nous étions déjà en mouvement.

Aucun de nous n'arrivait dans sa chambre sans avoir été appelé, et si l'on avait quelque chose d'important à lui communiquer, on faisait demander à être reçu. S'il se promenait avec un de nous tête à tête, nul autre ne venait le,

joindre sans être appelé. Dans le principe, nous demeurions constamment chapeau bas auprès de sa personne, ce qui semblait étrange aux Anglais, qui avait reçu l'ordre supérieur de se couvrir après l'avoir abordé. Ce contraste parut si ridicule à l'Empereur, qu'il nous commanda, une fois pour toutes, de ne pas faire autrement qu'eux. Nul, excepté les deux dames, ne s'asseyait devant lui qu'il ne l'eût ordonné. Jamais la parole ne lui était adressée sans son interpellation, à moins que la discussion ne fût engagée; et toujours, et dans tous les cas, il gouvernait la conversation. Telle était l'étiquette de Longwood, purement, comme on voit, celle de nos souvenirs et de nos sentimens.

Au retour, l'Empereur a reçu et a questionné long-temps le *Master* (maître d'équipage) du Newcastle.

L'incendie du salon et un billard qu'on établit dans la salle à manger, nous a fait dîner dans le cabinet topographique. Le dîner fini, nous avons été obligés de demeurer long-temps à table, faute d'autre pièce où nous puissions nous rendre. La conversation, du reste, a sem-

blé y gagner; on s'est trouvé plus rapproché, mieux établi; on a causé davantage, plus facilement; la soirée a passé plus vite.

Samedi 20.

Dépôts de mendicité en France. — Projets de Napoléon sur l'Illyrie. — Hôpitaux. — Enfans trouvés. — Prisonniers d'État. — Idées de l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler dans la matinée; je l'ai trouvé lisant un ouvrage anglais qui traitait de la taxe des pauvres, de son immensité, de l'innombrable quantité d'individus à la charge de leurs paroisses; on n'y comptait que par millions d'hommes et centaines de millions d'argent*.

L'Empereur craignait d'avoir mal lu, d'avoir fait un contre-sens; cela ne lui semblait pas possible, disait-il. Il ne comprenait pas par quels vices il pouvait se trouver autant de pauvres dans un pays aussi riche, aussi industrieux, aussi plein de ressources pour le travail, que l'Angleterre. Il comprenait encore moins par quelle

* Voyez tome 2e, note de la page 29.

merveille les propriétaires, surchargés de leurs effroyables taxes ordinaires et extraordinaires, pouvaient subvenir en outre aux besoins de cette multitude. « Mais nous n'avons rien de compa» rable chez nous, au centième, au millième, » observait-il? Ne m'avez-vous pas dit que je » vous avais envoyé en mission particulière dans » les départemens, au sujet de la mendicité? » Voyons, combien avions-nous de mendians? » Que coûtaient-ils? Combien avais-je créé de » maisons de mendicité? Que renfermaient-elles » de reclus? Où en était l'extirpation? »

A cette foule de questions, je me suis vu forcé de répondre qu'il s'était écoulé déjà bien du temps, que beaucoup d'autres objets avaient frappé depuis mon esprit, qu'il me serait impossible de répondre de mémoire; mais que j'avais précisément ce rapport dans mon peu de papiers, et qu'à la première fois qu'il daignerait m'appeler, je serais en état de le satisfaire. « Mais allez me le chercher tout de suite, a-t-il » dit, les choses ne fructifient que quand elles » sont appliquées à propos, et puis je l'aurai » bientôt parcouru, *avec le pouce*, comme dit

» ingénieusement l'abbé de Pradt, bien qu'à dire
» vrai, je n'aime pas trop aujourd'hui à m'oc-
» cuper de pareils objets : ils me rappellent la
» moutarde après dîner. »

En deux minutes ce rapport fut sous ses yeux.
« Eh! bien, me dit l'Empereur, en fort peu de
» minutes aussi, car on eût dit réellement qu'il
» avait à peine feuilleté, eh! bien, cela ne res-
» semble en effet en rien à l'Angleterre. Toute-
» fois, notre organisation avait été manquée ; je
» l'avais bien soupçonné, et c'est pour cela que
» je vous avais envoyé en mission. Votre rapport
» eût parfaitement répondu à mes vues. Vous
» abordez franchement la chose, en honnête
» homme, sans craindre de déplaire au ministre
» en lui enlevant une foule de nominations.

» Il y a grand nombre de vos détails qui me
» plaisent. Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'en
» parler vous-même? vous m'auriez satisfait,
» j'eusse appris à vous juger. — Sire, pour cette
» fois cela m'eût été impossible; nous étions
» déjà dans la confusion et l'encombrement
» causés par nos malheurs. — Vous y faites une
» observation très-juste, vous posez une base

» incontestable ; c'est que, dans l'état florissant » où j'avais placé l'Empire, il n'y avait nulle part » de bras qui pussent manquer de travail. La » paresse, les vices seuls, pouvaient enfanter » les mendians.

» Vous pensez que leur extirpation totale était » possible; moi aussi, et j'en étais convaincu. » Votre levée en masse pour construire une vaste » et unique prison par département, tout à la » fois appropriée au repos de la société et au » bien-être des reclus; votre idée d'en faire des » monumens pour des siècles, eussent attiré mon » attention. Cette gigantesque entreprise, son » utilité, son importance, la durée de ses résul- » tats, tout cela était dans mon genre.

» Quant à votre université du peuple, je » crains bien que ce ne fût une belle chimère » de philanthropie du pur abbé de Saint-Pierre, » mon cher; toutefois, il y a du bon dans la » masse de ces idées; mais il faudrait une autre » force de caractère, une autre roideur de per- » sévérance que nous n'en avons généralement » pour en faire arriver quelque chose à bien.

» Du reste, je vois ici et j'entends de vous

» journellement des idées que je ne vous soup-
» çonnais pas, et ce n'est pas du tout ma faute;
» vous étiez près de moi, que ne vous commu-
» niquiez-vous? il ne m'était pas donné de de-
» viner. Ces idées, eussiez-vous été ministre, et
» quelques chimériques qu'elles m'eussent paru
» tout d'abord, n'en eussent pas moins été ac-
» cueillies, parce qu'il n'est pas, à mon avis,
» d'idéalités qui n'aient un résidu positif; et que
» souvent un germe faux, à l'aide de régulari-
» sation, conduit à une résultat vrai. J'eusse mis
» à vos trousses des commissions qui auraient
» dépecé vos projets; vous les auriez défendus
» par votre autorité, et moi, en connaissance
» de cause, j'eusse prononcé par mon propre
» jugement et ma seule décision. Tels étaient
» mon faire et mes intentions. J'ai donné l'élan
» à l'industrie, je l'ai mise en pleine marche par
» toute l'Europe; j'eusse voulu en faire autant
» de toutes les facultés intellectuelles; mais on
» ne m'a pas laissé de loisir; il me fallait fécon-
» der au galop, et malheureusement trop sou-
» vent je ne jetais que sur du sable et dans des
» mains stériles.

» Qu'elles sont les autres missions que je vous » ai données? — Une en Hollande, une autre » en Illyrie. — En avez-vous les rapports? Oui, » Sire. — Allez me les chercher. » Mais je n'étais pas encore à la porte, qu'il m'a dit : « Non, » revenez, épargnez-moi plutôt de telles lec- » tures!...... Au fait elles sont désormais sans » objet. » Tout ce que me découvraient là de telles paroles!!....*

Au sujet de l'Illyrie, l'Empereur a repris : « Jamais, en acquérant l'Illyrie, mon inten- » tion n'avait été de la garder; jamais il n'entra » dans mes idées de détruire l'Autriche : elle » était au contraire indispensable à mes plans. » Mais l'Illyrie dans nos mains était une avant- » garde au cœur de l'Autriche, propre à la con- » tenir; une sentinelle aux portes de Vienne » pour forcer de marcher droit; et puis je vou-

* Quelque court que soit ce rapport sur la mendicité, quelque nécessaire qu'il semblât pour l'intelligence des observations de l'Empereur, et bien qu'il ne soit pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent d'économie philanthropique, je me suis refusé à l'insérer ici, par égard pour le plus grand nombre de ceux qui viendraient à me lire.

» lais y introduire, y enraciner nos doctrines, » notre administration, nos codes : c'était un » pas de plus vers la régénération européenne. » Je ne l'avais prise qu'en gage; je comptais la » rendre plus tard contre la Gallicie, lors du » relèvement de la Pologne, que j'ai précipitée » malgré moi. Au demeurant, j'ai eu plus d'un » projet sur cette Illyrie; car j'en changeais sou- » vent : j'avais peu d'idées véritablement arrê- » tées, et cela parce que je ne m'obstinais pas » à maîtriser les circonstances; mais que je leur » obéissais bien plutôt, et qu'elles me forçaient » de changer à chaque instant; aussi la plupart » du temps n'avais-je, à bien dire, pas de déci- » sions; mais seulement des projets. Toutefois, » après mon mariage surtout, l'idée dominante » avait été d'en faire pour l'Autriche le gage et » l'indemnité de la Galicie, lors du rétablisse- » ment, à tout prix, de la Pologne en couronne » séparée, indépendante; et il m'importait peu » sur quelle tête, amie, ennemie, alliée, pourvu » que cela fût; le reste m'était égal. Mon cher, » j'ai eu de vastes projets et en grand nombre, » tous assurément bien dans l'intérêt de la raison

» et du bien-être de l'espèce humaine. On me
» redoutait à l'égal de la foudre ; on m'accusait
» d'avoir une main de fer ; mais dès qu'elle eût
» frappé le but, tout se serait radouci et pour
» tous. Que de millions d'êtres m'eussent béni
» alors et dans la postérité ! Mais, il faut en
» convenir, que de fatalités se sont accumulées
» contre moi sur la fin de ma carrière ! Mon
» malheureux mariage, les perfidies qui en ont
» été la suite ; ce chancre de l'Espagne, sur
» lequel il n'y avait pas à revenir ; cette funeste
» guerre de Russie, qui m'est arrivée par mal-
» entendu ; cette effroyable rigueur des élémens,
» qui a dévoré toute une armée......., et puis
» l'univers entier contre moi !..... N'est-ce pas
» encore une merveille que j'aie pu y résister
» aussi long-temps, et que j'aie été plus d'une
» fois à l'instant de tout surmonter et de sortir
» de ce chaos plus puissant que jamais... O des-
» tinée des hommes !....... ô sagesse ! ô pré-
» voyance humaine !... » Et puis revenant brus-
quement à mon rapport, il m'a dit : « J'ai vu que
» vous aviez parcouru un grand nombre de dé-
» partemens ; votre mission a-t-elle été longue ?

» La course a-t-elle été agréable? Y avez-vous » bien profité? Avez-vous beaucoup recueilli? » Jugeâtes-vous bien de l'état du pays, de celui » de l'opinion, etc., etc.

» Je me rappelle à présent que je vous choisis » précisément parce que vous reveniez de votre » mission d'Illyrie, et que j'avais trouvé dans » vos rapports des choses qui m'avaient frappé; » car c'est étonnant comme il me revient cha- » que jour à présent des choses qui, dans le » temps, m'ont frappé en vous, et qui, par une » fatalité singulière, se sont entièrement effa- » cées dès le lendemain. Pour ces missions spé- » ciales et de confiance, je me faisais présenter » le décret avec les noms en blanc, que je rem- » plissais de mon choix privé; c'est moi qui » vous aurai inscrit de ma main. »

« Sire, ai-je répondu, il n'exista peut-être » jamais mission plus agréable et plus satisfai- » sante sous tous les rapports. Je la commençai » avec les premiers jours du printemps; j'allai » de Paris à Toulon, et de Toulon à Anvers en » longeant les côtes et serpentant dans l'inté- » rieur. Je fis près de treize cents lieues. Mal-

» heureusement le temps fut bien court; le
» ministre, dans ses instructions, avait rigou-
» reusement prescrit le terme de trois mois, de
» quatre au plus. Il me serait difficile de rendre
» dignement tout le charme, les jouissances, les
» avantages que me présenta un tel voyage. J'é-
» tais membre de votre conseil, officier de votre
» maison; je portais vos couleurs; partout on
» ne vit en moi qu'un de vos *missi dominici;*
» partout je fus reçu, traité à l'avenant. Plus
» j'employai de circonspection, plus j'usai de
» modestie et de simplicité, me rendant moi-
» même auprès des hauts fonctionnaires, qu'on
» m'avait donné le droit de mander près de moi,
» et plus je trouvai de déférence et d'obséquio-
» sité. Pour un qui montrait de la défiance ou
» laissait percer quelque dépit ou jalousie, car
» j'ai appris depuis, et d'eux-mêmes, que mes
» titres de noble, d'émigré et de chambellan
» étaient trois réprobations pour certains; pour
» un, dis-je, qui me regardait de travers, il en était
» beaucoup d'autres qui n'hésitaient pas à courir
» au-devant d'objets sur lesquels j'eusse été loin
» de me permettre de les interroger. Ils aimaient

» à s'ouvrir à moi sans réserve, assuraient-ils, » disant que le poste que j'occupais auprès du » souverain leur offrait un intermédiaire favorable; que j'étais pour eux le confesseur auquel » ils se fiaient pour transmettre leurs pensées les » plus secrètes au *Très-Haut*, etc., etc. Plus » je les assurais qu'ils se méprenaient beaucoup » sur ma situation et la nature de ma mission, » plus ils se confirmaient dans la pensée con- » traire. En si peu de temps quelle leçon pour » moi sur les hommes ! Il n'était pas de ces » hauts fonctionnaires qui ne différassent, sur » presque tous les objets, de vues, de moyens, » d'intention; et ils étaient tous pourtant des » hommes d'élite, éprouvés, et généralement » de beaucoup de mérite. Les particuliers aussi, » me prenant pour un rayon de la Providence, » s'adressaient à moi publiquement ou avec mys- » tère. Que de choses j'appris! Que de dénon- » ciations ou de délations me furent faites! Que » d'abus locaux, que d'intrigues subalternes me » parvinrent !

» Tout à fait neuf aux affaires, et jusque là » absolument étranger à l'administration, je mis

» à profit cette occasion unique de m'instruire.
» Je ne manquai pas de m'informer, avec chacun, de tous les objets et de tous les détails de sa partie. Je ne craignis pas de me montrer novice aux premiers, afin de pouvoir discuter avec les derniers en connaissance de cause.

» Ma mission spéciale, Sire, n'avait eu, il est vrai, d'autre objet que les dépôts de mendicité et les maisons de correction; mais sentant tout le besoin de données propres à me rendre utile au Conseil d'État, et profitant des avantages de ma situation, j'y adjoignis, de mon chef, d'inspecter minutieusement les prisons, les hôpitaux, les bureaux et établissemens de bienfaisance, etc., comme aussi de parcourir tous nos ports et de visiter toutes nos escadres.

» Quel magnifique ensemble me présenta le tableau que cette heureuse circonstance déroulait à mes yeux! Partout la tranquillité la plus parfaite et une confiance entière dans le gouvernement; tous les bras, toutes les facultés, toutes les industries en mouvement; le sol resplendissant d'agriculture, c'était le plus beau moment de l'année; les routes admirables;

» des travaux publics presque partout; le canal
» d'Arles, le beau pont de Bordeaux, les travaux
» de Rochefort, les canaux de Nantes à Brest,
» à Rennes, à Saint-Malo; la fondation de
» Napoléon-Ville, calculée pour être la clef
» de toute la péninsule bretonne; les magnifi-
» ques travaux de Cherbourg, ceux d'Anvers;
» des écluses, des jetées ou autres améliorations
» dans la plupart des villes de la Manche : voilà
» l'esquisse de ce que je rencontrai.

» D'un autre côté, les ports de Toulon, Ro-
» chefort, Lorient, Brest, Saint-Malo, le Hâ-
» vre, Anvers, présentaient une activité extraor-
» dinaire; nos rades se couvraient de vaisseaux
» dont le nombre s'accroissait chaque jour; nos
» équipages se formaient en dépit de tout obs-
» tacle; de nos jeunes conscrits on obtenait dé-
» sormais de bons matelots. J'étais émerveillé,
» moi, de l'ancienne marine, de tout ce que je
» voyais à bord de chaque vaisseaux, tant étaient
» grands les progrès que l'art avait faits, et tant
» ils laissaient en arrière, sous tous les rapports
» et en toutes choses, ce que j'avais connu.

» Dans chaque rade, chaque escadre avait

» journellement son appareillage et ses exercices » réguliers, comme les garnisons ont leur parade; et le tout se passait à la vue et sous le » canon des Anglais, qui s'en moquaient sans » prévoir le péril qui les menaçait; car jamais, » à aucune époque, notre marine n'avait été » plus formidable, ni nos vaisseaux plus nombreux; nous en comptions déjà à flot ou en » construction au-delà de cent, et nous les augmentions journellement. Les officiers étaient » pleins d'instruction, de zèle, d'ardeur et d'impatience. Avant d'avoir vu tout cela, je ne » m'en doutais assurément pas; je ne l'eusse » même pas cru, si l'on me l'eût raconté.

» Quant aux dépôts de mendicité, l'objet » spécial de ma mission, vos intentions, Sire, » avaient été mal comprises, le but tout à fait » manqué. Non seulement la mendicité, dans » la plupart des départemens, n'avait point été » détruite, elle n'avait pas même été entamée: » c'est que plusieurs préfets, loin de faire des » dépôts un épouvantail pour *les mendians*, n'y » avaient vu qu'un refuge pour *les pauvres*; au » lieu de présenter la réclusion comme un châ-

» timent, ils la faisaient solliciter comme un
» asile : aussi le sort des reclus pouvait-il
» être envié par les paysans laborieux du voisi-
» nage. On eût de la sorte couvert la France de
» pareils établissemens, qu'on eût trouvé à les
» remplir, et qu'on n'en eût pas eu moins de
» mendians, qui d'ordinaire s'en font une pro-
» fession, et l'exercent par goût. Toutefois, je
» pus voir que l'extirpation de cette lèpre était
» très-possible, et il suffisait de quelques dépar-
» partemens, où les préfets avaient mieux vu
» la chose, pour s'en convaincre. Il en était où
» elle avait presque entièrement disparu.

» Une observation qui frappe tout d'abord,
» c'est que, toutes choses d'ailleurs égales, la
» mendicité est beaucoup plus rare dans les
» parties pauvres et stériles, beaucoup plus
» commune dans les provinces fertiles et abon-
» dantes; comme aussi elle est infiniment plus
» difficile à extirper dans les endroits ou le clergé
» a été plus riche et plus puissant. Dans la Bel-
» gique, par exemple, on voyait des mendians
» se faire honneur de leur profession, se vanter
» de l'exercer depuis plusieurs générations; c'é-

» taient là leurs titres a eux; là aussi la mendi-
» cité avait ses quartiers. — Mais je n'en suis
» pas étonné, a repris l'Empereur; le nœud de
» cette grande affaire est tout entier dans la
» stricte séparation du *pauvre* qui commande le
» respect, d'avec le *mendiant* qui doit exciter
» la colère; or nos travers religieux mêlent si
» bien ces deux classes, qu'ils semblent faire de
» la mendicité un mérite, une espèce de vertu;
» qu'ils la provoquent en lui présentant des ré-
» compenses célestes : au fait, les mendians ne
» sont ni plus ni moins que des moines *au petit*
» *pied;* tellement que dans leur nomenclature
» se trouvent les moines mendians. Comment
» de telles idées ne porteraient-elles pas la con-
» fusion dans l'esprit, et le désordre dans la
» société? On a canonisé grand nombre de saints
» dont le grand mérite apparent était la mendi-
» cité. On semble les avoir placés dans le Ciel
» pour ce qui, en bonne police, n'eût dû leur
» valoir sur la terre que le châtiment et la ré-
» clusion; ce qui n'eût pas empêché, du reste,
» qu'ils ne méritassent le Ciel. Mais continuez.
» — Sire, ce ne fut pas sans émotion que je

» suivis les détails des établissemens de bienfai-
» sance. En contemplant toute la sollicitude,
» les soins, l'ardente charité de tant de belles
» âmes, je pus voir que nous étions loin de le
» céder en quoi que ce fût à aucun peuple;
» que seulement nous y mettions moins d'osten-
» tation, moins d'art peut-être à nous faire va-
» loir; le midi surtout, le Languedoc particu-
» lièrement, faisait remarquer un surcroît de
» zèle et de ferveur dont on aurait peine à se
» faire une juste idée : partout, les hôpitaux,
» les hospices, étaient nombreux et générale-
» ment bien tenus. Les enfans trouvés avaient
» décuplé depuis la révolution; je ne manquai
» pas de prononcer aussitôt que c'était l'effet de
» la démoralisation du temps; mais on me fit
» observer, et une attention soutenue me con-
» vainquit, qu'on devait ce résultat, au con-
» traire, à des causes très-consolantes. Jadis,
» me dit-on, les enfans trouvés étaient si mal
» soignés, si mal nourris, si mal tenus, que
» toute leur population était chétive, malingre,
» expirante; sur dix, il en périssait toujours sept
» à neuf; tandis qu'aujourd'hui la nourriture,

» la propreté, les soins de toute espèce, sont » tels qu'on les sauve presque tous, et qu'ils » montrent une enfance magnifique : ainsi ils » ne se sont multipliés que de leur propre con- » servation. La vaccine aussi y a contribué dans » un rapport immense. On prend aujourd'hui » un tel soin de ces enfans, qu'il en est pro- » venu un abus singulier; il arrive à des mères, » même aisées, d'exposer leurs enfans; puis » elles se présentent à l'hospice, s'offrant cha- » ritablement de prendre un nourrisson chez » elles : c'est le leur qu'elles reprennent, mais » avec un petit salaire. Le tout se fait par com- » pérage des agens mêmes, et souvent pour pro- » curer une légère pension à l'un des siens. Un » autre abus de ce genre, non moins singulier » encore, que je rencontrai en Belgique, était » des inscriptions prises long-temps à l'avance » pour être reçu à l'hôpital. Un jeune couple, » tout en se mariant, obtenait de se faire ins- » crire pour des places qui lui écherraient de » droit à quelques années de là : c'était une » portion de la dot. — Jésus! Jésus! s'est écrié » ici l'Empereur, levant les épaules et riant, et

» puis faites des réglemens et des lois!..... Mais » quant aux prisons, Sire, c'était presque universellement un tableau d'horreur et de véritable misère, la partie honteuse de nos départemens; de vrais cloaques infects, des » réduits abominables, qu'il m'a fallu parfois » traverser en courant, ou dont j'étais repoussé » en dépit de tous mes efforts. Autrefois en Angleterre j'avais visité certaines prisons, et je » m'étais permis de rire de l'espèce de luxe » qu'elles présentaient; mais ici c'était bien autre chose, et je me sentais indigné de l'excès » contraire. Il n'est pas de fautes, on pourrait » même dire de crimes, qui ne se trouvent déjà » assez punis par un tel séjour; en en sortant, il » ne doit certainement plus demeurer, en toute » justice, que peu ou point à expier, et pourtant, ce n'est là encore que la demeure de » simples prévenus; car pour les condamnés, » les vrais coupables, les grands scélérats, ils » avaient leurs prisons spéciales, les maisons de » correction, où ils étaient peut-être trop bien; » car là encore, le journalier vertueux pouvait » trouver à envier, et faire une comparaison

» injurieuse à la Providence et à la société.
» Toutefois, un inconvénient frappant se faisait
» remarquer encore dans ces maisons de correc-
» tion; c'étaient l'amalgame, la fréquentation ha-
» bituelle de toutes les classes de condamnés,
» dont les uns n'y devant rester qu'une année,
» pour des fautes moins graves, tandis que d'au-
» tres y étant pour quinze, vingt ans, pour
» toute leur vie, à cause d'horribles forfaits,
» il devait nécessairement en résulter bientôt
» une espèce de niveau moral, non par l'amé-
» lioration des scélérats, mais bien plutôt par
» l'aggravation des moins coupables.

» Ce qui encore me frappa fort dans la Ven-
» dée et ses alentours, fut que les fous y étaient
» en nombre décuple peut-être, que dans les
» autres parties de l'Empire; comme aussi les
» dépôts de mendicité et autres lieux de réclu-
» sion y présentaient des individus retenus
» comme vagabonds, ou qui pouvaient le de-
» venir, n'ayant point de parens, ignorant leur
» origine, ayant été recueillis dès leur enfance,
» sans qu'on sût d'où ils venaient. Quelques-uns
» avaient sur leurs personnes des blessures dont

» ils ignoraient le principe, les ayant reçues » sans doute au berceau. On a laissé passer le » temps de tirer partie de ces individus, qui » n'ont jamais reçu aucune idée sociale. On ne » sait plus aujourd'hui qu'en faire. — Ah! s'est » écrié l'Empereur, voilà bien la guerre civile, » et son effroyable cortége; voilà ses inévitables » résultats, ses fruits assurés! Si quelques chefs » y font fortune et se tirent d'affaire, la pous- » sière de la population est toujours foulée aux » pieds; aucun des maux ne lui échappe!

» — Au demeurant je trouvai dans l'ensemble » de ces établissemens, un bon nombre d'in- » dividus qu'on me dit, à tort ou à raison, être » des prisonniers d'État, des détenus de la haute, » moyenne et basse police.

» J'écoutai tous ces prisonniers, je reçus leurs » plaintes, j'acceptai toutes leurs pétitions, sans » néanmoins rien promettre; je n'en avais pas » le droit; et puis je sentais fort bien que n'en- » tendant que leur propre témoignage, je ne » devais trouver aucun coupable. Toutefois, à » l'exception de quelques scélérats reconnus,

» la masse véritablement ne méritait au plus que » les jugemens de police correctionnelle. »

» Dans les prisons de Rennes, je trouvai parmi » eux un enfant de douze à quatorze ans, qui y » avait été amené à l'âge de quelque mois seu- » lement, avec une compagnie de *chauffeurs;* » ceux-ci furent tous exécutés dans le temps, » et l'enfant y était toujours demeuré depuis, » faute de décision à son égard. Qu'on juge de » son moral! il n'a jamais vu, connu, entendu » que des scélérats! c'était la seule race dont » il eut le droit de soupçonner l'existence.

» Au Mont-Saint-Michel, une femme, dont » j'ai oublié le nom, attira particulièrement mon » attention. D'assez bonne mine, d'un extérieur » doux, d'un maintien modeste, elle se trou- » vait détenue depuis quatorze ans, ayant pris » dans le temps une part très-active aux trou- » bles de la Vendée, y ayant constamment ac- » compagné son mari, chef d'un bataillon d'in- » surgés, en ayant même pris le commande- » ment après sa mort. La misère et les pleurs » l'avaient flétrie. Elle dut me trouver un air » bien sévère durant son récit : je l'affectais

» pour cacher l'émotion qu'elle me causait. Ses » mœurs douces et ses autres mérites lui avaient » créé une espèce d'empire sur les femmes grossières et dépravées dont elle se trouvait entourée. Elle s'était vouée au soin des malades » de la prison : on lui avait confié l'infirmerie, » et tous la chérissaient.

» A cette femme près, à quelques prêtres et » à deux ou trois anciens espions chouans, le » reste n'était plus que de la turpitude, et ne » montrait que des saletés dégoûtantes ou grotesques.

» C'était un mari jouissant de quinze mille » livres de rente, enfermé évidemment par les » seules intrigues de sa femme, à la façon des » anciennes lettres de cachet; c'étaient des filles » publiques, me disant être renfermées, non » en punition de leur facilité pour tous, mais » bien par le dépit de leur manque de complaisance pour un seul. Elles me mentaient ou » non; mais devaient-elles être honorées pourtant du titre de prisonnières d'État, coûter » deux francs par jour, et concourir à rendre le » gouvernement odieux et ridicule. Enfin, dans

» une ville de la Belgique, c'était un malheu-
» reux qui avait épousé une de ces rosières que
» les municipalités dotaient dans les grandes
» occasions : il était enfermé pour avoir volé,
» disait-on, la dot, parce qu'il avait négligé de
» la gagner : on s'obstinait à exiger qu'il acquit-
» tât cette dette importante ; lui s'obstinait à
» s'y refuser. Peut-être lui demandait-on l'im-
» possible, etc., etc.

» Aussitôt de retour à Paris, je fus trouver
» M. Réal, Préfet de Police de l'arrondissement
» que je venais de parcourir. Je me faisais un
» devoir, lui disais-je, de venir lui communi-
» quer *officieusement* ce que j'avais recueilli. Je
» dois lui rendre justice, soit qu'il ne deman-
» dait qu'à savoir, soit que ma bonne foi le
» touchât, soit peut-être encore, Sire, la ma-
» gie toujours influente de vos couleurs, il me
» remercia, assurant que je lui rendais un vrai
» service, et me promettait qu'il allait immé-
» diatement *adoucir* et *redresser ;* ce furent ses
» expressions. Mais à quelques jours de là, me
» rencontrant dans une assemblée, il me dit
» avec une peine apparente : — Eh bien ! voilà

» une malheureuse affaire bien défavorable à » votre amazone (c'était l'événement et l'é-» chauffourée du général Mallet). Ce que j'au-» rais cru pouvoir faire de mon chef il y a quel-» ques jours, je ne puis désormais me le per-» mettre sans une décision supérieure. — Et je » ne sais pas ce qui en arriva. »

L'Empereur s'est arrêté quelque temps sur les abus que je venais d'exprimer, puis il a conclu : « D'abord, mon cher, pour procéder » régulièrement, il faudrait savoir si l'on vous » a dit vrai ; il faudrait entendre contradictoi-» rement ceux qui sont accusés ; ensuite, il est » vrai de confesser tout bonnement que les abus » sont inhérens à toute société humaine. Voyez » que presque tout ce dont vous vous plaignez » se trouve commis précisément par ceux-là » même qui avaient charge expresse de l'em-» pêcher. Le moyen de remédier à cela, quand » on ne peut pas voir partout ? car il existe » comme une espèce de réseau étendu sur les » lieux abaissés, qui enveloppe la petite multi-» tude. Il faut qu'une maille se rompe, qu'un » hasard tel que celui qui y a conduit quelqu'un

» comme vous, pour qu'il en remonte quelque
» chose à la haute région. Aussi un de mes rê-
» ves, nos grands événemens de guerre accom-
» plis et soldés, de retour à l'intérieur, en re-
» pos et respirant, eût été de chercher une
» demi-douzaine ou une douzaine de vrais bons
» philanthropes, de ces braves gens ne vivant que
» pour le bien, n'existant que pour le pratiquer;
» je les eusse disséminés dans l'empire, qu'ils
» eussent parcouru en secret pour me rendre
» compte à moi-même: ils eussent été les *espions*
» *de la vertu !* Ils seraient venus me trouver di-
» rectement; ils eussent été mes confesseurs,
» mes directeurs spirituels; et mes décisions
» avec eux eussent été mes bonnes œuvres se-
» crètes. Ma grande occupation, lors de mon
» entier repos, eût été, du sommet de ma puis-
» sance, de m'occuper à fond d'améliorer la con-
» dition de toute la société; j'eusse prétendu
» descendre jusqu'aux jouissances individuelles;
» et s'il n'eût pas suffi de mon naturel pour m'y
» porter, le calcul encore serait venu m'y dé-
» cider; car après tant de gloire acquise, quel
» autre moyen me restait d'en acquérir encore?

» et c'est parce que je savais très-bien que toute » cette fourmillère d'abus devait exister, parce » que je voulais sauver ou rendre plus difficiles » les tyrannies subalternes et intermédiaires, » que j'avais imaginé, pour notre temps de » crise, mon organisation des prisons d'État.— » Oui, Sire, mais elle fut loin de faire fortune » dans nos salons, et ne contribua pas peu à » vous rendre impopulaire. Nous criâmes de » tous côtés aux *nouvelles Bastilles*, au renou- » vellement des *lettres de cachet*. — Je le sais » bien, a dit l'Empereur, cela fut répété par » toute l'Europe, et me rendit odieux. Et pour- » tant, voyez quel peut être l'empire des mots, » envenimés encore par la mauvaise foi! Le » tout vint principalement de la gaucherie du » titre de mon décret, qui me passa par dis- » traction ou autrement; car au fond je main- » tiens que cette loi était un grand bienfait, et » rendait en France la liberté individuelle plus » complette, plus assûrée qu'en aucun autre pays » de l'Europe.

» Après les crises dont nous sortons, a-t-il » dit, avec les factions qui nous avaient divisés,

» les complots qui avaient été tramés, ceux
» qu'on tramait encore, des emprisonnemens
» étaient indispensables, et ils n'étaient qu'un
» bienfait; car ils remplaçaient l'échafaud. Or,
» je voulus rendre ces emprisonnemens légaux;
» je voulus les enlever au caprice, à l'arbitraire,
» à la haine, aux vengeances. Nul, par ma
» loi, ne pouvait plus être emprisonné, détenu
» comme prisonnier d'État, sans la décision de
» mon Conseil-Privé. Seize personnes le com-
» posaient, les premières, les plus indépen-
» dantes, les plus distinguées de l'État. Quelle
» petite passion eût osé se compromettre avec
» un tel tribunal? Moi-même ne m'étais-je pas
» là interdit de la sorte la faculté d'une arres-
» tation capricieuse? Nul ne pouvait être dé-
» tenu que pour une année, sans une nouvelle
» décision du Conseil-Privé; il suffisait de qua-
» tre voix sur seize pour amener sa libération.
» Deux conseillers d'État allaient entendre ces
» prisonniers, et se trouvaient dès-lors leurs
» avocats zélés au Conseil-Privé. Ces prisonniers
» avaient de plus pour eux la commission de la
» liberté individuelle du Sénat, dont on n'a ri

» dans le public que parce qu'elle ne faisait
» point d'étalage de ses efforts ni de ses résul-
» tats; mais elle a rendu de grands services ; car
» ce serait bien peu connaître les hommes que
» d'imaginer que les Sénateurs, qui n'avaient
» rien à attendre des ministres, et qui rivali-
» saient d'importance avec eux, n'eussent pas
» fait usage de leurs prérogatives pour les im-
» portuner ou leur rompre en visière vis-à-vis
» de moi, s'ils en eussent trouvé une occasion
» flagrante. De plus, j'avais donné la surveil-
» lance des prisonniers et la police des prisons
» aux tribunaux, ce qui paralysait dès l'instant
» tout l'arbitraire des autres branches de l'ad-
» ministration et de ses nombreux agens subal-
» ternes. *

---

* On trouve, sur les Prisons d'État, un article spécial et développé, au tome Ier, page 165 des Mémoires de Napoléon, publiés par les généraux Montholon et Gourgaud, Paris, Bossange frères, 1823. Je pourrais m'autoriser souvent aujourd'hui du témoignage de ce précieux recueil; et ce n'est pas une petite satisfaction pour moi, à mesure que les volumes paraissent, que de retrouver dans les propres dictées de Napoléon, qui, n'ayant eu lieu qu'après mon départ de Sainte-Hélène, m'étaient

Après de telles précautions, je n'hésite pas » à prononcer que, par la signature de ce dé- » cret, la liberté civile se trouvait assurée en » France autant que possible. On méconnut ou » l'on feignit de méconnaître cette vérité; car » nous autres Français il faut que nous murmu- » rions de tout et toujours.

» Le vrai est que, lors de ma chute, les pri- » sons d'État ne renfermaient guère que deux » cent cinquante individus, et que j'en avais » trouvé neuf mille en arrivant au Consulat. » Qu'on parcoure la liste de ce qu'on a dû y » trouver, que l'on cherche les causes et le » motif de leur détention, on verra qu'il n'en » est presque aucun qui n'eût mérité la mort, » qui ne l'eût trouvée par un jugement, pour » qui conséquemment la détention ne fût de » ma part qu'un bienfait. Pourquoi ne publie- » t-on rien contre moi aujourd'hui à ce sujet? » Où sont donc les grands griefs qu'on me re-

---

conséquemment inconnues, une foule d'objets que je me trouve avoir saisis au vol dans ses conversations, et avoir reproduits fidèlement avec une concordance parfaite.

» proche? C'est qu'en effet il ne se trouve rien.
» Si quelques-uns des prisonniers sont venus
» depuis se vanter auprès du Roi, des souffran-
» ces qu'ils avaient éprouvées à cause de leurs
» efforts en sa faveur, ne prononcent-ils pas là
» eux-mêmes leur arrêt et ma justification? car
» ce qui peut être une vertu aujourd'hui aux yeux
» du Roi, était alors incontestablement un crime
» sous moi, et ce n'est que parce que je répu-
» gnais à du sang, pour des crimes politiques,
» et que de tels procès n'eussent fait que main-
» tenir l'agitation, l'incertitude au sein de la
» patrie, que je commuai la peine en simple
» détention.

» Je le répète, les Français, à mon époque,
» ont été les plus libres de toute l'Europe, sans
» en excepter même les Anglais; car en Angle-
» terre, si une crise vient à faire suspendre
» *l'habeas corpus*, tout individu est passible de
» la prison par la seule volonté des ministres,
» sans qu'ils aient à en justifier les motifs ou à
» en donner la raison. Ma loi était bien autre-
» ment limitée. Et puis enfin, a-t-il terminé, si
» en dépit de mes bonnes intentions, si, mal-

» gré tous mes soins, il existait encore tout ce » que vous venez de dire, et beaucoup d'autres » choses sans doute, c'est qu'il n'est pas si aisé » que l'on pense d'établir le bien. Ce qu'il y a » de bien remarquable, c'est que tous les pays » qu'on a séparés de nous, ont regretté les lois » avec lesquelles je les ai gouvernés : c'est là un » hommage rendu à leur supériorité. Le vrai, » le seul moyen de me condamner victorieuse- » ment sur le mal qu'elles ont présenté, serait » de pouvoir montrer autre part quelque chose » de meilleur ! De nouveaux temps succèdent, » on verra, etc., etc.

Sur les cinq heures, le Grand-Maréchal, qui sortait de chez l'Empereur, m'a dit qu'il me demandait. L'Empereur n'était pas sorti de la journée. Je l'ai trouvé considérant le nouveau billard. Il a craint qu'il ne fît trop humide pour sortir; il s'est mis à faire quelques parties d'échecs en attendant le dîner. Dans la soirée, il nous a lu *Atrée et Thyeste*, de Crébillon. Cette pièce nous a paru horrible; nous l'avons trouvée dégoutante et nullement tragique. L'Empereur n'a pu l'achever.

Dimanche 21.

Sur l'Egypte. — Saint-Jean-d'Acre. — Le désert. — Anecdotes, etc.

Vers les trois heures, l'Empereur a demandé sa calèche, m'a fait appeler, et nous avons marché ensemble jusqu'au fond du bois, où il avait ordonné à la calèche de venir le joindre. J'avais à lui communiquer de petits détails qui lui étaient personnels. . . . .
. . . .

Dans le cours de la promenade, nous avons aperçu deux bâtimens qui arrivaient.

Au dîner, l'Empereur s'est trouvé fort causant. Il venait de travailler à sa Campagne d'Égypte, qu'il avait laissée quelque temps, et qu'il nous a dit devoir être aussi intéressante qu'une épisode de roman. Au sujet de sa pointe sur Saint-Jean-d'Acre, il disait : « C'était pourtant » bien audacieux que d'avoir osé se placer ainsi » au milieu de la Syrie avec seulement douze mille hommes. J'étais, continuait-il, à cinq » cents lieues de Desaix, qui formait l'autre ex- » trémité de mon armée. Sidney Smith a raconté

» que j'avais perdu dix-huit mille hommes de» vant Saint-Jean-d'Arc; or, mon armée n'était » que de douze mille hommes. Un petit échappé » du collége, à ce qu'il paraît, n'entendant rien » à ce qu'il décrit, ne sachant que faire quelques » phrases, et voulant sans doute gagner quel» que argent; frère pourtant de quelqu'un que » j'ai comblé, qui faisait partie de mon Conseil » d'État, vient de publier sur cet événement » quelque chose qui m'a passé aujourd'hui sous » les yeux, et qui m'irrite par sa niaiserie et la » mauvaise teinte qu'il essaye de répandre sur » la gloire et les travaux de cette armée, etc.

» Si j'avais été maître de la mer, j'eusse été » maître de l'Orient; et la chose était si possi» ble, que cela n'a tenu qu'à la stupidité ou à » la mauvaise conduite de quelques marins.

» Volney, voyageant en Égypte avant la ré» volution, avait écrit qu'on ne pourrait occuper » ce pays sans trois grandes guerres : contre » l'Angleterre, le Grand-Seigneur et les habi» tans. La dernière surtout lui paraissait difficile » et terrible. Il s'est trompé tout à fait à l'égard » de celle-ci, car elle n'a été rien pour nous.

» Nous étions même venus à bout d'avoir, en peu » de temps, les habitans pour amis, et d'avoir » mêlé leur cause à la nôtre.

» Une poignée de Français avait donc suffi » pour conquérir ce beau pays, qu'ils n'eussent » jamais dû perdre ! Nous avions vraiment ac- » compli des prodiges de guerre et de politique ! » Notre affaire n'avait rien de commun avec les » anciennes croisades : les croisés étaient innom- » brables et mus par le fanatisme; mon armée, » au contraire, était fort petite, et les soldats si » peu passionnés pour leur entreprise, qu'ils » furent tentés souvent, dans le principe, d'en- » lever leurs drapeaux et de revenir. Toutefois, » j'étais venu à bout de les réconcilier avec le » pays, où il y avait abondance de toutes choses, » et à si bon marché, que je fus un moment » tenté de les mettre à la demi-solde, pour leur » conserver l'autre moitié en réserve. Je m'étais » acquis un tel empire sur eux, qu'il m'eût suffi » d'un simple ordre du jour pour les rendre » Mahométans. Ils n'eussent fait qu'en rire; la » population eût été satisfaite, et les chrétiens » de l'Orient eux-mêmes eussent cru leur cause

» gagnée; ils nous eussent approuvés, pensant » que nous ne pouvions pas faire mieux pour eux » et pour nous.

» Les Anglais ont frémi de nous voir occuper » l'Égypte. Nous montrions à l'Europe le vrai » moyen de les priver de l'Inde. Ils ne sont pas » encore bien rassurés; et ils ont raison. Si » quarante ou cinquante mille familles euro- » péennes fixent jamais leur industrie, leurs lois » et leur administration en Egypte, l'Inde sera » aussitôt perdue pour les Anglais, bien plus » encore par la force des choses que par celle » des armes. »

Dans le cours de la soirée, le Grand-Maréchal a rappelé à l'Empereur une de ses conversations avec le mathématicien *Monge*, à Cutakié, au milieu du désert. « Que vous semble de tout » ceci, citoyen Monge, disait Napoléon?—Mais, » citoyen Général, répondait Monge, je pense » que si jamais on voit ici autant de voitures » qu'à l'opéra, il faudra qu'il se soit passé de » fameuses révolutions sur le globe. » L'Empereur riait beaucoup à ce ressouvenir. Il avait pourtant alors sur les lieux, disait-il, une voi-

ture à six chevaux. C'était assurément la première qui eût traversé le désert de la sorte; aussi elle étonnait fort les Arabes.

L'Empereur disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination. Et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert!*......

L'Empereur disait encore que quand on le sut en Syrie, on avait arrangé au Caire qu'on ne le reverrait jamais; et il racontait alors le vol et l'effronterie d'un petit Chinois qu'il avait à son service. « C'était un petit nain, difforme, » dont Joséphine, disait-il, s'était engouée dans » le temps à Paris. Il était le seul Chinois en » France, et dès-lors elle avait dû l'avoir der- » rière sa voiture. Elle le promena en Italie; » mais comme il la volait, elle ne savait plus » qu'en faire. Pour l'en débarrasser, je le pris » avec moi dans mon expédition d'Egypte. C'é-

» tait toujours le reporter à la moitié de son » chemin, que de le jeter en Egypte. Toutefois, » ce petit monstre avait au Caire l'intendance » de ma cave; je n'eus pas plutôt passé le dé- » sert, qu'il vendit, et à vil prix, deux mille » bouteilles de vin de Bordeaux délicieux, ne » cherchant qu'à faire de l'argent, dans la per- » suasion que je ne reviendrais jamais. Quand » on annonça mon retour, il ne se déconcerta » nullement; il courut au-devant de moi, et me » découvrit en serviteur fidèle, disait-il, la di- » lapidation de mon vin, qu'il attribuait effron- » tément à tous ceux qu'il lui plut d'accuser. » La fourberie était si peu soutenable, qu'il fut en » un instant conduit à s'avouer lui-même le cou- » pable. On me pressait fort de le faire pendre; » je ne le fis point, parce qu'en toute justice il » eût donc fallu en faire autant de tous les ha- » bits brodés qui avaient sciemment acheté et » bu le vin. Je me contentai de le chasser et » de l'expédier pour Suez, où il devint ce qu'il » voulut. »

Je dois observer à ce sujet qu'ici nous avons pu croire un moment à un rapprochement bien

singulier. Il y a quelques mois qu'il nous fut dit que, dans l'un des bâtimens de la Chine qui passaient alors, retournant en Europe, se trouvait un Chinois disant avoir servi l'Empereur en Egypte. L'Empereur alors s'était écrié que c'était son petit voleur, celui dont je viens de raconter l'histoire; mais ce n'était au vrai qu'un cuisinier de Kléber.

L'Empereur, plus gai que de coutume, a terminé brusquement la conversation en se tournant vers Mme Bertrand: « Hé bien! Madame, » quand serez-vous à votre logement des Tui» leries, lui a-t-il demandé en riant? Quand » donnerez-vous vos beaux dîners d'ambassa» deurs? Mais vous serez obligée, du moins assu» re-t-on, de changer vos ameublemens, vous les » trouverez passés. » Alors on en est venu tout naturellement au grand luxe dont nous avons été témoins sous l'Empereur.

Lundi 22.

Avis paternels, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro; Mesmer; Gall; Lavater, etc.

L'Empereur est entré dans ma chambre sur

les dix heures, et m'a pris pour marcher avec lui. Au retour nous avons tous déjeûné dehors. Le temps était magnifique, la chaleur forte, mais bienfaisante. L'Empereur a demandé sa calèche; deux de nous étaient avec lui; le troisième, à cheval, suivait à côté; le Grand-Maréchal n'avait pu venir. L'Empereur est revenu sur quelques bouderies qui avaient eu lieu il y avait quelques jours. Il a analysé notre position, nos besoins : « Vous êtes destinés, nous » disait-il, en rentrant dans le grand monde un » jour, à vous y trouver *frères* à cause de moi. » Ma mémoire vous le commandera. Soyez-le » donc dès aujourd'hui ! » Il peignait alors le bien que nous pourrions nous créer, les peines que nous pourrions tromper, etc., etc. C'était tout à la fois une leçon de famille, de morale, de sentiment et de conduite. Elle eût du être écrite en lettres d'or. Il a parlé près de cinq quarts d'heure : je ne pense pas que cette leçon soit jamais oubliée par aucun de nous. Pour moi, j'aurai toujours présent, non seulement les principes et les paroles, mais encore le son

de voix, l'expression, le geste, et, par-dessus tout, le cœur qui les exprimait.

Vers les cinq heures, l'Empereur est entré dans ma chambre, où je travaillais avec mon fils le chapitre d'Arcole. Il avait quelque chose à me dire. Je l'ai suivi dans le jardin, où par la suite il est revenu longuement sur sa conversation de la calèche..........

Le dîner se passe à présent dans l'ancien cabinet topographique, contigu au cabinet de l'Empereur, et à l'ancien logement du ménage Montholon, dont on a fait une bibliothèque assez propre, à l'aide des livres et de quelques boiseries venues dernièrement d'Angleterre.

Les traces de l'incendie dans le salon se réparant lentement, nous sommes contraints de demeurer à table, dans notre nouvelle salle à manger, jusqu'à ce que l'Empereur se retire. C'est, du reste, au grand profit de la conversation.

L'Empereur aujourd'hui était fort causant. On parlait de rêves, de pressentimens, de prévisions, ce que les Anglais appellent *double sight*

(double vue). Nous avons débité tous les lieux communs qu'amènent d'ordinaire ces objets, jusqu'à parler de sorciers et de revenans. L'Empereur a conclu : « Toutes ces charlataneries et » tant d'autres, telles que celles de Cagliostro, » Mesmer, Gall, Lavater, etc., se détruisent » par ce seul raisonnement, bien simple pour- » tant : *Tout cela peut être, mais cela n'est pas.*

» L'homme aime le merveilleux, disait-il; il » a pour lui un charme irrésistible; il est tou- » jours prêt à quitter celui dont il est entouré » pour courir après celui qu'on lui forge. Il se » prête lui-même à ce qu'on le trompe. Le vrai » c'est que tout est merveille autour de nous. » Il n'est point de phénomène proprement dit; » tout est phénomène dans la nature : mon » existence est un phénomène; le bois qu'on » met dans la cheminée et qui me chauffe, est » un phénomène; la lumière que voilà, et qui » m'éclaire, est un phénomène; toutes les causes » premières, mon intelligence, mes facultés, » sont des phénomènes; car tout cela est, et » nous ne savons le définir. Je vous quitte ici, » continuait-il, me voilà à Paris, entrant à l'O-

» péra ; je salue les spectateurs, j'entends les » acclamations, je vois les acteurs, j'entends la » musique. Or, si je puis franchir la distance de » Sainte-Hélène, pourquoi ne franchirais-je pas » la distance des siècles? Pourquoi ne verrais-je » pas l'avenir comme le passé? L'un serait-il plus » extraordinaire, plus merveilleux que l'autre? » Non; mais seulement, cela n'est pas. Voilà le » raisonnement qui détruira toujours, sans ré- » plique, toutes les merveilles imaginaires. Tous » ces charlatans disent des choses fort spiri- » tuelles; leurs raisonnemens peuvent être jus- » tes, ils séduisent; seulement la conclusion est » fausse, parce que les faits manquent.

» *Mesmer* et le mesmérisme ne se sont jamais » relevés du rapport de Bailly, au nom de l'A- » cadémie des Sciences. Mesmer produisait des » effets sur une personne, en la magnétisant en » face. Cette même personne, magnétisée par » derrière, à son insu, n'éprouvait plus rien. » C'était donc de sa part une erreur de son ima- » gination, une faiblesse des sens : c'était le som- » nambule qui, la nuit, court sur les toits sans » danger, parce qu'il ne craint pas; le jour il

» se casserait le cou, parce que ses sens le trou-
» bleraient.

» J'entrepris un jour, disait-il, à une de mes
» audiences publiques, le charlatan *Puységur*,
» sur sa somnambule. Il voulut le prendre très-
» haut ; je le terrassai par ces seuls mots : Si
» elle est si savante, qu'elle nous dise quelque
» chose de neuf. Dans deux cents ans, les hom-
» mes auront fait bien des progrès ; qu'elle en
» spécifie un seul. Qu'elle dise ce que je ferai
» dans huit jours. Qu'elle fasse connaître les
» numéros qui sortiront demain à la loterie, etc.

» J'en fis de même pour *Gall* ; j'ai beaucoup
» contribué à le perdre. Corvisart était son grand
» sectateur : lui et ses semblables ont un grand
» penchant pour le matérialisme : il accroîtrait
» leur science et leur domaine. Mais la nature
» n'est point si pauvre. Si elle était si grossière
» que de s'annoncer par des formes extérieures,
» nous irions plus vite en besogne, et nous
» serions plus savans. Ses secrets sont plus fins
» et plus délicats, plus fugitifs ; jusqu'ici ils
» échappent à tout. Un petit bossu se trouve un
» grand génie ; un grand bel homme n'est qu'un

» sot. Une large tête à grosse cervelle n'a parfois » pas une idée, tandis qu'un petit cerveau se » trouvera d'une vaste intelligence. Et voyez » l'imbécillité de *Gall* : il attribue à certaines » bosses, des penchans et des crimes, qui ne » sont pas dans la nature, qui ne viennent que » de la société et de la convention des hommes : » que devient la bosse du vol s'il n'y avait point » de propriétés ? la bosse de l'ivrognerie, s'il » n'existait point de liqueurs fermentées ? celle » de l'ambition, s'il n'existait point de société ?

» Il en est de même de cet insigne charlatan » *Lavater*, avec ses rapports du physique et du » moral. Notre crédulité est dans le vice de » notre nature ; il est en nous de vouloir aussi- » tôt nous parer d'idées positives, lorsque nous » devrions, au contraire, nous en garantir soi- » gneusement. A peine voyons-nous les traits » d'un homme, que nous voulons prétendre » connaître son caractère. La sagesse serait d'en » repousser l'idée, de neutraliser ces circons- » tances mensongères. Un tel m'a volé ; il avait » les yeux gris ; depuis, je ne verrai plus d'yeux » gris, sans l'idée, la crainte du vol ; c'est une

» arme qui m'a blessé, et que je redoute partout où je la vois; mais sont-ce bien les yeux gris qui m'ont volé? La raison, l'expérience, et j'ai été dans le cas d'en faire une grande pratique, montrent que tous ces signes extérieurs sont autant de mensonges; qu'on ne saurait trop s'en garantir, et qu'il n'est réellement d'autre moyen de juger et de connaître sûrement les hommes, que de les voir, de les essayer, de les pratiquer. Après tout cela, il se rencontre des figures tellement hideuses, il faut l'avouer (et il en a cité une qui nous a tous fait rire, celle du Gouverneur), que la raison la plus forte est mise d'abord en fuite, et que la condamnation se prononce en dépit de toute cette raison même.

Mardi 23.

Accumulation singulière de contrariétés, etc.

Sur les trois heures, l'Empereur est entré dans ma chambre. Il voulait se promener. Je l'ai suivi; il avait la figure sombre; il souffrait depuis la veille. La grande chaleur, durant son tour de calèche, lui avait fait mal. Il a vu de

dehors une nouvelle porte que l'on pratiquait; elle eût changé tout l'intérieur du cabinet topographique et de l'ancien logement de Mme de Montholon. On ne lui en avait pas parlé; il en a été vivement contrarié, et faisant appeler sur-le-champ celui qui l'avait ordonnée, les mauvaises raisons que celui-ci a données n'ont fait que le contrarier davantage; il lui a commandé vivement d'aller la faire refermer à l'instant même. Nous avons voulu marcher; mais il était dit que ce soir il serait poussé à bout, que tout concourrait à lui donner de l'humeur; des Anglais se sont trouvés sur son passage; il les a évités presque avec de la colère, me disant que bientôt il ne lui serait pas possible de mettre le pied dehors. A deux pas de là, le docteur l'a joint pour lui faire part, assez gauchement, de quelques arrangemens qu'on projetait pour lui, Napoléon, et il lui demandait son avis. Or, on lui parlait là d'une des choses qui lui répugnaient peut-être davantage. Il a évité de répondre, chose qui lui était ordinaire contre les inconvenances; mais cette fois c'était avec une humeur marquée; il a gagné la calèche et y est

monté ; mais sur notre route se sont trouvés encore des officiers anglais, et alors il a commandé subitement une autre direction, et au galop.

Cependant la nouvelle ouverture faite à la maison, sans qu'il lui en eût été rien dit, et qu'il trouvait si gauche, lui pesait encore sur le cœur : il allait l'alléger en s'en prenant gaîment à la femme de celui qui l'avait dirigée; laquelle se trouvait dans la calèche. « Ah! vous » voilà, a-t-il dit; vous êtes sous ma main, c'est » vous qui porterez la peine : le mari a fait la » faute, c'est la femme qui sera bourrée : heu» reux cette fois l'absent! » Mais au lieu d'abonder dans ce sens, qui n'avait que de la grâce, sans le moindre inconvénient, et dont le résultat eût été certain, la femme s'en est tenue toujours à vouloir inopportunément excuser son mari, à reproduire des raisons qui ne faisaient que ramener l'humeur. Enfin, pour combler la mesure, l'un de nous, en découvrant les tentes du camp, lui a appris que les évolutions et les manœuvres de la veille étaient en réjouissance d'une des grandes victoires anglaises en Espa-

gue, et que cela allait d'autant moins à ce régiment, qu'il y avait à peu près péri. Il était facile de lire dans les yeux de l'Empereur tout ce qu'il éprouvait d'un tel sujet de conversation. Toutefois « un régiment ne périt jamais » devant l'ennemi, Monsieur, il s'immortalise ! » a été toute sa réponse; il est vrai qu'elle était faite sèchement.

Moi, je méditais en silence sur cette cumulation de contrariétés, frappant ainsi à coups redoublés dans aussi peu de temps. Je trouvais l'instant précieux pour un observateur, j'évaluais le supplice qu'elles devaient créer, et j'admirais le peu que l'Empereur en laissait échapper. Je me disais : Voilà pourtant *l'homme intraitable, le tyran*. L'on eût dit qu'il m'avait deviné ; car en descendant de la calèche, et nous trouvant deux pas en avant, il m'a dit à mi-voix : « Si vous aimez à étudier les hommes, » apprenez jusqu'où peut aller la patience, et » tout ce qu'on peut dévorer !..... »

En arrivant, il a demandé du thé ; je ne lui en avais jamais vu prendre. Mme de Montholon occupait pour la première fois son nouveau

salon : il a voulu le voir, a observé qu'elle serait bien mieux que nous tous ; il a fait apporter les échecs, a demandé du feu, et a joué successivement avec plusieurs de nous. Peu à peu il est revenu à sa situation naturelle. Nous avons atteint l'heure du dîner, où il a mangé un peu, ce qui l'a remis tout à fait. Il s'est livré alors à la conversation ; est revenu de nouveau sur ses premières années, qui ont toujours du charme pour lui. Il a beaucoup parlé de ses anciennes connaissances, de la difficulté qu'après son élévation, quelques-unes ont eue à pénétrer jusqu'à lui, et il a observé que si on ne pouvait franchir le seuil de son palais, c'était assurément bien en dépit de lui-même ; et que devait-ce donc être, disait-il, avec les autres Souverains? etc., etc.

En causant de la sorte, nous avons atteint onze heures, sans que l'Empereur, ni aucun de nous s'en fût aperçu.

Mercredi 24.

Mme de B....—Détails, etc. — Anecdotes de l'émigration.

Aujourd'hui l'Empereur a essayé le billard qui venait d'être placé ; puis il est sorti pendant

quelques instans; le temps était fort humide, il est rentré presque aussitôt.

Avant dîner, l'Empereur me faisant causer dans sa chambre sur l'émigration, le nom de Mme de B..., laquelle avait été dame d'atours de Madame et fort en évidence au commencement de nos affaires, a été prononcé. Sur quoi l'Empereur a dit : « Mais cette Mme de B... » n'était-elle pas une très-méchante femme? — » Assurément non, ai-je répondu : bien au contraire, c'est la meilleure femme du monde, » de beaucoup d'esprit, et d'un excellent jugement. — Eh bien ! a dit l'Empereur, elle doit » avoir beaucoup à se plaindre de moi. Voilà le » malheur des faux rapports : on me l'a fait fort » maltraiter. — Oui, Sire, vous l'avez rendue » très-malheureuse. Mme de B..., n'existait que » pour le charme de la société, et vous l'avez » bannie de Paris, et confinée dans la province, » où je l'ai rencontrée dans une de mes missions, avalant sa langue d'ennui, et ne maudissant pourtant pas trop Votre Majesté, sur » laquelle je la trouvais raisonnable.—Eh bien! » pourquoi n'êtes vous pas venu me tirer d'er-

» reur? Ah! oui, Sire, vous nous étiez si peu » connu, pour ce que je vous connais à présent, que je ne l'eusse pas osé pour moi-même. Mais voici un mot de Mme de B...., à Londres, au fort de notre émigration, qui » vous la fera plus connaître que tout ce que » je pourrais dire. Au moment de votre arrivée » au consulat, quelqu'un venant de Paris, se » trouvait chez elle à une petite réunion; il devint bientôt accidentellement l'homme de la » fête, par tous les détails qu'il était en état de » nous donner d'un lieu et de choses qui nous » intéressaient si fort. Et comme on le questionnait sur le Consul. — Il ne peut vivre » long-temps, répondit-il, *jaune à faire plaisir:* » ce fut son mot; et s'animant par degrés, il » porta pour santé: A la mort du premier Consul! — Oh! l'horreur, s'écria aussitôt Mme de » B..., à la mort d'un homme! fi donc! voici » qui vaudra mieux: A la santé du Roi!

» — Eh bien! je répète que je l'ai fort maltraitée, disait l'Empereur, et sur les rapports » que l'on m'en faisait. On me l'avait représentée comme intrigante, se mêlant de politique

» et surtout comme fort adonnée au sarcasme,
» et cela me rappelle un mot qu'on lui prête
» peut-être, et qui ne m'a frappé du reste que
» parce qu'il était très-spirituel. Un personnage
» distingué, qui s'occupait fort d'elle, me di-
» sait-on, s'étant avisé de jalousie, ce dont elle
» se justifiait très-bien, et ne se tenant pas pour
» battu, lui répondit, qu'après tout, elle devait
» bien savoir que la femme de César ne devait
» pas même être soupçonnée. A quoi Mme de
» B... trouva plaisant de riposter aussitôt, que
» les deux petites lignes reçues renfermaient
» deux graves erreurs ; car il était notoire à
» tous qu'elle n'était pas sa femme, et que lui
» n'était pas César.

Après le dîner l'Empereur nous a lu une partie du Dissipateur et du Glorieux ; il les a interrompus par dégoût : ils ne lui présentaient pas assez d'intérêt. Il souffrait beaucoup de son côté droit; c'était le résultat de l'humidité qui l'avait frappé le matin à sa promenade, et nous n'étions pas sans crainte que ce ne fût un symptôme de la maladie ordinaire dans ces climats brûlans.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre

de Londres, avec un paquet de quelques effets de toilette. Il venait d'arriver un bâtiment de guerre d'Angleterre : c'était le Griffon.

Jeudi 25.

L'Empereur reçoit des lettres des siens. — Conversation avec l'Amiral. — Commissaires des Alliés, etc., etc.

Sur les neuf heures, j'ai reçu du Grand-Maréchal, pour remettre à l'Empereur, trois lettres qui étaient pour lui. Elles venaient de Madame Mère, de la princesse Pauline et du prince Lucien. Cette dernière était dans une à moi, que le prince Lucien m'adressait de Rome, le six mars. J'en ai reçu aussi deux de mon agent d'affaires de Londres.

L'Empereur a passé toute la matinée à lire les papiers du vingt-cinq avril au treize mai : ils contenaient la mort de l'Impératrice d'Autriche, la prorogation des Chambres en France, l'acquittement de Cambrone, la condamnation du général Bertrand, etc., etc. Il a dit beaucoup de choses sur chacun de ces objets.

Sur les trois heures, l'amiral Malcolm a fait demander à être présenté à l'Empereur. Il lui

apportait les journaux des Débats jusqu'au treize mai. L'Empereur m'a dit de le lui amener, et a causé avec lui près de trois heures. Il plaît fort à l'Empereur, qui l'a traité, du premier instant, avec beaucoup d'abandon et de bonhomie, tout à fait comme une ancienne connaissance. L'Amiral s'est trouvé entièrement dans son sens sur une foule d'objets : il avouait que l'évasion de Sainte-Hélène était extrêmement difficile, et ne voyait aucun inconvénient à donner l'île entière ; il trouvait absurde qu'on n'eût pas mis l'Empereur à Plantation-House ; il sentait, mais depuis qu'il était ici seulement, avouait-il, que la qualification de général pouvait être injurieuse ; il trouvait que lady Loudon avait été ridicule ici, qu'elle ferait rire d'elle à Londres : il pensait que le Gouverneur avait de bonnes intentions sans doute ; mais qu'il ne savait pas faire. Les ministres, disait-il, avaient eu de l'embarras avec l'Empereur, et non de la haine ; ils n'avaient su qu'en faire. En Angleterre, il eût été, et il demeurait encore un épouvantail pour le continent ; il eût été une arme trop dangereuse et trop puissante

entre les mains de l'opposition, etc., etc. Du reste, il craignait, disait-il, que toutes ces circonstances ne pussent nous retenir long-temps ici, et il assurait que l'intention des ministres était qu'à l'évasion près, on comblât Napoléon à Sainte-Hélène, etc., etc. Tout cela était rendu d'une manière si convenable, que l'Empereur discutait la chose avec lui sans plus de chaleur que si elle lui avait été étrangère.

Un moment, l'Empereur l'a visiblement ému, lorsqu'au sujet des commissaires alliés, il lui a exprimé l'impossibilité de les recevoir. « Enfin,
» Monsieur, lui a-t-il dit, vous et moi nous
» sommes hommes; j'en appelle à vous. Se peut-
» il que l'Empereur d'Autriche, dont j'ai épousé
» la fille, qui a sollicité ce mariage à genoux,
» auquel j'ai rendu deux fois sa capitale, qui
» retient ma femme et mon fils, m'envoie son
» commissaire sans une seule ligne pour moi,
» sans un petit bout de bulletin de la santé de
» mon fils? Puis-je bien le recevoir? avoir quel-
» que chose à lui dire? Il en est de même de
» celui d'Alexandre, qui a mis de la gloire à se
» dire mon ami, contre lequel je n'ai eu que

» des guerres politiques, et non des querelles » personnelles. Ils ont beau être Souverains, » nous n'en sommes pas moins hommes; je ne » réclame pas d'autre titre en ce moment! Ne » devraient-ils pas tous avoir un cœur? Croyez, » Monsieur, que quand je répugne au titre de » général, il ne peut m'offenser : je ne le dé- » cline que parce que ce serait convenir que je » n'ai pas été Empereur; et je défends ici plus » l'honneur des autres que le mien. Je défends » l'honneur de ceux avec qui j'ai été, à ce titre, » en rapport, en traité, en alliance de sang et » de politique. Le seul de ces commissaires que » je pusse recevoir peut-être, serait celui de » Louis XVIII, qui ne me doit rien : ce com- » missaire a été long-temps mon sujet, il ne » fait que marcher avec les circonstances indé- » pendantes de lui; aussi le recevrais-je de- » main, si je ne craignais les mauvais contes » qu'on ferait sans doute, et les sottes couleurs » dont on ne manquerait pas de peindre cette » circonstance, etc., etc. »

Après dîner l'Empereur est revenu encore sur l'époque de son consulat, sur les nombreuses

conspirations dont il avait été l'objet, sur les personnes célèbres de cette époque, etc., etc. J'ai déjà mentionné ces objets en grande partie plus haut. La conversation a duré jusqu'à une heure du matin, ce qui était pour nous un extraordinaire.

Vendredi 26 au Dimanche 28.

Cour de l'Empereur. — Dépenses, économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc., etc.

Notre vie accoutumée : sur le milieu du jour, le tour en calèche ; le soir, la conversation.

Le vingt-sept, l'Empereur a reçu un moment un colonel, parent des Walsh-Serrant, venant du Cap sur le Haycomb, et repartant le lendemain pour l'Europe. Il avait été gouverneur de Bourbon, dont il nous a fort entretenus, et sous des rapports agréables.

Après le dîner, la conversation a été sur l'ancienne et la nouvelle Cour, leurs arrangemens, leurs dépenses, leur étiquette, etc., etc. J'ai déjà parlé ailleurs de la plupart de ces choses, dont beaucoup n'ont été que renouvelées

ici. J'en supprime ce qui ne serait que pure répétition.

La Cour de l'Empereur était bien plus magnifique, sous tous les rapports, que tout ce qu'on avait vu jusque-là; et cependant, disait-il, elle coûtait infiniment moins. La suppression des abus, l'ordre et la régularité dans les comptes, faisaient cette grande différence. Sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, observait-il, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et elle ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que quatre cent mille francs, tandis qu'elle revenait au Roi à sept millions. Il en était de même de la table : l'ordre et la sévérite de Duroc, disait l'Empereur, avait accompli des prodiges sur ce point. Sous les Rois, les palais ne demeuraient point meublés, on transportait les mêmes meubles d'un palais à l'autre; on n'en fournissait point aux gens de la Cour; c'était à chacun à s'en pourvoir. Sous lui, au contraire, il n'y avait personne en service qui ne se trouvât dans la chambre qui lui était assignée aussi

bien et mieux que chez lui, pour tout ce qui était nécessaire ou convenable.

L'écurie de l'Empereur lui coûtait trois millions; les chevaux revenaient, en somme, à trois mille francs l'un dans l'autre par an. Un page coûtait de six à huit mille francs : cette dernière dépense, observait-il, était la plus forte, peut-être, du palais; aussi pouvait-on vanter l'éducation qu'on leur donnait, les soins qu'on en prenait. Toutes les premières familles de l'Empire sollicitaient d'y placer leurs enfans; et elles avaient raison, disait l'Empereur.

Quant à l'étiquette, l'Empereur disait qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée sous lui), du service des besoins. Il avait mis de côté tout ce qui était sale et réel, pour y substituer ce qui n'était que nominal et de pure décoration. « Un » Roi, disait-il, n'est pas dans la nature; il n'est » que dans la civilisation. Il n'en est point de » nu; il n'en saurait être que d'habillé, etc. »

L'Empereur disait qu'on ne saurait être plus sûr que lui de la nature et de la comparaison de tous ces objets, parce qu'ils avaient été tous

arrêtés par lui, et sur les procès-verbaux des temps passés, où il n'avait fait qu'élaguer le ridicule, et conserver ce qui pouvait être bon, etc.

La conversation s'était prolongée au-delà de onze heures. Elle avait été assez gaie, et l'Empereur a encore observé, en nous quittant, qu'il fallait, après tout, que nous fussions une bonne pâte de gens, pour pouvoir nous contenter ainsi à Sainte-Hélène.

Lundi 29.

Nouvelle méchanceté du Gouverneur, etc. — Projet désespéré du Corse Santini.

Le temps s'est mis au mauvais depuis quelques jours; l'Empereur a profité d'un instant, pour visiter une tente que l'Amiral lui a fait élever très-galamment par les gens de sa frégate, depuis qu'il l'a entendu, dans la conversation, se plaindre de n'avoir pas d'ombrage ici, et de ne pouvoir demeurer hors de sa chambre. L'Empereur a parlé à l'officier et aux gens qui la terminaient en cet instant, et a commandé de faire donner un napoléon à chacun des matelots.

Aujourd'hui nous avons appris que le dernier

bâtiment avait apporté, à l'adresse de l'Empereur, un ouvrage sur les affaires du temps, par un membre du Parlement, nous a-t-on dit. Il était envoyé par l'auteur même, et sur la reliure était en lettres d'or : *A Napoléon-le-Grand.* Cette circonstance a porté le Gouverneur à retenir l'ouvrage, sévérité qui, de sa part, contraste étrangement avec son empressement à nous avoir prêté des libelles qui s'expriment si inconvenablement sur l'Empereur.

Pendant le dîner, l'Empereur, fixant d'un œil sévère un de ses gens, a dit, au grand étonnement de nous tous : « Comment, brigand, tu » voulais tuer le Gouverneur!.... Misérable!.... » Qu'il te revienne de pareilles idées, et tu » auras affaire à moi; tu verras comme je te » traiterai. » Et, s'adressant à nous, il a dit : » Messieurs, voilà Santini qui voulait tuer le » Gouverneur. Ce drôle allait nous faire là une » belle affaire! Il m'a fallu toute mon autorité, » toute ma colère pour le retenir. »

Pour l'intelligence de ceci, je dois dire que Santini, jadis huissier du cabinet de l'Empereur, et que son extrême dévouement avait porté

à suivre son maître pour le servir, disait-il, sous quelque titre que l'on voulût, était un Corse qui sentait profondément et s'exaltait avec facilité. Exaspéré au dernier point par tous les mauvais traitemens du Gouverneur, ne pouvant tenir aux outrages qu'il voyait prodiguer à l'Empereur, aigri de voir sa santé en dépérir, gagné lui-même par une mélancolie noire, il avait cessé, depuis quelque temps, tout service de l'intérieur; et, sous prétexte de procurer quelques oiseaux pour le déjeûner de l'Empereur, il semblait ne plus s'occuper que de chasser dans le voisinage. Dans un moment d'abandon il confia à Cypriani, son compatriote, qu'il avait le projet, à l'aide de son fusil à deux coups, de tuer le Gouverneur et de s'expédier ensuite lui-même. Le tout, disait-il, pour délivrer la terre d'un monstre.

Cypriani, qui connaissait le caractère de son compatriote, effrayé de sa résolution, en fit part à plusieurs autres du service, et tous se réunirent pour prêcher Santini; mais leur éloquence, loin de l'adoucir, ne semblait que l'irriter. Ils prirent alors le parti de tout découvrir

à l'Empereur, qui le manda sur-le-champ en sa présence : « Et ce n'est, me disait-il plus » tard, que par autorité *impériale, pontificale,* » que j'ai pu venir à bout de terrasser la réso- » lution de ce gaillard-là. Voyez un peu l'es- » clandre qu'il allait causer. J'aurais donc encore » passé pour le meurtrier, l'assassin du Gou- » verneur. Et, au fait, il eût été bien difficile » d'ôter une telle pensée de la tête de bien des » gens! etc. »

L'Empereur nous a lu après dîner la Mort de Pompée, que les journaux disaient occuper beaucoup Paris en ce moment par ses allusions. Et, à ce sujet, on a répété encore qu'on y avait été obligé de défendre Richard, observant qu'assurément aux cinq et six octobre, Louis XVI eût été loin d'imaginer qu'on fût jamais dans le cas de le proscrire pour le compte d'un autre. « C'est que les choses ont bien » changé! a dit l'Empereur..... »

Mardi 30.

L'Empereur, après quelques tours dans le jardin, est entré chez le général Gourgaud, où

il s'est occupé long-temps, le compas et le crayon à la main, à arrêter les dimensions de la côte de Syrie et du plan de Saint-Jean-d'Acre, dont il l'a chargé. En marquant quelques points autour de Saint-Jean-d'Acre, il disait : « J'ai passé là de bien mauvais momens! »

Le soir, le Mariage de Figaro, qui nous a amusés et intéressés beaucoup plus que nous ne nous y attendions. C'était la révolution déjà en action, disait l'Empereur en fermant le livre.

Mercredi 31.

Mélanie de La Harpe. — Religieuses. — Couvens. — Trapistes. — Clergé français.

Le temps a été épouvantable; à peine l'Empereur a-t-il pu, sur les trois heures, gagner le salon de Mme de Montholon. Il y a lu quelque temps les Mille et une Nuits, qu'il a trouvées sous sa main; et jetant ensuite les yeux sur un volume du Moniteur que travaille en ce moment M. de Monholon, et qui se trouvait ouvert aux négociations pour un armistice maritime en 1800, il s'y est enseveli plus d'une heure.

Après dîner, l'Empereur a lu, d'abord la

Mère Coupable, à laquelle nous avons trouvé de l'intérêt, et puis Mélanie de La Harpe, qu'il a trouvée méchamment conçue et fort mal exécutée. « Une déclamation boursoufflée, disait-il, » tout à fait dans l'esprit du temps, bâtie sur » des calomnies à la mode, et des faussetés absurdes. Quand La Harpe écrivait cette pièce, » un père n'aurait certainement pas eu le pouvoir de forcer sa fille à être religieuse; jamais » l'autorité n'y eût donné les mains. Cette pièce, » jouée au moment de la révolution, n'a dû » son succès qu'au travers d'esprit du moment. » Aujourd'hui que la passion est tombée, elle » ferait pitié. La Harpe n'a fait que de fausses » peintures : il ne fallait point attaquer des institutions vicieuses avec des instrumens vicieux. »

L'Empereur disait que La Harpe avait tellement manqué son but, vis-à-vis de lui, que tout son intérêt était pour le père, et sa mauvaise humeur contre la fille. Il ne l'avait jamais vu jouer qu'il ne fût tenté de se lever de sa loge, et de crier à la fille : « Dites seulement » non, et nous vous soutenons tous ici; chaque » citoyen sera votre défenseur. »

Il disait qu'étant au régiment, il avait assisté à maintes prises d'habit. « C'était une cérémo-» nie fort suivie par les officiers, et qui nous » irritait fort, disait-il, surtout si les demoiselles » étaient jolies. Nous accourions, et tendions » nos oreilles longues d'une aune. Si elles eus-» sent dit *non*, nous les eussions enlevées l'épée » à la main. Il est donc faux qu'on employât la » violence, mais seulement on employait les sé-» ductions : on engeolait peut-être ces religieuses » à la manière des recrues. Le fait est qu'elles » avaient à passer, avant de conclure, par les » religieuses, la supérieure, le directeur, l'évê-» que, l'officier civil, et enfin les spectateurs. » Le moyen que tout cela se fût entendu pour » concourir à un crime. »

L'Empereur disait qu'il était contraire aux couvens en général, comme inutiles, et d'une oisiveté abrutissante. Pourtant, d'un autre côté, disait-il encore, il y avait certaines choses à dire en leur faveur. Les tolérer, astreindre leurs membres à être utiles, ne reconnaître que des vœux annuels, était, selon lui, le meilleur *mezzo termine*, et c'est ce qu'il avait fait.

L'Empereur se plaignait de n'avoir pas eu le temps de compléter aucune de ses institutions. Aux maisons de Saint-Denis et d'Ecouen, il s'était proposé de joindre un certain nombre de chambres pour servir d'asile et d'hospice à des veuves de militaires ou à des femmes âgées, etc., etc. « Et puis, il fallait convenir encore, » ajoutait-il, qu'il était des caractères, des imaginations de toutes sortes; qu'on ne devrait » pas contraindre les travers mêmes, quand ils » n'étaient pas nuisibles; qu'un Empire comme » la France pouvait et devait avoir quelques » hospices de fous appelés *trapistes.* » Au sujet de ceux-ci, il faisait la remarque que s'il venait dans la pensée d'un homme d'infliger les pratiques qu'ils observent, assurément elles passeraient, et à juste titre, pour la plus abominable des tyrannies, et que pourtant elles peuvent faire les délices de celui qui se les impose volontairement.... Voilà l'homme, ses bizarreries, ou sa folie !.... Il disait qu'il avait permis les moines du Mont-Cenis; mais ceux-ci du moins, ajoutait-il, étaient utiles, très-utiles, on pourrait même dire héroïques.

L'Empereur avait dit dans son Conseil d'État, lors de l'organisation de l'université : « Ma pen-» sée est que les moines seraient de beaucoup » les meilleurs corps enseignans, s'il était pos-» sible de les maîtriser, de les soustraire à un » chef étranger. J'ai du penchant pour eux, » avait-il ajouté. J'aurais peut-être eu la puis-» sance de les rétablir; mais ils me l'ont rendu » impossible. Je ne fais rien pour le clergé, » qu'il ne me donne aussitôt lieu de m'en re-» pentir. Ce n'est pas que je me plaigne préci-» sément du vieux clergé; j'en suis même assez » content; mais on élève les nouveaux prêtres » dans une doctrine sombre, fanatique, il n'y » a rien de gallican dans le jeune clergé.

» Je n'ai rien à dire contre les anciens, les » vieux évêques : ils se sont montrés reconnais-» sans de ce que j'avais fait pour la religion; » ils ont répondu à mes espérances.

» Le cardinal *de Boisgelin* était un homme » d'esprit, un homme de bien, qui m'avait » loyalement adopté.

» L'archevêque de Tours, *Barral*, homme de » beaucoup d'instruction, et qui nous a fort

» servis dans nos différends avec le Pape, m'est » toujours demeuré fort attaché.

» Le digne cardinal *du Belloy*, le bon archevêque *Roquelaure*, m'affectionnaient sincèrement.

» Je n'avais fait nulle difficulté de mettre l'évêque *Beausset* au nombre des dignitaires de » l'université, et je ne doute pas qu'il ne fût un » de ceux qui s'y conduisaient le plus sincèrement dans mes intentions.

» Tous ces anciens évêques eurent ma confiance, et nul ne la trompa. Ce qu'il y a de » singulier, c'est que ceux dont j'ai eu à me » plaindre sont précisément ceux que j'avais » faits moi-même; tant il n'est que trop vrai » que l'onction sainte, en nous attachant au » domaine du Ciel, ne nous délivre pas des » infirmités de la terre, de ses travers, de ses » vilenies, de ses turpitudes, etc., etc. »

La conversation s'est arrêtée ensuite sur le manque de prêtres en France; sur l'obligation de les engager à seize ans, et la difficulté ou même l'impossibilité d'en trouver à vingt et un, etc., etc.

L'Empereur voulait qu'on les ordonnât beaucoup plus tard. « C'est fort bien, lui répondaient les évêques, le Pape même ; vos raisonnemens sont très-justes ; mais si vous attendez à cet âge, vous n'en trouverez plus, avouaient-ils, et vous admettez pourtant qu'il vous en faut.

» Il est hors de doute, a observé l'Empereur, qu'après moi viendront d'autres principes. Peut-être verra-t-on en France une conscription de prêtres et de religieuses, comme on y voyait de mon temps une conscription militaire. Peut-être mes casernes deviendront-elles des couvens et des séminaires. Ainsi va le monde !.... Pauvres nations ! en dépit de toutes vos lumières, de toute votre sagesse, vous demeurez soumises aux caprices de la mode, comme de simples individus. »

Il était près d'une heure du matin quand l'Empereur s'est retiré : c'était une véritable victoire sur l'ennui, a-t-il dit, et de grands avantages contre l'insomnie.

Jeudi 1 Août.

Marie-Antoinette. — Mœurs de Versailles. — Anecdote. — Béverley. — Le Père de Famille de Diderot.

Le temps était épouvable. Sur les trois heures le Grand-Maréchal est venu me chercher; j'avais précisément essayé de mettre le pied dehors; il ne m'a pas trouvé. C'étaient des Anglais qu'il avait à présenter à l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler sur les cinq heures : il était de mauvaise humeur, et un peu contre moi, disait-il : la visite de ces Anglais, le mauvais temps, le manque de salon, celui d'interprète, tout l'avait contrarié.

Il lisait les Veillées du Château, qui ne pouvaient l'intéresser, observait-il, et il les a quittées pour prendre les contes de la Reine Marguerite de Navarre.

Puis il est passé à causer de Versailles : la Cour, la Reine, Mme Campan, le Roi, ont été les principaux objets, et il a dit beaucoup de choses dont j'ai déjà cité quelques-unes, et dont je supprime un grand nombre d'autres. Il a conclu, disant que Louis XVI eût été le plus

exemplaire des particuliers, et qu'il avait été un fort pauvre Roi. Il a dit que la Reine eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe : elle avait, disait-il, tout à fait changé les mœurs de Versailles; l'antique gravité, la sévère étiquette, se trouvaient transformées en gentillesse aisées, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissemens d'une jeune et belle souveraine.

Une anecdote des plus caractéristiques a été citée à l'appui : Un brave et digne général allemand se rend à Paris avec une recommandation spéciale pour la Reine, de la part de l'Empereur Joseph, son frère. La Reine ne croit pas lui faire de plus grande faveur que de l'admettre dans sa petite société. Il s'y trouva, comme on pense, un peu désorienté; mais on voulait le bien traiter, et l'on se fit une loi de

le faire causer. Il fut malheureux dans le choix de ses sujets et dans la nature de son débit; il parla beaucoup *de sa jument blanche et de sa jument grise*, qu'il aimait par-dessus tout. Les jeunes courtisans de le questionner malicieusement à cet égard, sur une foule de petits détails auxquels il avait la bonhomie de répondre avec importance. Enfin, l'un deux, pour terminer, lui demande à laquelle décidément il donnerait la préférence. « Ma foi..., répond » emphatiquement le général, je dois confesser » que si un jour de bataille, je me trouvais » monté sur ma jument blanche, je crois que » je n'en descendrais pas pour monter sur ma » jument grise. » Il sortit, et Dieu sait quelles gorges chaudes on en fit. La conversation ayant pris une autre direction, on discuta longuement et spirituellement sur les blondes et les brunes, et la Reine ayant demandé à quelqu'un quelle serait sa préférence; celui-ci aussitôt d'arrondir son dos, de prendre le ton solennel de l'Autrichien, et de dire : « Ma foi, Madame, je dois » confesser que si, un jour de bataille, je me

» trouvais..... — Assez, répondit la Reine, épar-
» gnez-nous le reste. * »

Après dîner, il nous a lu Béverley et le Père de Famille : celui-ci a surtout excité sa censure. Il nous semblait pitoyable. Ce qui amusait le plus l'Empereur, disait-il, c'est qu'il fût de Diderot; ce coriphée des philosophes et de l'Encyclopédie. Tout y est faux et ridicule, observait-il. L'Empereur a beaucoup discuté sur les détails, et a terminé en disant : « A quoi bon » parler à un insensé dans le fort de la fièvre » chaude? Ce sont des remèdes qu'il lui faut,

* On me fait remarquer qu'il y a anachronisme dans la présente anecdote, laquelle se trouve dans les Mémoires de Mme de Molleville, au sujet d'Anne d'Autriche. D'un autre côté, d'autres personnes m'ont assuré que bien que l'anachronisme fût incontestable, cependant il était certain que l'anecdote avait dans le temps couru la capitale sur le compte de Marie-Antoinette; c'est qu'en effet il n'est que trop commun de voir une saillie, un bon mot, une anecdote caractéristique se reproduire toutes les fois que l'occasion opportune se renouvelle. Quoi qu'il en soit je n'ai pas voulu redresser ce passage du Mémorial, parce que je n'y suis que narrateur; mais je me fais un devoir de mentionner moi-même qu'il y a vraiment anachronisme.

» de grandes mesures, et non des argumens.
» Qui ne sait que la seule victoire contre l'a-
» mour c'est la fuite? Mentor, quand il veut
» garantir Télémaque, le précipite dans la mer.
» Ulysse, quand il veut se préserver des syrè-
» nes, se fait lier, après avoir bouché avec de
» la cire les oreilles de ses compagnons, etc. »

Vendredi 2.

Historique de l'émigration à Coblentz. — Anecdotes, etc.

Continuation de temps épouvantable, pluie battante. L'Empereur ne se trouvait pas bien, il se sentait les nerfs très-agacés.

Il m'a fait appeler pour déjeûner avec lui. Pendant tout le déjeûner, et long-temps encore après, la conversation a roulé de nouveau sur l'émigration. J'ai déjà dit qu'il m'y ramenait souvent. Il me questionnait aujourd'hui sur les détails de Coblentz; notre situation, notre esprit, nos sociétés, notre organisation, nos vues, nos ressources; et à la suite de toutes mes réponses, il a terminé disant : « Voilà déjà plu-
» sieurs fois que vous me dites une grande partie

» de ces choses, et cependant elles ne demeu-
» rent pas dans ma tête, parce que vous me les
» débitez sans ordre. Écrivez-en un petit histo-
» rique régulier. Qu'auriez-vous de mieux à faire
» ici? Et puis, mon cher, cela se trouvera un
» morceau tout fait pour votre Journal. » Cette demande était celle de Didon à Énée, et j'eusse pu m'écrier aussi : *Infandum regina jubes.....* Toutefois, je fis cet historique autant que me le permettaient ma mémoire et mon jugement ; car cela commençait à devenir vieux, et j'étais bien jeune alors. Le voici tel que je le lus, peu de temps après, à Napoléon.

« Sire, après la fameuse journée qui renversa la Bastille et mit toute la France en mouvement, la plupart de nos Princes, qui se trouvaient compromis, prirent la fuite, uniquement d'abord pour se mettre en sûreté. Bientôt après, des personnes considérables et des jeunes gens ardens allèrent les rejoindre : les premiers, par les rapports qu'ils avaient avec eux ; les autres, parce que cette démarche portait en soi quelque chose de marquant, de généreux et de prononcé. Dès qu'on se trouva un certain nombre,

il vint à l'esprit de faire tourner au profit de la politique, ce que jusque-là, le zèle et le hasard seuls avaient amené. On pensa que si, à l'aide de ces réunions, on pouvait créer une espèce de petite puissance, elle pourrait réagir avec avantage sur le dedans, qu'elle y deviendrait un levier d'insurrection, y frapperait les esprits et y gênerait les mouvemens, tandis qu'au dehors, ce serait un titre ou un prétexte pour s'adresser aux puissances étrangères, et mériter leur attention. Voilà l'origine de l'émigration, et l'on assure que cette haute conception sortit du cerveau de M. de Calonne *, traversant la Suisse à la suite d'un de nos Princes qui quittait Turin pour gagner l'Allemagne.

» Le premier rassemblement se fit à Worms, sous le prince de Condé. Le plus fameux fut à Coblentz, sous les deux frères du Roi, dont l'un vint d'Italie, où il avait d'abord pris asile

* Quelqu'un qui se tient pour bien informé m'a garanti que j'étais ici tout à fait dans l'erreur, M. de Calonne n'ayant gagné l'Allemagne que lorsque la mesure de l'émigration se trouvait déjà arrêtée ; ajoutant que bien loin de l'avoir créée et provoquée, il l'avait même blâmée.

auprès du roi de Sardaigne, son beau-père; et l'autre arriva par Bruxelles, en échappant à la crise qui fit Louis XVI captif à Varennes.

» Je fus de l'origine du rassemblement de Worms. Quand j'y arrivai on était à peine encore cinquante auprès du Prince. Dans toute l'effervescence de la jeunesse et la première chaleur du beau, j'accourais dans la plus innocente simplicité de cœur : un chapitre de Bayard était ma lecture, ma prière de chaque matin. Je m'attendais, en atteignant Worms, à être tout au moins saisi, embrassé par autant de frères d'armes; mais à ma grande surprise, et ce fut ma première leçon sur les hommes, au lieu de ce tendre accueil, moi et un compagnon nous nous trouvâmes tout d'abord questionnés et observés pour s'assurer que nous n'étions pas des espions; ensuite nous fûmes soigneusement étudiés sur l'intérêt, les vues et les prétentions qui pouvaient nous avoir amenés; enfin, on prit grande peine de nous prouver et de faire pressentir au Prince, ainsi qu'on le renouvelait pour chaque arrivant, que notre nombre s'accroissait beaucoup, et dépassait sans doute déjà les pla-

ces et les faveurs qu'il pouvait accorder. Mon compagnon était si choqué, qu'il me proposait de repartir immédiatement pour Paris.

» Nous, qui composions le rassemblement, dans l'intention d'être utiles ou de nous rendre importans, nous nous placions trois ou quatre, à tour de rôle, en espèce de service régulier auprès du Prince, nuit et jour; car déjà nous ne rêvions que complots et assassinats, tant nous nous regardions comme puissans et à craindre; et en descendant cette espèce de garde volontaire nous avions l'honneur d'être admis à la table du Prince. Trois générations de Condé en faisaient l'ornement, circonstance singulière qui s'est renouvelée avec plus d'éclat à l'armée de Condé, où le grand-père combattait au centre, tandis que le fils et le petit fils conduisaient la droite et la gauche, où ils étaient blessés, je crois, tous deux, et le même jour.

» La princesse de Monaco avait suivi le prince de Condé : il l'a épousée depuis; mais dès-lors elle gouvernait déjà sa maison, et en faisait les honneurs. Nous avons pu entendre, à cette table, des convives dire et redire au Prince que

nous n'étions déjà que trop pour entrer en France; que son nom et un mouchoir blanc suffisaient; que l'étoile des Condé allait enfin reparaître; que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir; et je ne garantirais pas qu'on ne fût venu à bout de suggérer au Prince des vues personnelles très-élevées.

» Worms, par la nature de son rassemblement et le caractère de son chef, montra toujours plus de régularité, plus d'austérité de discipline que Coblentz, où se faisaient remarquer plus de mouvement, de luxe et de plaisisir : aussi Worms fut-il appelé *le camp* et Coblentz *la ville ou la Cour*.

» La force du rassemblement donnait la mesure de l'importance de son chef, ce qui faisait que le prince de Condé ne voyait qu'avec peine qu'on lui échappât, et se le rappelait long-temps. Je n'en courus pas moins à Coblentz dès qu'il eut acquis une certaine splendeur; j'y avais des parens, des amis; et puis là se trouvaient plus de lustre, d'agitation et de grandeurs. Coblentz fut en peu de temps un foyer d'intrigues étrangères et domestiques; on pouvait y apercevoir

deux partis distincts : MM. d'Avaray, de Jaucourt et autres, étaient les confidens, les conseillers ou les ministres de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII ; l'Évêque d'Arras, le comte de Vaudreuil et autres, étaient ceux de Monseigneur comte d'Artois ; et dès ce temps-là même, on assurait que ces princes montraient déjà assez distinctement les mêmes nuances politiques que l'on a prétendu les avoir caractérisés depuis. M. de Breteuil, fixé à Bruxelles, et se disant muni de pouvoirs illimités de Louis XVI, formait un troisième parti, et venait encore compliquer nos affaires.

» M. de Calonne était notre ressource financière, et le vieux maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, nos chefs militaires. Le brave et capable M. de Bouillé, sorti de France après l'affaire de Varennes, n'avait pu demeurer avec nous, et avait suivi le Roi Gustave III en Suède.

» Cependant l'émigration avait pris un grand caractère, grâce aux soins employés pour la propager. Des agens avaient parcouru les provinces, des avis avaient circulé dans les châ-

teaux, sommant tout gentilhomme d'aller se joindre aux princes, pour concourir avec eux au salut de l'autel et du trône, venger leur honneur, et recouvrer leurs droits. On avait prêché une véritable croisade, et avec d'autant plus de fruit qu'elle avait frappé sur des esprits disposés à l'entendre. Parmi tous les nobles et les privilégiés, il n'en était pas un seul qui ne se sentît vivement blessé par les décrets de l'Assemblée. Tous y avaient perdu ce à quoi ils tenaient davantage, depuis celui qui occupait le plus haut rang, jusqu'au plus petit hobereau; car au premier on avait enlevé son titre et ses vassaux, et le dernier avait vu insulter sa tourelle, son pigeonnier; on avait tiré sur ses lièvres. Aussi le mouvement fut aussitôt universel pour se mettre en route; on n'y pouvait manquer sous peine de déshonneur, et les femmes furent dirigées à envoyer des fuseaux à ceux qui demeuraient incertains, ou se montraient trop lents. Soit donc colère, pusillanimité ou point d'honneur, l'émigration devint une véritable maladie; l'on se précipita avec fureur hors des frontières; et ce qui ne contribua pas peu à l'accroître, c'est

que les meneurs de la révolution y poussaient en secret, tout en ayant l'air de s'y opposer en public; ils déclamaient vaguement contre elle à la tribune, il est vrai; mais ils avaient grand soin de tenir tous les passages bien ouverts. Le zèle venait-il à se ralentir? les déclamations devenaient plus violentes, et l'on décidait de fermer strictement les barrières. Alors ceux qui étaient demeurés en arrière se trouvaient au désespoir de n'avoir pas su profiter du moment favorable; mais, accidentellement ou par négligence, les barrières se rouvraient de nouveau, et on s'y jetait avec empressement, pour n'être pas encore pris en défaut. C'est par ce manége adroit que l'Assemblée aidait ses ennemis à se précipiter eux-mêmes dans le gouffre.

Les fortes têtes du parti avaient jugé, tout d'abord, qu'une telle mesure allait les désencombrer des parties hétérogènes qui gênaient leur marche, et que les biens de tous ces bannis volontaires leur assureraient d'incalculables ressources. Les officiers croyaient faire merveille que de s'esquiver de leurs régimens, tandis que les meneurs, de leur côté, faisaient révolter leurs

soldats, pour les y contraindre. Ils se délivraient par là d'ennemis qui les paralysaient, et se donnaient dans les sous-officiers, au contraire, des coopérateurs zélés, qui devinrent des héros dans la cause nationale : ce furent eux qui fournirent les grands capitaines, et battirent toutes les vieilles troupes de l'étranger.

» Il arriva donc que Coblentz, en peu de temps, réunit tout ce que la Cour en France avait d'illustre, et ce que les provinces renfermaient de riche et de distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs; nous peuplions la ville et avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour, auprès des princes, semblaient autant de fêtes splendides : c'était la Cour la plus brillante; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous; ce qui porta quelqu'un à lui dire un jour fort plaisamment, soit naïveté, ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

» Dans les grandes solennités, il est arrivé

d'avoir des galas publics, et l'on permettait aux notables habitans de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de Monseigneur comte d'Artois; nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur; et il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener, pour ainsi dire, avec nous toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et l'élévation de nos princes. *S. M. le Roi*, disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France; car c'était, ou ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'abbé Maury, que nous avions reçu d'abord avec acclamation; mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son droit et sa prérogative.

« Veut-on un autre exemple d'exagération? Plus tard, au plus fort de nos désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supé-

rieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques-uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent : à la fin du dîner, et très-près de toutes vérités, l'on parle politique, et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne, on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée. « Mais c'est impossible! lui » observe vivement un de ses convives français. » — Et pourquoi? — Parce que ce n'est pas un » mariage convenable pour Madame. — Com- » ment! s'écrie l'Autrichien scandalisé et fati- » gant ses poulmons, Son Altesse Royale Mon- » seigneur l'archiduc Charles! Pas un mariage » convenable pour votre princesse! — Eh! non, » Monsieur, elle ne ferait là qu'un mariage de » garnison. »

» Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation : c'était là, à nous, notre sentiment national; et nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du

Roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale : ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains; le reste était à l'avenant; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

» Gustave III nous disait, à Aix-la-Chapelle : » Votre Cour de Versailles n'était pas abordable ; » sa hauteur et son persiflage étaient aussi par » trop forts : quand j'y ai été, on m'y regardait » à peine, et en la quittant j'emportai le brevet » *de lourdaud, de ganache.*

» La duchesse de Cumberland, mariée au frère du Roi d'Angleterre, avait à se plaindre, dans le même temps et dans la même ville, que la princesse de Lamballe ne lui accordât par les honneurs des deux battans.

» Le vieux duc de Glocester, à Londres, se plaignait plus tard, pour son compte, d'un de nos princes du sang, et disait qu'au surplus le prince de Galles riait beaucoup de ce que lui-même, prince de Galles, l'appelant *Monseigneur*, notre prince s'étudiait soigneusement à

tourner ses phrases de manière à ne le lui jamais rendre.

» Toutefois, à Coblentz, dans nos circonstances nouvelles, nos princes daignaient altérer leurs mœurs à cet égard, et descendre au niveau des princes étrangers. Ils se trouvaient en ce moment auprès de l'électeur de Trèves, prince de Saxe, frère de leur mère, lequel, par parenthèse, nous dévorions alors, et auquel nous avons coûté plus tard la perte de ses Etats ; ils daignaient l'appeler mon *oncle*; lui, pouvait les appeler mes *neveux*, et il leur disait un jour, assure-t-on : « C'est à vos infortunes que je dois des » expressions si tendres ; à Versailles, je n'eusse » été pour vous que M. *l'abbé*; il n'est pas sûr » que vous m'eussiez reçu tous les jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai, et que le comte de Luzace son frère, là présent, en avait fait la triste expérience.

» Les princes passaient en général leurs soirées dans leurs intimités particulières. L'un était la plupart du temps, chez Mme de Polastron, à laquelle il portait des soins que sa cons-

tance et ses formes ont rendus respectables. Ce n'est pas que l'on n'essayât plusieurs fois, mais toujours en vain, de l'en distraire, tant les intrigans trouvaient peu leur compte avec Mme de Polastron, qui, douce, bonne, excellente, tout à fait désintéressée, tenait à demeurer absolument étrangère aux affaires. Son cercle se composait d'infiniment peu de monde. J'avais dû à une parente le bonheur d'y être admis ; mais comme il fallait se retirer avant l'arrivée du prince, je n'ai jamais eu l'honneur de l'y voir.

» Monsieur passait ses soirées chez Mme de Balby, dame d'atours de Madame. Mme de Balby, vive, spirituelle, amie chaude, ennemie décidée, réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de plus distingué : c'était un honneur que d'y être admis ; on s'y trouvait au centre du goût et du bon ton. Monsieur y demeurait parfois assez tard, et quand la foule était écoulée, le cercle rétréci, il lui arrivait de raconter ; et il faut avouer qu'il nous était aussi supérieur par les grâces de sa conversation que par son rang et sa dignité.

» Voilà pour notre tenue et nos dehors de

société à Coblentz : c'était notre beau côté ; nous étions moins heureux sous la face politique ; elle formait la partie honteuse. »

« Ah ! bon, a dit ici l'Empereur, aussi bien » je commençais à trouver longs vos détails de » salon. Il est vrai que pour vous c'est excusa- » ble ; vous vous y complaisez, c'est votre jeune » temps. Mais allez. »

« Sire, toute notre multitude n'était qu'une noble et brillante cohue ; tout notre ensemble offrait l'image d'une complette confusion. C'était l'anarchie, s'agitant au-dehors pour établir, disait-on, l'ordre au-dedans ; une véritable démocratie combattant pour rétablir son aristocratie. Nous donnions en petit, du reste, et à quelques nuances près, la répétition de tout ce qui se faisait en France. Nous avions parmi nous des zélateurs tenaces de nos vieilles formes, et des amateurs ardens de la nouveauté ; nous avions nos constitutionnels, nos intolérans, nos modérés. Nous avions nos empyriques, qui regrettaient fort de ne s'être pas emparé du Roi, pour agir de force en son nom, ou tout bonnement le faire déclarer

incapable ; enfin nous avions aussi nos jacobins, qui voulaient tout tuer, tout brûler, tout détruire en rentrant, etc., etc.

« Nos princes n'exerçaient aucune autorité positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai ; mais nous étions des sujets fort indociles, et très-facilement aigris ; nous murmurions à tout propos ; c'était surtout sur les derniers arrivans que se portait la fureur commune ; c'était autant de gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances, disions-nous ! On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous ceux qui se trouvaient une fois admis. Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc., etc.

« Pleuvaient alors de tous côtés les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. *Un prince de Saint-Maurice*, fils du prince de Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eût l'appui formel de tout

ce qu'il y avait de distingué, celui du Prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant : « Eh! Messieurs, qui n'a pas ses fautes » à se reprocher dans la révolution ? Moi » aussi j'ai eu les miennes ; et en les oubliant » vous m'avez donné le droit d'intercéder pour » d'autres. » M. de Saint-Maurice n'en dut pas moins déguerpir au plus vite : son crime était d'avoir été de la société des amis des noirs, et d'être poursuivi, au milieu de nous, avec acharnement, par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait M. de Saint-Maurice pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabaudeur n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-Comtois, qu'il n'était point gentilhomme, ce n'était qu'un aventurier.

» *M. de Cazalès*, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu la faveur populaire à Coblentz. Quand il se présenta arrivant de Paris, le bruit courut parmi nous que les Princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal.

Nous nous réunîmes quatre-vingts Languedociens pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même. M. de Cazalès était l'honneur de notre province; nous le conduisîmes ainsi chez les Princes, et il en fut bien reçu.

« Un député du tiers-état, qui s'était fort distingué à la Constituante par son royalisme, était au milieu de nous. Un de nos Princes s'adressant un jour à lui, dans la foule, lui dit: « Mais, un tel, expliquez-moi donc, vous qui » êtes si honnête homme, comment vous avez » pu dans le temps prêter le serment du jeu » de paume? » Le député, interloqué de l'algarade, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court..., qu'il ne devinait pas les conséquences funestes.... Puis, se remettant aussitôt en selle, il répliqua avec vivacité: « Du reste, » j'observerai à Monseigneur que ce n'est pas » ce qui a perdu la monarchie française; mais » bien la réunion de la noblesse, qui est venue » nous joindre, sur une lettre très-touchante » de Monseigneur. — Hola! dit le prince, en » le frappant doucement sur le ventre, appai-

» sez vous, mon cher, je n'ai pas voulu vous
» fâcher par cette question.

« Toutefois, avec le temps, on régularisa tant bien que mal quelque chose; nous fûmes classés par corps et par provinces; on nous assigna des cantonnemens, on nous donna des armes; les gardes-de-corps du Roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe par sa tenue et sa régularité. La coalition d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation : chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations; car il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. Nous méritions un meilleur résultat, ou, pour mieux dire,

nous étions dignes d'une meilleure entreprise. On avait soigneusement réuni tous les officiers des mêmes régimens, pour qu'ils présentassent le cadre tout formé à leurs soldats, qui ne manqueraient pas, pensions-nous, d'arriver à eux dès qu'ils les apercevraient : tel était notre aveuglement ! C'est par un pareil motif qu'on avait réuni de même les gentilshommes par province, ne doutant pas de leur heureuse influence sur l'ensemble de la population : notre maladie était de nous croire toujours désirés, attendus, adorés.

» Tous ces rassemblemens s'exerçaient et manœuvraient publiquement; bien qu'aux interpellations diplomatiques à cet égard, il fut répondu hardiment qu'il n'en était rien, ou qu'on ne manquerait pas de l'empêcher. Nous avions des généraux indiqués, un état-major formé, et tout ce qui caractérise un quartier-général, jusqu'à un grand-prévôt. Insensiblement nos Princes s'étaient environnés de tout ce qui constitue un véritable gouvernement : ils avaient des ministres pour les affaires du moment ; ils en avaient même pour la France, lors-

que nous y serions rentrés; tant ce moment nous semblait infaillible et prochain.

« M. de Lavilleurnois, dont il a été tant question depuis dans une conspiration royale et qui a été mourir à Sinnamary à la suite de fructidor, avait le ministère de la police. Il partit de bonne heure pour aller l'exercer clandestinement à Paris. Il m'avait pris en belle affection, et voulait absolument faire de moi son gendre. Il employa de vives instances pour que je le suivisse; mais je m'y refusai : la nature de son ministère me répugnait. Autrement quelles différentes combinaisons dans mes destinées!

» Nous avions aussi des rapports directs avec presque toutes les Cours. Les princes y avaient des envoyés, et en recevaient à Coblentz. Monseigneur comte d'Artois alla à Vienne, je crois; mais bien certainement à Pilnitz. La noblesse, en corps, écrivit à Catherine, dont nous reçûmes un ambassadeur, M. de Romansoff. Cette Impératrice voyait avec plaisir se former un orage dans le midi de l'Europe; elle attisait volontiers un incendie qui pouvait lui devenir très-favorable, sans qu'il lui en coûtât rien;

aussi se montrait-elle chaude dans ses sentimens et passionnée dans ses promesses. Elle ne désespérait pas, dans cette circonstance, de rendre dupe Gustave III, dont la voisine activité lui était importune ; elle l'avait décidé, dit-on, à la croisade, en le flattant de s'en voir le généralissime. Je ne sais si ce prince, de beaucoup d'esprit et de talent, et bien certainement un aigle pour son temps, s'en laissait imposer ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se montrait fort ardent pour notre cause, et qu'il annonçait le désir d'y combattre en personne. Quand il partit d'Aix-la-Chapelle pour aller prendre en Suède les dernières mesures à cet égard, je l'ai entendu, prenant congé de la princesse Lamballe, lui dire : « Vous me reverrez bientôt ; » mais encore suis-je tenu, pour mon compte, » à certaines démarches, à certains ménage» mens ; car mon rôle est des plus délicats. » Sachez que moi, qui veux revenir combattre à » la tête de vos aristocrates chez vous, je suis » chez moi le premier démocrate du pays, etc. »

» Nous recevions même des envoyés de Louis XVI, qui présentaient des messages pu-

blics réprobateurs, et avaient des conférences confidentielles peut-être tout à fait différentes. Du moins agissions-nous comme s'il en avait été ainsi, déclarant hautement qu'il était captif, et que nous ne devions tenir nul compte d'aucun de ses ordres; que nous devions prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui faisait dire; que s'il nous exhortait à la paix, c'est qu'il nous demandait la guerre. Aussi je pense que nous avons été bien funestes au repos de l'infortuné monarque, et que nous avons notre part spéciale dans le pardon qu'il a consacré dans son testament en faveur de ses amis, qui, par un zèle indiscret, dit-il, lui ont fait tant de mal.

» Cependant notre émigration se prolongeait, en dépit de toutes les promesses que l'on nous faisait, et de toutes les espérances dont nous nous bercions; car de quelles illusions, de quels contes, de quelles absurdités n'abusait-on pas notre impatience, soit qu'on voulût prévenir notre découragement, soit qu'on s'abusât soi-même? On s'est amusé à calculer, d'après nos lettres et nos gazettes, que nous avions fait marcher près de deux millions d'hommes en

moins de dix-huit mois, sans qu'il ait pourtant rien paru à nos yeux. « Mais, nous disaient en » grande confidence les hauts initiés, c'est que » ces troupes ne marchent que la nuit pour » mieux surprendre nos démocrates, ou qu'elles » ne passent de jour que par pelotons et sans » uniformes, » ou autres choses de même force. D'un autre côté, c'était une foule de lettres que l'on se montrait les uns aux autres, de tous les pays et des meilleures sources, en style énigmatique que l'on croyait bien n'être intelligible que pour nous seuls. On mandait à l'un que cinquante mille cristaux de Bohême venaient d'être expédiés pour son pays; l'autre était prévenu de l'envoi très-prochain de dix mille porcelaines de Saxe; on annonçait à un troisième vingt-cinq mille balles de cacao, et autres bêtises de la sorte.

» Comment se peut-il, me dis-je à présent, que des gens d'esprit, car il y en avait certainement beaucoup dans le nombre, que d'anciens ministres qui nous avaient gouvernés, que d'autres qui étaient destinés à le devenir, pussent donner dans de pareilles balivernes, ou

que notre gros bon sens, dans la multitude, ne nous ait pas portés à leur rire au nez? Mais non, nous n'en demeurions pas moins convaincus que nous touchions au terme de nos espérances, que ce moment approchait, qu'il était infaillible; que nous n'aurions qu'à nous montrer, que nous étions vivement désirés, que tout serait à nos pieds. »

Ici l'Empereur, qui m'avait souvent interrompu pour rire et goguenarder, m'a dit fort sérieusement : « Combien votre tableau doit » être fidèle; car je reconnais là une foule des » vôtres! Vraiment, mon cher, soit dit sans vous » insulter, la jactance, la crédulité, l'inconsé- » quence, la sottise même, l'on pourrait dire » en dépit de tout leur esprit, semblent être » spécialement leur lot. Quand parfois, voulant » m'amuser, je me suis laissé aller avec eux à » lâcher les rênes et à encourager la confiance, » j'ai entendu, moi, aux Tuileries, sous le Con- » sulat et l'Empire, l'égal de tout ce que vous » dites là; nul ne doutait jamais de rien : l'a- » mour des Français pour leurs rois avait passé » tout entier à ma personne, me disait-on; je

» pouvais désormais faire tout ce qui me plai-
» rait, j'en devais user, je ne rencontrerais ja-
» mais d'autres obstacles qu'une poignée d'in-
» corrigibles maudits de tous. Cette contre-
» révolution tant redoutée, me disait un autre,
» n'avait été qu'un jeu d'enfant pour moi; elle
» n'avait pas fait un pli dans mes mains. Et croi-
» ra-t-on ceci! il n'y manquait, me disait-il avec
» insinuation, que de substituer l'ancienne cou-
» leur blanche, à celles qui nous avaient fait
» tant de torts en tous lieux. L'imbécille! c'é-
» tait-là la seule souillure qu'il nous trouvât
» désormais. J'en riais de pitié, bien que j'eusse
» de la peine à me contenir; mais pour lui, il
» était de la meilleure foi du monde, bien per-
» suadé qu'il était dans mon sens, et bien plus
» encore que l'universalité pensait comme lui *.
» Mais continuez? »

* Il est sûr que c'est le propre des hommes de s'abuser sur le sentiment qu'on leur porte. A Coblentz, où nous jetions tant d'argent, où une jeunesse aimable et brillante, bien plus à craindre sans doute par l'excès que par le manque de son éducation, remplissait toutes les maisons, et parcourait toutes les familles, il nous

« L'apparition du duc de Brunswick à Coblentz et l'arrivée du Roi de Prusse à la tête de ses troupes, furent un grand sujet de joie et d'espérance pour toute l'émigration. Le ciel

était permis de croire que nous devions y être aimés; aussi nous croyions-nous adorés. Eh bien, lors de ma déportation au cap de Bonne-Espérance, un hasard bien singulier m'ayant placé sous la garde précisément d'un habitant de Coblentz qui avait assisté aux instans brillans de notre émigration, j'eus un grand plaisir d'en reparler avec lui. Nous ne pouvions désormais, à cet égard, avoir des secrets l'un pour l'autre, vingt-cinq ans s'étaient écoulés; eh bien! il me disait : « Vous n'é» tiez pas précisément haïs; mais le véritable amour » était pour vos adversaires; car leur cause était la nô» tre. La liberté s'était glissée parmi nous, précisément » au travers de vous autres; là, au milieu de vous, sous » vos yeux mêmes, nous avions formé des clubs; et » Dieu sait si nous y riions à vos dépens, etc., etc. » Et plus d'une fois il lui était arrivé, me disait-il, mêlé à la foule qui faisait entendre des acclamations sur notre passage, de crier, avec bon nombre de ses camarades : « Vivent les princes français, et qu'ils boivent un peu » dans la Rhin. Vous parlez de l'accueil que nous vous » faisions, ajoutait-il; mais c'est celui fait à Custine » qu'il eût fallu voir! Là, vous auriez pu juger de nos » vrais sentimens : nous courûmes au-devant de lui; » nous couronnâmes ses soldats; grand nombre d'entre » nous s'enrôlèrent, et plusieurs en sont devenus géné» raux; pour moi j'y ai manqué ma fortune, etc., etc. »

s'ouvrait enfin devant nous, s'écriait-on; nous allions donc rentrer dans la terre promise. Toutefois les gens de jugement et d'expérience prononcèrent, dès le premier abord, que notre crise aurait l'issue de toutes celles qui lui ressemblent dans l'histoire; que nous ne serions que des instrumens ou des prétextes pour les étrangers, qui ne cherchaient que leur intérêt, et ne nous portaient aucun sentiment.

» M. de Cazalès, que peu de temps avait formé beaucoup, nous l'exprima avec bien de l'énergie. Nous considérions en extase les Prussiens qui défilaient dans les rues de Coblentz pour gagner nos frontières. « Jeunesse insensée, » nous dit-il, vous admirez avec sympathie cette » troupe et tout son attirail; vous vous réjouis- » sez de sa marche; frémissez-en plutôt! Pour » moi je voudrais voir le dernier de ces soldats » dans le Rhin. Malheur a qui appelle l'étran- » ger dans son pays! O mes amis! continua-t-il » avec chaleur, la noblesse française n'y survi- » vra pas : elle aura la douleur d'expirer loin de » son berceau. Je suis plus coupable qu'un au- » tre; je le vois, et je fais comme tout le monde;

» mais c'est parce que je ne peux rien empê-
» cher. Je le répète, malheur à qui s'adresse à
» l'étranger, et s'en fie à lui!... »

« Quel oracle de sagesse que ces dernières paroles! Bientôt des faits eussent dû nous en convaincre, si nous eussions eu moins d'aveuglement, ou s'il était donné à une multitude de bien raisonner et de bien agir; mais nous étions destinés, par nos misères même, à enrichir l'histoire d'une des leçons les plus dignes de la méditation des hommes. Nous pouvions bien nous compter vingt ou vingt-cinq mille en armes : certes, une telle masse, ardente, dévouée, combattant pour ses propres intérêts, d'intelligence avec les élémens sympathiques du dedans, agissant contre une nation bouleversée, dans l'agitation, confuse de nouveaux droits non encore consacrés, pas même bien compris, pouvait porter des coups décisifs. Mais ce n'était pas notre force, nos succès, leur promptitude, qui eussent fait le compte des étrangers? Aussi, sous le prétexte de cette influence même, et pour qu'elle s'exerçât, disaient-ils, sur plusieurs points à la fois, ils nous annullèrent en nous

morcelant, et nous faisant pour ainsi dire prisonniers au milieu de leurs divers corps d'armée. Ainsi, six mille d'entre nous, sous les ordres du prince de Condé, furent dirigés contre l'Alsace ; quatre mille, sous le duc de Bourbon, durent agir en Flandre, et douze à quinze mille demeurèrent au centre, sous les deux frères du Roi, pour attaquer la Champagne.

» Le plan, les vœux de nos princes avaient été que *Monsieur*, comme héritier du trône et le suppléant naturel de Louis XVI, se proclamât, vu la captivité du Roi, régent du royaume, en mettant le pied sur le territoire français ; qu'il marchât, avec ses émigrés, à la tête de l'expédition, et que les alliés, à sa suite, ne fussent que nos auxiliaires. Mais les alliés ne firent qu'en rire, ils nous reléguèrent à la queue, sous les ordres et le bon plaisir du généralissime Brunswick, qui nous fit précéder par le plus absurde des manifestes, dont il nous sauva du moins le ridicule et l'odieux.

» Il est juste de dire, toutefois, que parmi nous quelques vieilles têtes, mieux avisées, n'avaient pas été sans prévoyance à cet egard ; aussi

avaient-elles proposé dans le conseil des princes, disait-on, de se jeter, avant l'arrivée des alliés, sur quelque point de la France, et d'y nourrir, pour notre compte, la guerre civile. D'autres, plus désespérés ou plus ardens, conseillaient de se saisir noblement des États de l'électeur de Trèves, notre bienfaiteur; d'occuper Coblentz et sa forteresse, et d'en faire, pour tous les mécontens français, un centre de ralliement, un point d'appui indépendant du corps germanique; et quand nous nous récriions contre une telle perfidie et une telle ingratitude, ils nous répondaient: « Aux grands maux » les grands remèdes. » On ne sait ce qu'eussent pu produire de pareilles résolutions, qui étaient au demeurant bien plus dans l'audace de nos jours que dans les mœurs d'alors. Aussi ne furent-elles pas suivies; et d'ailleurs il était trop tard, nous étions trop engagés au milieu des étrangers; nous leur appartenions déjà, et nos destinées devaient s'accomplir!...

» Quant à nous qui formions la multitude, nous étions loin de prévoir nos malheurs. Nous nous mîmes en marche avec allégresse. Il n'é-

tait pas un de nous qui ne se vît, à quinze jours de là, chez lui, triomphant au milieu de ses vassaux soumis, humiliés, accrus. Notre confiance n'eût permis là-dessus aucune observation, aucun doute ; j'en vais donner une preuve, qui, pour m'être personnelle et fort minutieuse en elle-même, n'en sera pas moins caractéristique pour tous. Nous traversions la ville de Trèves; un de mes grands-oncles, lors de la guerre de la succession, en avait été gouverneur, pour Louis XIV, durant la conquête. Je fus visiter sa sépulture; elle se trouvait dans une chapelle des chartreux de cette ville. La chaleur de mon âge, celle du moment, me portèrent à vouloir lui élever un petit monument, avec une superbe inscription analogue aux circonstances. Je ne doutais de rien. Il n'en fut pas ainsi des bons religieux : le prieur exigea que je m'en entendisse avec M. l'Abbé, espèce d'évêque, et d'évêque allemand. Sa sagesse, sa tiédeur, en dépit de ses nombreux quartiers, lorsque je lui débitais mon projet chevaleresque, me prévinrent d'abord fortement contre lui; mais quand, après quelques circonlocutions,

il m'accoucha que, dans les circonstances présentes...... la prudence....... la sagesse....... si les Français venaient à entrer dans la ville.... A ces derniers mots, mon indignation fut extrême; elle fut telle, que je ne me donnai pas le temps de lui répliquer une parole. Je sortis aussitôt avec le rire du mépris et de la colère, convaincu que je laissais là le plus effroyable jacobin; et rien qu'une générosité naturelle et le respect de moi-même purent m'empêcher d'ameuter les camarades, qui eussent certainement tout renversé. Hélas! pourtant, M. l'Abbé y voyait plus loin que moi! car trois semaines n'étaient pas écoulées, que les républicains étaient dans Trèves, le pauvre Abbé en fuite, et les cendres du bon oncle profanées par les infidèles.

» Du reste, à peine fûmes-nous en pleine opération, à peine eûmes-nous mis le pied sur le sol français, qu'il devint très-aisé, sous peine de stupidité ou d'aveuglement, de comprendre enfin qu'il était possible, à toute rigueur, que nous nous fussions abusés. Nous nous trouvions au milieu des Prussiens, qui enchaînaient tous

nos mouvemens; nous ne pouvions aller en avant, à droite ni à gauche sans leur permission, et ils ne l'accordaient jamais. Nos subsistances, toutes nos ressources dépendaient de leur unique volonté; nous avions la honte de nous présenter en esclaves sur le sol où nous prétendions régner.

» Quant à nos compatriotes, au lieu de nous recevoir en libérateurs, comme nous n'en avions pas douté, ils ne nous témoignèrent que de l'éloignement et de la répugnance. Pour quelques seigneurs châtelains, ou autres, qui venaient nous joindre, la masse entière de la population fuyait à notre approche; on nous considérait hostilement, avec l'œil du reproche et le silence morne de la réprobation. Elle semblait nous dire: « Ne frémissez-vous donc pas de souiller » ainsi le sol de la patrie! N'êtes-vous pas nés » Français! Le cœur ne vous dit-il donc rien sur » cette terre natale! Vous vous dites offensés; » mais quel tort, quelle injure donna jamais à » un fils le droit ou le sentiment de venir dé» chirer sa mère!...... On nous dit qu'autrefois » un patricien fougueux, Coriolan, eut l'infamie

» de combattre sa patrie; mais du moins, à la fu-
» reur il joignait l'élévation; il se présentait avec
» un bras victorieux, il imposait ses propres vo-
» lontés; il ne se traînait pas à la suite de bar-
» bares étrangers; il les commandait, et encore
» se laissa-t-il attendrir. Seriez-vous incapables
» de ce sentiment, et ne redouteriez-vous pas
» nos malédictions, qui vous seraient perpétuées
» par nos enfans! Et, dans ce cas encore, quel-
» que soient vos succès, ils n'égaleront pas vos
» douleurs! Vous prétendez venir gouverner;
» vous n'aurez amené que des maîtres, etc., etc.

» A Verdun, ou à Estain, on nous logea dans la ville. Quelques camarades et moi nous eûmes pour lot une assez belle maison; elle n'avait plus que les murailles; tous les meubles, tous les propriétaires avaient disparu, à l'exception de deux jeunes demoiselles très-jolies, qui nous en mirent en possession. Cette circonstance nous semblait d'un augure favorable; nous nous permîmes de le leur faire observer galamment, et voulûmes faire les aimables. « Messieurs, nous » dit assez aigrement l'une des deux Amazones, » nous sommes restées parce que nous nous

» sentions le courage de vous dire en face que » nos prétendus sont en armes contre vous, et » qu'ils ont nos vœux au moins autant que nos » cœurs. » Ce langage était intelligible, aussi nous n'en demandâmes pas davantage, et nous allâmes nous loger ailleurs.

» Quoi qu'il en soit, nous voilà donc en France, et à la suite de cette armée prussienne qui poursuit brillamment ses succès, nous laissant de trois ou quatre marches en arrière. Et soit pour se rire de nous, parce que nous les avions assurés que toutes les villes ouvriraient leurs portes à notre vue, soit pour se délivrer de nos importunités, il nous donnèrent à faire le siége de Thionville. Nous approchons de la place, et, par une de ces bizarreries singulières du hasard, le corps de la marine s'y trouve précisément opposé aux volontaires nationaux de Brest : ils se reconnaissent, et Dieu sait la volée d'épithètes et d'injures qui sont aussitôt échangées.

» Toutefois la place de Thionville est comme l'on sait des plus fortes; or nous manquions de tout, et nous ne pouvions la prendre de nos mains ni de nos dents, et ce fut alors le sujet

d'une haute négociation que d'obtenir des Autrichiens de Luxembourg deux pièces de vingt-quatre. Après bien des allées et des venues, elles se présentent enfin triomphantes, et c'est avec ce formidable appareil que nous sommons la place, et que, sur son refus, on lui tire, la nuit, en pure perte, quelques centaines de coups de canon. Lors de mon retour de l'émigration, le hasard m'ayant fait trouver avec le général de Wimphen, commandant de cette place, il me demandait quelle avait pu être notre intention et notre mauvaise plaisanterie. — « Mais c'est, je crois, qu'on comptait sur vous. » — Mais quand cela eût été, me disait-il, encore eussiez-vous dû me mettre dans le cas de » me rendre; vous ne pouviez supposer que je » dusse aller vous solliciter de m'attaquer, etc. » Le tout était à l'avenant; la plus petite sortie mettait toutes nos forces en l'air, la moindre circonstance était un événement pour nous : cela était simple; car nous étions étrangers à tout; aussi, courage à part, je n'hésite pas à croire que cent gros bonnets de la garde impériale n'eussent mis tout notre rassemblement

en déroute. Heureusement que nos adversaires n'en savaient pas plus que nous : tous étaient pygmées alors, bien qu'en très-peu de temps on ait trouvé des géans partout.

» Cependant nous demeurions fort mécontens de tout cela, sous nos tentes et sur notre mauvaise paille; mais, *à la Française*, notre gaîté faisait notre salut; notre mauvaise humeur s'exalait toute en quolibets, et en mauvaises plaisanteries. Chacun de nos chefs eut bientôt son sobriquet : il ne fut pas jusqu'au vénérable maréchal de Broglie, notre généralissime, qui n'eût le sien; et ceci me rappelle le conte dont nous gratifiâmes, sans doute, un de ses lieutenans, qui en demeura noyé. Si mes compagnons de tente lisent jamais ceci, ils en riront encore :

» Lors d'une sortie qui nous mit tout en émoi, comme de coutume, chacun se portait en avant; or, nous possédions deux petits canons que nous avions achetés, et que les officiers d'artillerie traînaient eux-mêmes, faute de chevaux. « — Eh bien! m'a observé l'Empereur, » j'aurais pu être précisément attelé à ces mêmes » canons, et pourtant quelles autres combinai-

» sons dans mes destinées et dans celles du » monde! car il est incontestable, et nul ne saurait le nier, que je lui ai imprimé une direction toute de moi. Mais reprenez. »

» Sire, notre formidable artillerie était donc en pleine route sur le grand chemin, quand l'officier-général de jour arrive au grand galop, et s'arrête d'indignation à la vue de nos deux petits canons roulant vers la place, la culasse en avant. « Comment, Messieurs, le faisait-on » s'écrier, sont-ce bien des gentilshommes qui » conduisent ainsi leurs canons à l'ennemi? Et » s'il se présentait, comment pourriez-vous tirer » dessus? » Et il s'obstinait à ne vouloir pas comprendre ce que les officiers d'artillerie se tuaient à lui dire, que pourtant il en était toujours ainsi partout, et que, sous peine d'invention de sa part, on ne pouvait faire autrement. Et dès cet instant nous lui expédiâmes son brevet, que contre-signa la multitude.

» Mais bientôt tout ce burlesque tourna subitement au dernier sérieux; la scène changea comme par magie, et nos malheurs apparurent aussitôt dans toute leur affreuse nudité. Soit

trahison, soit faiblesse, soit intérêt de sa politique, ou maladie dans son armée; soit force réelle ou seule adresse du général français, le Roi de Prusse traita secrètement avec lui, fit soudainement volte face, et marcha vers la frontière, évacuant le territoire de la France. Alors commença pour nous la plus épouvantable débacle; le langage ne saurait rendre les indignes traitemens dont nous fûmes l'objet, ni le juste ressentiment dont un cœur généreux dut se remplir contre les Prussiens, nos alliés. Nos princes dégradés, méconnus, insultés par eux; nos équipages, nos effets les plus nécessaires, notre linge même, pillés; nos personnes bassement maltraitées : tels nous fûmes, pêle-mêle, poussés et revomis en dehors de la frontière, par nos amis, nos alliés !!!

» Pour moi, dès le commencement de la retraite, succombant sous la fatigue de trop longues marches faites dans la boue et sous des torrens de pluie; courbant sous un mousquet et tout un attirail qui n'étaient nuisibles qu'à moi, je profitai de ma prérogative de volontaire pour sortir des rangs, et opérer seul ma retraite,

selon mes forces. Je partais quand je pouvais; je n'atteignais jamais la halte commune; la première métairie me servait d'asile; et, soit bonheur personnel, soit parce qu'en effet les paysans se trouvèrent bons, et point exaspérés contre nous, j'évacuai sans malencontre. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que je pus juger de toute l'étendue du péril auquel je m'étais exposé, quand je lus dans les papiers que quinze ou dix-huit des nôtres, traînards comme moi, dont quelques-uns étaient mes voisins dans les rangs, avaient été saisis, menés à Paris, et exécutés dans les places publiques en espèce d'auto-da-fé, et comme par voie d'expiation.

» Aussitôt hors de France, on nous signifia à tous qu'il fallait nous dissoudre; mais cette intimation n'était pas nécessaire : les besoins, le dénuement de toutes choses la rendaient suffisamment indispensable. Nous nous débandâmes; chacun prit une direction à l'aventure, et le désespoir, la rage, furent ses compagnons. Nous traversâmes en fugitifs, la plupart du temps à pied, quelques-uns à peu près

nus, les lieux de notre splendeur et de notre luxe passés. Heureux quand on ne nous en fermait pas les portes, qu'on ne nous en repoussait pas avec brutalité! En un instant on nous chassa officiellement de partout; on nous interdit le séjour ou l'entrée de tous les Etats voisins; nous fuîmes au loin et allâmes traîner dans toute l'Europe le spectacle de nos misères, qui durent être une grande leçon de morale et de politique pour les peuples, les grands et les Rois.

» Cependant, les exploits des Français firent expier cruellement aux étrangers les indignités dont ils nous avaient accablés; tandis que de notre côté, ce nous fut une espèce de consolation que de voir l'honneur de l'émigration se réfugier dans l'armée de Condé, qui se montrait à tous les yeux et s'est inscrite dans l'histoire comme un modèle de loyauté, de valeur et de constance.

» Telle est, Sire, cette trop fameuse époque, cette détermination fatale, qui n'a été, pour un grand nombre, que la seule erreur de la jeunesse et de l'inexpérience. Toutefois, à

ceux-là, personne n'a le droit d'en faire le reproche qu'eux-mêmes. Les sentimens qui les guidèrent étaient si purs, si naturels, si généreux, qu'ils pourraient même au besoin s'en faire honneur; et ces dispositions, je dois le dire, étaient celles de la masse parmi nous, de cette foule surtout de gentilshommes de province, qui, sacrifiant tout et n'attendant rien, sans fortune comme sans espérance, montraient un dévouement vraiment héroïque, en ce qu'il n'avait d'autre but que ce qu'ils imaginaient être un devoir. Du reste, le vice en était tout à notre éducation politique, qui ne nous apprenait pas à distinguer nos devoirs, et nous faisait porter au prince seul ce qui appartenait à toute la patrie. Les erreurs passent avec les générations, les seules vérités demeurent! Aussi dans l'avenir, quand les passions adverses seront éteintes, quand il ne restera plus de traces des intérêts croisés ou de l'aveuglement et de la fureur des partis, alors ce qui fut douteux pour nous sera positif pour d'autres. Ce qui était excusable ou même licite en nous, qui nous trouvions entre un vieil ordre de chose qui finissait, et un

nouveau qui s'élevait, sera tenu pour hautement coupable parmi ceux qui jouiront de doctrines arrêtées. Là, passeront comme articles de foi : 1° Que le plus grand de tous les crimes est d'introduire l'étranger au sein de la patrie. 2° Que la souveraineté ne saurait être errante; mais qu'elle est inséparable du territoire, et demeure liée à la masse des citoyens. 3° Que la patrie ne saurait être voyageuse; mais qu'elle est immuable et toute sur le sol sacré qui nous a donné la naissance, et où reposent les ossemens de nos pères. Telles sont les grandes maximes, et beaucoup d'autres encore, qui demeureront enfantées par notre émigration; telles sont les grandes vérités qu'on recueillera de nos malheurs !

« Très-bien, a dit l'Empereur, très-bien; » voilà ce qui s'appelle être sans préjugés ! Voilà » de vraies vues philosophiques ! Et l'on dira » de vous que vous avez su profiter des leçons » du temps et de l'adversité. »

» Sire, durant notre séjour à bord du Northumberland, et dans les loisirs de la traversée, les Anglais, plus d'une fois, touchèrent vis-à-vis

de nous ce point délicat; égarés par la guerre qu'ils nous avaient faite avec fureur, aussi bien que par les maximes dont l'intérêt du moment remplissait leurs journaux, en opposition même avec leurs doctrines nationales, ils nous entretenaient des mérites de l'émigration, des vertus dont ils avaient été les témoins, et trouvaient la nation coupable d'y avoir résisté. Mais quand les argumens se compliquaient trop, ou que nous voulions y mettre un terme subit, nous l'obtenions d'un mot; nous leur disions : « Reportez-vous au moment de votre révolu- » tion; figurez-vous Jacques II vous menaçant » de la rive opposée, et sous les bannières fran- » çaises, bien qu'entouré de ses fidèles, qu'au- » riez-vous fait? Et si Louis XIV vous l'eût ra- » mené à Londres à la tête de cinquante mille » Français, qui eussent ensuite tenu garnison » chez vous, qu'auriez-vous senti! » — Ah!... Mais..... Ah!...., disaient-ils, s'efforçant de chercher quelque différence, et ne pouvant en trouver, ils se mettaient à rire et se taisaient. « Et en effet, observait l'Empereur, il n'y avait » pas un mot à répliquer. » Et il s'est mis à

passer en revue, avec sa rapidité et ses vues ordinaires, les divers objets que j'avais relatés: il s'est arrêté sur l'absurdité, l'inconséquence, la grande erreur de notre émigration; les vrais torts qu'elle avait causés à la France, au Roi, à nous-mêmes. « Vous avez établi, consacré » dans la France politique, disait-il, une scis- » sion pareille à celle que les catholiques et les » protestans amenèrent dans l'Europe religieuse; » et quels malheurs n'en ont pas été la suite! » J'étais venu à bout d'en détruire les consé- » quences; mais ne vont-elles pas renaître! » Et il développait les moyens qu'il avait employés pour détruire ce fléau, les précautions qu'il avait dû prendre, les résultats qu'il avait voulus. Comme tout changeait de face dans sa bouche; comme tout s'agrandissait à mes yeux, à mesure qu'il parlait! « Et le bizarre de ma si- » tuation, observait-il, c'est que dans tout cela » je naviguais moi-même constamment au mi- » lieu des écueils. Chacun, jugeant d'après son » échelle, attribuait à des affections, à de sim- » ples préjugés, à de la petitesse, ce qui, en » moi, n'était pourtant que vues profondes,

» grandes conceptions et maximes d'État de la » plus haute élévation ; on eût dit que je ne ré» gnais que sur des pygmées en intelligence : je » n'étais compris de personne. Le parti natio» nal n'éprouvait que jalousie et ressentiment » de ce qu'il me voyait faire en faveur des émi» grés ; et ceux-ci, de leur côté, se persua» daient que je ne cherchais qu'à me donner du » lustre par leur secours. Pauvres gens !...

« Toutefois, en dépit de l'aveuglement et » des préjugés réciproques, j'étais arrivé à mon » but, et j'avais obtenu la satisfaction de laisser » tout calme dans le port, lorsque je me lan» çais sur la haute mer à la poursuite de mes » grandes entreprises. »

N. B. Depuis mon retour en Europe, mentionnant ces paroles de Napoléon à un grand officier de la couronne, qui avait eu l'honneur de jouir souvent de ses entretiens particuliers (le comte de S....), il m'a raconté à son tour une conversation précisément sur le même sujet : elle coïncide trop bien avec ce qu'on vient de lire pour que je ne le rapporte pas ici. L'Empereur lui disait un jour : « Pourquoi croyez-

» vous que je cherche à m'entourer des grands
» noms de l'ancienne monarchie? — Sire, mais
» peut-être pour la splendeur de votre trône, et
» pour ménager certaines apparences aux re-
» gards de l'Europe. — Ah! vous y voilà bien
» avec votre orgueil et vos préjugés de classe.
» Eh bien! sachez que mes victoires et ma force
» me recommandent en Europe bien autrement
» que ne pourraient le faire tous vos grands
» noms, et qu'au-dedans ma prédilection ap-
» parente pour eux me fait beaucoup de tort,
» me dépopularise infiniment. Vous attribuez
» à de petites vues ce qui tient à de fort lar-
» ges. Je reconstitue une société, une nation,
» et je me trouve sous la main des élémens tout
» à fait antipathiques. Les nobles et les émi-
» grés ne sont qu'un point dans la masse, et
» cette masse leur est hostile, et demeure fort
» ulcérée; elle me pardonne avec peine de les
» avoir rappelés. Pour moi, je l'ai cru un de-
» voir; mais si je les laisse demeurer formant
» corps, ils peuvent un jour servir à l'étranger,
» nous devenir nuisibles et courir eux-mêmes
» de grands périls. Je ne cherche donc qu'à les

» dissoudre et à les isoler. Si j'en place autour » de moi, dans les administrations, dans l'armée, c'est afin de les incruster dans la masse, » et pour faire en sorte que le tout ne fasse plus » qu'un; car je suis mortel, et si je venais à » vous quitter avant que cette fusion se fût opérée, vous verriez quels inconvéniens entraîneraient ces parties hétérogènes, et le terrible » danger dont certaines personnes pourraient » être victimes! Ainsi donc, Monsieur, mes » vues tiennent toutes à l'humanité et à la haute » politique; nullement à de vains et sots préjugés. »

Et sur ce que je me récriais auprès du narrateur, combien peu aux Tuileries nous connaissions le véritable caractère de Napoléon, les hautes et excellentes qualités de son âme et de son cœur, il me répondait que pour lui il avait été personnellement plus heureux, et qu'il allait m'en donner une preuve qu'il choisissait entre dix : « L'Empereur, me disait-il, dans » son Conseil-Privé, se montrait un jour fort » monté contre le général La F...., et fit une » sortie des plus vives contre ses opinions, ses

» principes, qu'il disait capables de mettre un
» État en complette dissolution ; et, s'animant
» par degrés, il se mit en une véritable colère.
» Je me trouvais un des membres de ce Conseil ;
» nouvellement admis et peu fait encore aux
» manières de l'Empereur, bien qu'arrêté par
» mes deux voisins, je pris aussitôt la parole
» en défense de l'accusé, assurant qu'on l'avait
» calomnié auprès du souverain, qu'il vivait pai-
» sible dans ses terres avec des opinions per-
» sonnelles qui ne causaient aucun dommage.
» L'Empereur, dans son état de colère, reprit
» tout d'abord pour insister avec violence ; mais
» au bout de cinq à six mots, il s'arrête tout
» court, me disant : Mais c'est votre ami, Mon-
» sieur, et vous avez raison..... Je l'avais ou-
» blié..... Parlons d'autre chose. — Et pourquoi,
» disais-je, ne nous faisiez-vous pas connaître,
» dans le temps, tout cela? — Par une fatalité
» qui semblait tenir à l'atmosphère de Napoléon,
» soit prévention, soit autrement, notre esprit
» était tel qu'on ne pouvait le raconter qu'à ses
» intimes ; car si on en eût fait grand bruit, on
» eût passé pour un hableur grossièrement cour-

» tisan, qui eût débité, non ce qu'il croyait vrai;
» mais ce qu'il imaginait propre à lui mériter de
» la faveur et des récompenses. »

Mais puisque j'en suis à ce grand-officier de la couronne, aussi distingué d'ailleurs par les grâces de son esprit et l'aménité de ses mœurs que par la noblesse de son caractère, voici une de ses réponses à Napoléon, d'un goût aussi fin que d'une flatterie délicate. L'Empereur, à un de ses levers, s'étant trouvé dans le cas de l'attendre, s'en montra fort choqué, et lui fit une scène à son arrivée, en présence de tous. Or, c'était le moment où cinq ou six Rois, entre autres ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, se trouvaient à Paris. « Sire, répondit le
» coupable, j'ai un million d'excuses sans doute
» à présenter à Votre Majesté; mais aujourd'hui
» on n'est pas toujours maître de circuler dans
» les rues. Je viens d'avoir le malheur de donner
» dans un *embarras de Rois* dont je n'ai pas pu
» sortir plus tôt, voilà la cause de ma négli-
» gence. » Chacun sourit, et l'Empereur, d'une voix fort radoucie, se contenta de dire : « Quoi
» qu'il en soit, Monsieur, prenez dorénavant

» vos précautions, et surtout ne me faites plus
» attendre. »

Samedi 3.

Voyage Sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps. — Journée du 10 août.

Le temps est devenu un peu meilleur; l'Empereur a essayé de se promener au jardin. Le général Bingham et le colonel du 53e ont fait demander à voir l'Empereur, qui les a gardés assez long-temps. L'apparition du Gouverneur a mis tout en fuite. Le général Bingham a disparu, et nous, nous avons gagné le bois, pour nous éloigner du terrain.

L'Empereur, dans sa promenade, a beaucoup causé d'un voyage qu'il avait fait en Bourgogne, au commencement de la révolution. C'est ce qu'il appelle *son Voyage Sentimental* à Nuits; il y alla souper chez son camarade *Gassendi*, alors capitaine dans son régiment, et marié assez richement à la fille d'un médecin du lieu. Le jeune voyageur ne tarda pas, disait-il, à s'apercevoir du dissentiment des opinions politiques du beau-père et du gendre : le gen-

tilhomme Gassendi était aristocrate comme de raison, et le médecin, chaud patriote. Celui-ci trouva dans le convive étranger un auxiliaire puissant, et en fut si ravi, que le lendemain il était au point du jour chez lui en visite de reconnaissance et de sympathie. L'apparition d'un jeune officier d'artillerie d'une bonne logique et d'une langue alerte, disait l'Empereur, était une recrue précieuse et rare pour l'endroit. Il fut aisé au voyageur de s'apercevoir qu'il faisait sensation. C'était un dimanche, on lui tirait le chapeau du bout de la rue. Toutefois ce triomphe ne fut pas sans échec. Il alla souper chez une Mme Maret ou Muret, auprès de laquelle un autre de ses camarades, semblait fort bien établi; or, c'était là le repaire de l'aristocratie du canton, bien que la dame ne fût que la femme d'un marchand de vin; mais elle avait une grande fortune, les meilleures manières, c'était la duchesse de l'endroit, observait l'Empereur. Là se trouvait toute la gentilhommerie des environs. Le jeune officier avait donné dans un vrai guépier, disait-il, il lui fallut rompre force lances; la partie n'était pas égale. Au plus

fort de la mêlée, on annonce le maire. « Je crus » que c'était un secours que le Ciel m'envoyait » dans ce moment de crise, disait l'Empereur; » mais il se trouva le pire de tous. Je vois en- » core ce maudit homme, dans son bel accou- » trement du dimanche, bien boursoufflé sous » un grand habit cramoisi : c'était un misérable. » Heureusement la générosité de la maîtresse » de la maison, peut-être une secrette sympa- » thie d'opinions, me sauvèrent. Elle détourna » constamment, avec esprit, les coups qui eus- » sent pu porter; elle fut sans cesse le bouclier » gracieux sur lequel les armes venaient perdre » leurs forces; enfin, elle me préserva de toute » blessure, et il m'est toujours resté d'elle un » agréable souvenir pour le service que j'en » reçus dans cette espèce d'échauffourée. »

» Cette diversité d'opinions, observait l'Empe- » reur, se retrouvait alors dans toute la France. » Dans les salons, dans la rue, sur les chemins, » dans les auberges, tous les esprits étaient » prêts à s'enflammer, et rien de plus facile que » de se méprendre sur la force des partis et de » l'opinion, suivant les localités où l'on se pla-

» nous dans tous les momens de crise. Je me » souviens, par exemple, disait-il, d'avoir ar» raché à la fureur de la populace un des nô» tres, dont le crime était d'avoir entonné, des » fenêtres de notre salle à manger, la célèbre » romance de *ô Richard! ô mon Roi!* Je me dou» tais bien peu alors qu'un jour cet air serait » proscrit aussi de la sorte à cause de moi. C'est » comme au dix août, voyant enlever le châ» teau des Tuileries et se saisir du Roi, j'étais » assurément bien loin de penser que je le » remplacerais, et que ce palais serait ma de» meure. »

Et s'arrêtant sur cette journée du dix août, il a dit : « Je me trouvais, à cette hideuse épo» que, à Paris, logé rue du Mail, place des Vic» toires. Au bruit du tocsin et de la nouvelle » qu'on donnait l'assaut aux Tuileries, je cou» rus au Carrousel, chez *Fauvelet*, frère de Bou» rienne, qui y tenait un magasin de meubles. Il » avait été mon camarade à l'École Militaire de » Brienne. C'est de cette maison, que par pa» renthèse je n'ai jamais pu retrouver depuis » par les grands changemens qui se sont opérés,

» que je pus voir à mon aise tous les détails de
» la journée. Avant d'arriver au Carrousel, j'a-
» vais été rencontré dans la rue des Petits-
» Champs par un groupe d'hommes hideux, pro-
» menant une tête au bout d'une pique. Me
» voyant passablement vêtu, et me trouvant l'air
» d'un monsieur, ils étaient venus à moi pour
» me faire crier *Vive la Nation!* ce que je fis
» sans peine, comme on peut bien le croire.

» Le château se trouvait attaqué par la plus
» vile canaille. Le Roi avait assurément pour sa
» défense au moins autant de troupes qu'en eut
» depuis la Convention au treize vendémiaire,
» et les ennemis de celle-ci étaient bien autre-
» ment disciplinés et redoutables. La plus grande
» partie de la garde nationale se montra pour le
» Roi : on lui doit cette justice. »

Ici le Grand-Maréchal a observé qu'il était précisément d'un des bataillons qui se montrèrent les plus dévoués. Il avait failli être massacré plusieurs fois par le peuple, en regagnant isolément sa demeure. Nous observions, de notre côté, qu'en général la garde nationale à Paris avait constamment montré les vertus de

son état : l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie ; et c'était aussi l'opinion de l'Empereur.

» Le palais forcé, et le Roi rendu dans le » sein de l'Assemblée, a-t-il continué, je me » hasardai à pénétrer dans le jardin. Jamais de- » puis, aucun de mes champs de bataille ne me » donna l'idée d'autant de cadavres que m'en » présentèrent les masses de Suisses, soit que » la petitesse du local en fît ressortir le nombre, » soit que ce fût le résultat de la première im- » pression que j'éprouvais en ce genre. J'ai vu » des femmes bien mises se porter aux dernières » indécences sur les cadavres des Suisses. Je par- » courus tous les cafés du voisinage de l'Assem- » blée : partout l'irritation était extrême ; la rage » était dans tous les cœurs, elle se montrait » sur toutes les figures, bien que ce ne fussent » pas du tout des gens de la classe du peuple ; » et il fallait que tous ces lieux fussent journel- » lement remplis des mêmes habitués, car bien » que je n'eusse rien de particulier dans ma » toilette, ou peut-être était-ce encore parce

» que mon visage était plus calme, il m'était » aisé de voir que j'excitais maints regards hos- » tiles et défians, comme quelqu'un d'inconnu » ou de suspect. »

Dimanche 4.

Bals masqués. — Mme de Mégrigny. — Le Piémont et les Piémontais. — Canaux de la France. — Rêves sur Paris. — Versailles. — Fontainebleau, etc.

Le temps était devenu meilleur. L'Empereur a demandé sa calèche, et a marché fort loin jusqu'à ce qu'elle vînt le joindre. Nous avons fait deux tours.

On parlait des bals masqués : l'Empereur les aimait particulièrement, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir, et l'admettre à sa Cour : c'était une femme très-aimable, très-bonne et très-belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup.

L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie pas » que vous soyez charmante ; mais voyez un » peu quelle est votre demande ; jugez-là vous-» même, et prononcez? Vous avez deux ou trois » maris, et des enfans de tout le monde. On » tiendrait à bonheur sans doute d'avoir été » complice de la première faute ; on se fâche-» rait de la seconde, on la pardonnerait peut-» être ; mais ensuite, et puis, et puis!......... A » présent soyez l'Empereur, et jugez : que fe-» riez-vous à ma place, moi qui suis tenu à faire » renaître un certain décorum? » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : » Du moins ne m'ôtez pas l'espérance. » Et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et chacun de nous deux, disait l'Empereur, » était exact à ce nouveau rendez-vous. »

A ces bals, l'Empereur aimait particulièrement à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérès, il rit beaucoup de s'entendre dire par une Mme de ***, qu'il prétend que sa nature portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens au bal qu'il

» faudrait mettre à la porte, qu'ils n'avaient pu » y entrer, sans doute, qu'avec des billets volés. »

Une autre fois, il avait porté la douce et timide Mme de *Mégrigny* à se lever et à s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très-remarquable qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du seigneur. « Or, il n'y avait que moi, » disait l'Empereur, qui pût le lui dire sans l'in» sulter, parce que cela se disait, il est vrai ; » mais que j'étais bien sûr qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire.

L'Empereur allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et parmi elles une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose qui fût, avec éclat, agréable au pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grâce imaginable. La jeune personne

(c'était madame de *Mégrigny*) appartenait aux premières familles de la province, mais était tout à fait ruinée par l'émigration. A peine était-elle de retour au logis misérable de ses parens, qu'un page y entrait avec fracas, apportant le décret de l'Empereur qui leur rendait trente mille francs de rente, ou plus. On juge du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois, comme rien n'était plus charmant, plus complétement joli, disait l'Empereur, que la jeune solliciteuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eût plus songé ; c'était égal. On sait comme se font les histoires ; et comme elle était femme d'un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la Cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume ; si bien que nommée depuis sous-gouvernante du Roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère madame de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement.

L'Empereur dit qu'il renouvela à Turin la galanterie gracieuse de Troyes, dans la per-

sonne de Mme de Lascaris; et dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité, et en avoir recueilli le fruit. Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes.

Il se demandait à ce sujet, quels auront pu être les sentimens du Piémont à son égard. Il avait une affection particulière, disait-il, pour cette province. M. de Saint-Marsan, qu'il croyait lui avoir été fidèle jusqu'à la fin, l'avait assuré au moment de nos désastres, disait-il, que ce pays se montrerait une de ses meilleures provinces.

« Au fait, continuait l'Empereur, les Pié-
» montais n'aimaient point à être un petit État;
» leur Roi était un vrai seigneur féodal qu'il
» fallait courtiser ou craindre. Il avait plus de
» pouvoir, plus d'autorité que moi, qui, Em-
» pereur des Français, n'étais qu'un magistrat
» suprême, faisant marcher les lois, et ne pou-
» vant en dispenser! Aurais-je pu empêcher un
» courtisan d'être poursuivi pour ses dettes?
» Aurais-je pu arrêter l'action des lois sur qui
» que ce fût? etc., etc.

Dans la conversation du dîner, l'Empereur demandait si on avait calculé la quantité d'eau fluviale qui entrait dans la Méditerranée et dans la Mer Noire, ce qui l'a conduit à désirer qu'on calculât la quantité d'eau fluviale de notre Europe, et qu'on assignât la proportion de chaque vallée et de chaque versant. Il regrettait fort de n'avoir pas présenté cette série de questions scientifiques. C'était là son grand système, disait-il. Lui venait-il une idée utile, curieuse, intéressante : « A mes levers ou dans mes communications familières, je posais des questions analogues à mes membres de l'institut, » avec ordre de me les résoudre. La solution » en était lancée dans le public ; elle y était » analysée, combattue, adoptée ou repoussée ; » et il n'est rien qu'on n'obtienne de la sorte ; » c'est là la grande voie des progrès dans une » grande nation douée de beaucoup d'esprit et » de beaucoup de lumières. »

L'Empereur observait encore à ce sujet qu'on n'avait jamais été plus fort en géographie qu'aujourd'hui, et qu'on en devait quelque chose à ses expéditions. Il a parlé ensuite des

canaux qu'il avait fait faire en France. Il citait surtout celui de Strasbourg à Lyon, qu'il espérait avoir assez avancé pour qu'on fût obligé de le finir. Il pensait que sur trente millions, il devait y en avoir déjà vingt-quatre d'employés.

« Aujourd'hui on communiquait, par l'inté» rieur, de Bordeaux à Lyon et à Paris. J'avais » construit un grand nombre de canaux; j'en » avais projeté bien davantage. » L'un de nous ayant dit qu'on en avait proposé à l'Empereur un très-avantageux, mais qu'on l'avait trompé pour l'empêcher d'accepter les offres faites à ce sujet. « Sans doute que le plan n'aura été avan» tageux que sur le papier, disait l'Empereur; » mais qu'en dernière analyse, il m'aurait fallu » donner de l'argent; ce qu'on m'arrachait dif» ficilement. — Non, Sire, répondait-on, le re» fus n'a été que l'effet d'une intrigue. On a » trompé Votre Majesté. — Cela n'était pas pos» sible sur ce point. Vous parlez légèrement. — » Mais j'en suis sûr; j'ai connu le plan, les of» fres, les souscripteurs; mes parens y étaient » pour des sommes considérables. Il s'agissait » d'unir la Meuse à la Marne. Le canal aurait

» eu moins de sept lieues. — Mais vous ne dites » pas tout; peut-être avec cela exigeait-on que » je concédasse d'immenses forêts nationales » dans les environs? ce que je n'aurais pas voulu. — Non, Sire, c'était seulement une intrigue de vos ponts et chaussées. — Mais encore » faudrait-il qu'ils eussent opposé quelques raisons, quelque apparence d'intérêt public. Que » disaient-ils? — Sire, que les bénéfices auraient été trop grands. — Mais alors ils me » l'eussent proposé eux-mêmes, disait l'Empereur, et je l'eusse exécuté. Je vous répète que » vous ne sauriez avoir raison; vous parlez ici » à l'homme de la chose même, qui s'en occupait sans cesse. Les ponts et chaussées, de » leur côté, n'étaient jamais plus heureux que » de faire. Jamais un particulier ne m'a proposé » un pont, qu'il n'ait été pris au mot. S'il me » demandait un péage de vingt-cinq ans, j'étais » disposé à le lui accorder pour trente. Il m'importait peu qu'il fût utile, s'il ne devait me » rien coûter. C'était toujours un capital dont » j'enrichissais le sol. Au lieu de refuser des canaux, je courais après. Mais, mon cher, rien

» ne se ressemble moins qu'une conversation de
» salon et un conseil d'administration. L'homme
» à projets, dans un salon, a toujours raison;
» ses résultats seraient magnifiques, infaillibles,
» si on l'écoutait, et pour peu qu'il puisse lier
» le refus qu'il éprouve à quelques pots-de-vin,
» à quelque intrigue de femme ou de maîtresse,
» le roman est complet; or, voilà ce que vous
» aurez entendu. Mais il n'en est pas ainsi dans
» un conseil d'administration, parce qu'on n'y
» décide que sur des faits et le compas à la main.
» Quel est votre canal, avez-vous dit? il ne sau-
» rait m'être étranger. — Sire, de la Meuse à
» la Marne, et de sept lieues seulement. — Eh
» bien! mon cher, c'est de la Meuse à l'Aisne
» que vous voulez dire, et il eût été de moins
» de sept lieues. Cela va me revenir; mais il n'y
» a qu'une petite difficulté, c'est qu'en cet ins-
» tant même il est encore douteux qu'il soit
» praticable. Là, comme ailleurs, Hyppocrate
» dit *oui*, et Gallien dit *non*. Tarbé l'assurait
» impossible; niant qu'il y eut assez d'eau au
» point du partage. Je vous répète, continuait
» l'Empereur, que vous parlez à celui du monde

» qui s'est le plus occupé de ces objets, surtout » aux environs de Paris. Il entrait dans mes rê- » ves perpétuels d'en faire la véritable capitale » de l'Europe; parfois je voulais qu'elle devînt » une ville de deux, trois ou quatre millions » d'habitans, par exemple, en un mot quelque » chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu » jusqu'à nos jours, et dont les établissemens » publics eussent répondu à la population. »

Quelqu'un ayant observé alors, que si le Ciel eût donné à l'Empereur un règne de soixante ans, comme à Louis XIV, il aurait laissé de bien grandes choses. « Si le Ciel m'eût donné » seulement vingt ans et un peu de loisir, à re- » pris vivement l'Empereur, on aurait cherché » vainement l'ancien Paris; il n'en fût pas resté » de vestiges, et j'aurais changé la face de la » France. Archimède promettait tout, si on lui » laissait poser le bout de son levier; j'en eusse » fait autant partout où l'on m'eût laissé poser » mon énergie, ma persévérance et mes bud- » jets... Avec les budjets on créerait le monde... » J'aurais montré la différence d'un Empereur » constitutionnel à un Roi de France. Les Rois

» de France n'ont jamais rien eu d'administratif
» ni de municipal..... Ils ne se sont jamais mon-
» trés que de grands seigneurs que ruinaient
» leurs gens d'affaires.

» La nation elle-même n'a dans son caractère
» et ses goûts que du provisoire et du gaspil-
» lage. Tout pour le moment et le caprice,
» rien pour la durée...... voilà notre devise et
» nos mœurs en France. Chacun passe sa vie à
» faire et à défaire; il ne reste jamais rien....
» N'est-il pas indécent que Paris n'ait seulement
» pas un Théâtre-Français, un Opéra, rien digne
» de ces destinations!

» J'ai souvent combattu des fêtes que la ville
» de Paris voulait me donner; c'étaient des
» dîners, des bals, des feux d'artifice de quatre,
» de six, de huit cent mille francs, dont les
» préparatifs obstruaient plusieurs jours le pu-
» blic, et qui coûtaient ensuite autant à défaire
» qu'ils avaient coûté à construire. Je prouvais
» qu'avec ces faux frais ils auraient fait des mo-
» numens durables magnifiques.....

» Il faut avoir fait autant que moi pour con-
» naître toute la difficulté de faire le bien. Il

» fallait parfois toute ma puissance pour pou- » voir réussir. S'agissait-il de cheminées, de » cloisons, d'ameublemens dans les palais im- » périaux pour quelques particuliers, on courait » à pleines voiles; mais s'agissait-il de prolonger » le jardin des Tuileries, d'assainir quelques » quartiers, de désobstruer quelques égouts, » d'accomplir un bien public qui n'interressât » pas directement quelques particuliers, il fallait » tout mon caractère, écrire six, dix lettres par » jour, et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que » j'ai employé jusqu'à trente millions en égouts, » dont personne ne me tiendra jamais compte. » J'ai abattu pour dix-sept millions de maisons » en face des Tuileries pour former le Carrousel » et découvrir le Louvre. Ce que j'ai fait est » immense, ce que j'avais arrêté, ce que je pro- » jetais encore l'était bien davantage. »

Alors quelqu'un faisait la remarque que les travaux de l'Empereur ne s'étaient bornés ni à Paris ni à la France; presque toutes les villes d'Italie présentaient des traces de sa création. Partout où l'on voyageait, au pied comme à la cîme des Alpes, dans les sables de la Hollande,

sur les rives du Rhin ; l'on retrouvait Napoléon, toujours Napoléon.

A cela il a observé qu'il avait décidé de dessécher les marais Pontins. « César, a-t-il dit, » allait s'en occuper quand il périt. » Et revenant à la France : « Les Rois, disait-il, avaient » trop de maisons de campagne et d'objets inu- » tiles. Un historien impartial aura le droit de » blâmer Louis XIV dans ses effroyables et inu- » tiles dépenses de Versailles, surtout avec ses » guerres, ses impositions, ses malheurs : il s'est » épuisé pour ne créer après tout qu'une ville » bâtarde. » L'Empereur a alors analysé les avantages d'une ville administrative, c'est-à-dire, faite pour la réunion des administrations, et ils lui semblaient vraiment problématiques.

Je regrette bien ici de n'avoir pas consigné, dans le temps, la suite de ces raisons ; elles étaient si multipliées, si ingénieuses! Aujourd'hui mon exactitude ne me permet pas de prétendre les reproduire. Du reste, ce sont en moi des regrets qui malheureusement n'ont que trop souvent l'occasion de se renouveler. Si on aperçoit de nombreuses lacunes dans les raisonne-

mens de l'Empereur, et surtout dans la suite de ses développemens, c'est qu'à Sainte-Hélène je consignais en hâte, me fiant sur ma mémoire pour développer en temps opportun, ou bien je me contentais encore d'abréviations, de signes hyérogliphiques ; je savais que j'étais à la source; mais aujourd'hui il arrive que j'ai oublié, ou que je ne me retrouve plus dans mes propres signes. Ce doit être mon excuse pour bien des choses.

L'Empereur ne se dissimulait pas que la demeure de la capitale n'était parfois pas tenable pour les souverains; mais d'un autre côté Versailles ne l'était pas pour les grands, les ministres ni les courtisans. C'était donc une faute de Louis XIV, s'il n'avait entrepris Versailles que pour le séjour des rois, lorsque Saint-Germain était tout trouvé sous sa main : la nature semblait l'avoir fait exprès pour la véritable demeure des rois de France. Lui-même, Napoléon, avait fait des fautes à cet égard ; car il ne fallait pas, disait-il, se louer dans tout ce qu'on avait fait. Il aurait dû retrancher Compiégne, par exemple, et il regrettait d'y avoir fait son mariage :

il eût voulu l'avoir fait à Fontainebleau. Et voilà, » disait-il encore, en s'arrêtant sur Fontainebleau, la vraie demeure des Rois, la maison » des siècles; peut-être n'était-ce pas rigoureusement un palais d'architecte, mais bien assurément un lieu d'habitation bien calculé et » parfaitement convenable. C'était ce qu'il y » avait sans doute de plus commode, de plus » heureusement situé en Europe pour le souverain, etc. »

Il passait alors en revue les capitales qu'il avait visitées, les maisons des rois qu'il avait parcourues, et nous donnait de beaucoup la supériorité. Fontainebleau, ajoutait-il encore, était aussi en même temps la situation politique et militaire la plus convenable. L'Empereur se reprochait les dépenses qu'il avait faites à Versailles; mais fallait-il bien encore, disait-il, l'empêcher de tomber en ruines. Il avait été question, dans la révolution, de détruire en grande partie ce palais; d'en enlever le milieu, et de séparer par-là les deux côtés. « On m'eût » rendu un grand service, disait-il; car rien n'est » dispendieux, ni véritablement inutile comme

» cette multitude de palais ; et si pourtant on
» m'a vu entreprendre celui du Roi de Rome,
» c'est que j'avais des vues à moi ; et puis en-
» core c'est qu'au vrai je n'ai jamais songé qu'à
» préparer le terrain : je m'en fusse tenu là *.

» Mes erreurs en dépenses de ce genre, ajou-
» tait-il, ne pouvaient après tout être grandes.
» Grâce à mes budjets, ces erreurs s'aperce-
» vaient et se corrigeaient de force chaque année ;
» elles ne pouvaient jamais aller au-delà d'une
» petite quotité de la faute principale. »

L'Empereur avait eu toutes les peines du

* Tout le monde sait, ou devrait avoir su (si par une fatalité toute particulière à Napoléon, la plupart de ses actes les plus recommandables n'eussent été, dans le temps, étouffés sous le poids de la malveillance et des libelles), l'histoire de cette misérable cahute enclavée dans l'enceinte du palais du Roi de Rome, dont le propriétaire demanda successivement dix, vingt, cinquante, cent fois la valeur réelle. Arrivé à ce taux ridicule, l'Empereur, de qui on prenait les ordres à cet égard, ordonna tout à coup de se refuser désormais à tout marché quelconque, s'écriant que cette misérable échoppe, au milieu de toutes les magnificences du palais du Roi de Rome, serait, après tout, *la vigne de Naboth*, le plus grand témoignage de sa justice, le plus beau trophée de son règne.

monde, nous assurait-il, à faire comprendre et adopter son système de budjets en bâtisses et autres grandes entreprises pareilles. « Me pro- » posait-on un plan de trente millions, qui me » convînt? Accordé, disais-je; mais à faire en » vingt ans, c'est-à-dire, à quinze cent mille » francs par an. Cela allait très-bien jusque-là; » mais que me donnerez-vous, ajoutais-je, pour » ma première année? car si je veux que ma » dépense soit morcelée, je veux néanmoins que » le résultat, le travail m'arrive entier et fini. » Ainsi je veux d'abord un abri, une chambre, » un appartement, n'importe quoi; mais quel- » que chose de complet pour mes quinze cent » mille francs. Les architectes ne voulaient plus » y entendre; cela gênait leur grandiose, leur » grand effet. Ils auraient voulu d'abord produire » toute une façade long-temps inutile, et vous » engrainer ainsi dans des dépenses immenses, » qui, si elles étaient interrompues, ne vous lais- » saient rien.

» C'est avec cette manière à moi, et en dépit » de tant de circonstances politiques et mili- » taires, que j'ai fait néanmoins tant de choses.

» J'avais réuni quarante millions de meubles à la » couronne, quatre millions au moins d'argen» terie. Que de palais j'ai restaurés! Peut-être » trop : j'y reviens. Grâce à ma manière de faire, » j'ai pu habiter Fontainebleau dès la première » année de travail; il ne m'en coûta pas plus de » cinq à six cent mille francs. Si j'y ai dépensé de» puis six millions, cela n'a été qu'en six ans; j'en » aurais dépensé bien davantage avec le temps! » Mon but principal avait pour objet que la dé» pense fût insensible, et le résultat éternel.

» A mes voyages de Fontainebleau, disait l'Em» pereur, douze à quinze cents personnes étaient » invitées, logées et meublées; plus de trois » mille pouvaient y trouver à dîner, et ceci n'avait » rien de coûteux pour le souverain, ou très-peu, » grâce à l'ordre établi; Duroc l'avait rendu ad» mirable. Plus de vingt ou vingt-cinq princes, » dignitaires ou ministres étaient contraints d'y » tenir maison.

» Je condamnais Versailles dans sa création, » reprenait l'Empereur; mais dans mes idées » parfois gigantesques sur Paris, je rêvais d'en » tirer partie, et de n'en faire, avec le temps,

» qu'une espèce de faubourg, un site voisin, un
» point de vue de la grande capitale; et pour
» l'approprier davantage à cet objet, j'avais conçu
» une singulière idée, dont je m'étais même fait
» présenter le programme.

» De ces beaux bosquets, je chassais toutes
» ces nymphes de mauvais goût, ces ornemens
» à la *Turcaret*, et je les remplaçais par des
» panoramas, en maçonnerie, de toutes les ca-
» pitales où nous étions entrés victorieux, de
» toutes les célèbres batailles qui avaient illus-
» tré nos armes. C'eût été autant de monumens
» éternels de nos triomphes et de notre gloire
» nationale, posés à la porte de la capitale de
» l'Europe, laquelle ne pouvait manquer d'être
» visitée par force du reste de l'univers. » Et
laissant tout à coup cela, il s'est mis à nous lire
le Distrait, dont le volume était depuis long-
temps sous sa main; mais il l'a presque aussitôt
interrompu, soit qu'il ait été remué de ses pro-
pres pensées, soit qu'il s'y vît contraint par une
toux nerveuse qui depuis peu lui revient sou-
vent après son dîner. Il est certain qu'il change
beaucoup, et que sa santé se perd tout à fait.

Lundi 5.

Projet d'une histoire européenne.—Sélim III. — Forces d'un Sultan turc. — Les Mamelouchs. — Sur la Régence.

L'Empereur n'est sorti qu'à près de cinq heures ; il était souffrant, avait pris un bain, que la venue de sir H. Lowe avait trop prolongé, n'ayant voulu en sortir qu'après que ce Gouverneur eut disparu de l'établissement.

L'Empereur avait lu dans son bain deux volumes de l'Histoire Ottomane. Il avait conçu l'idée, disait-il, et regrettait fort de n'avoir pu l'exécuter, de faire composer toutes les histoires de l'Europe depuis Louis XIV, sur les pièces mêmes de nos relations extérieures où se trouvent les rapports réguliers de tous les ambassadeurs.

« Mon règne, observait-il, eût été une époque » parfaite pour cet objet. La supériorité de la » France, son indépendance, sa régénération, » mettaient le gouvernement actuel à même de » publier tous ces objets sans inconvénient. » C'eût été comme si l'on eût publié l'histoire » ancienne : rien n'eût été plus précieux. »

Et de là, passant à Sélim III, il disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors de ton sérail, mets-» toi à la tête de tes troupes, et recommence » les beaux jours de ta monarchie. »

Sélim, le Louis XVI des Turcs, disait l'Empereur, qui nous était très-attaché et très-favorable d'ailleurs, se contenta de lui répondre que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient bien loin, que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout à fait sans fruit.

L'Empereur ajoutait néanmoins que personne ne connaissait, sans doute, la force de la développée, le débordement subit dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper, et mettre en marche sa multitude fanatisée. Plus tard, il disait que, pour son propre compte, si en Égypte il eût pu à ses Français joindre les Mameloucks, il se serait regardé comme le maître du monde. « Avec cette poignée choisie » et la canaille, ajoutait-il en riant, recrutée » sur les lieux, pour être dépensée au besoin,

» je ne connais rien que je n'eusse renversé.
» Alger en trembla. »

« — Mais si jamais il prenait fantaisie à ton
» Sultan, disait un jour le Dey d'Alger au consul
» français, de venir nous visiter, quelle serait
» notre sûreté; car il a défait les Mameloucks? »
» C'est que les Mameloucks, dans tout l'Orient,
» observait l'Empereur, étaient en effet des objets
» de vénération et de terreur, c'était une milice
» regardée jusqu'à nous comme invincible. »

L'Empereur, en attendant son dîner au milieu de nous, a ouvert un livre qui se trouvait à côté de lui sur le canapé : c'était la Régence. Il a dit que c'était là une des époques les plus hideuses de nos annales; il était fâché qu'on l'eût peinte avec la légèreté du temps, et non pas avec la sévérité de l'histoire. On avait jeté dessus les fleurs du bon ton et le vernis des grâces, au lieu d'en faire une exacte justice. La Régence au vrai, observait-il, avait été le règne de la dépravation du cœur, du dévergondage de l'esprit, de l'immoralité la plus profonde en tout genre; c'était au point qu'il croyait, disait-il,

à toutes les horreurs, à toutes les abominations qu'on reprochait aux mœurs du Régent, dans le sein de sa propre famille; tandis qu'il ne le croyait pas de Louis XV, qui, bien que plongé dans le plus sale, le plus hideux libertinage, ne lui laissait pourtant pas le droit d'ajouter foi à des choses si révoltantes et si monstrueuses; et il le justifiait très-bien de certaines imputations qui eussent touché de fort près à la personne d'un de ses anciens aides-de-camp, de lui, Napoléon. De là il est revenu à dire que l'époque du Régent avait été le renversement de toutes les fortunes, la perte de la morale publique. Rien n'avait été sacré, ni dans les mœurs, ni dans les principes. Le Régent s'était personnellement couvert d'infamie. Dans l'affaire des princes légitimes, il avait montré la dernière bassesse, et commis un grand abus d'autorité. Le Roi seul pouvait autoriser un tel jugement, et lui Régent s'était plu à se déshonorer gratuitement dans la personne de sa femme, fille naturelle de Louis XIV, qu'il avait trouvé très-bien néanmoins d'épouser quand ce Roi régnait.

Mardi 6.

Pour essayer la tente, qui venait d'être achevée, on y a dressé la table de service, et nous avons invité à déjeûner avec nous les officiers anglais qui avaient surveillé le travail.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre; il a fait sa toilette, je l'ai accompagné à sa sortie jusqu'au fond du bois, où nous nous sommes promenés quelque temps : il discutait des objets graves......, etc., etc.*

L'Empereur est revenu vers la calèche pour la demander, et nous avons continué la prome-

* Je dois avoir dit qu'en travaillant mon journal à Longwood, la circonspection et la prudence m'ordonnaient souvent d'exprimer mystérieusement ma pensée. Aujourd'hui, depuis le temps que tout cela a été écrit, l'intervalle qui m'en sépare, les différentes situations où je me suis trouvé, font qu'il est bien des choses que je ne sais plus m'expliquer à moi-même. Par exemple, il y avait dans cet endroit des initiales et autres caractères dont je n'ai pu, en dépit de tous mes efforts, soupçonner, en quoi que ce fût, la véritable signification. Il est pourtant sûr quelles devaient exprimer des choses d'autant plus importantes et plus délicates, que j'ai mis plus de soin à les rendre inintelligibles.

nade jusqu'à ce qu'elle nous ait rejoints. En finissant le premier tour, on a dit que l'Amphitrion était là. L'Empereur l'a fait demander, et nous avons fait deux tours de plus. En revenant, l'Empereur a visité la tente, et a dit quelques mots de satisfaction à l'officier et aux matelots qui la finissaient.

Mercredi 7.

Campagnes d'Italie, etc. — Epoque de 1815, etc. — Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte. — Paul Ier.

Après le déjeûner, que l'Empereur a fait sous la tente, il lui a pris fantaisie de revoir quelques chapitres de la Campagne d'Italie; il a fait venir mon fils, dont le pied était enfin beaucoup mieux, et les yeux en meilleur état. Il a donné la dernière main aux chapitres de Pavie et de Livourne qui portent, l'un les fruits d'une heureuse témérité, l'autre ceux d'une sage prudence. L'audace, la vigueur et la célérité qui enlevèrent Pavie y étouffèrent l'étincelle d'une insurrection générale qui eût pu priver des merveilles de la campagne, tandis que la lointaine et diplomatique occu-

pation de Livourne maintint la neutralité de la Toscane.

L'Empereur s'est ensuite promené vers le fond du bois, ayant commandé que la calèche vînt l'y joindre. Chemin faisant l'Empereur disait regarder les Campagnes d'Italie et d'Égypte comme entièrement finies, il les croyait en état d'être données au public; et ce serait, disait-il, sans doute une chose bien agréable aux Français et aux Italiens; c'était le livre de leur gloire et de leurs droits, etc. Il ne croyait pas néanmoins qu'il dût y mettre son nom, et répétait que les diverses époques de ses Mémoires consacreraient ceux de ses compagnons fidèles, etc.

A l'arrivée de la calèche, la conversation continuant sur le même sujet, on l'a fortement pressé de finir 1815; on en a vivement développé l'importance, la gravité, les résultats. Eh « bien! a-t-il dit en souriant, il faut que je m'y » remette tout à fait : cela fait plaisir de se voir » encourager; mais encore faut-il de la bonne » humeur pour travailler. L'on ne nous abreuve » ici que de dégoûts et de tracasseries; on sem» ble nous envier l'air que nous respirons. »

Rentré dans sa chambre, où je l'ai suivi, la conversation a été des plus intéressantes et fort remarquable. Il a été question de Gustave III, de la Suède, de la Russie, de Gustave IV, de Bernadotte, de Paul Ier, etc., etc.

J'ai raconté qu'à Aix-la-Chapelle, *Gustave III* vivait au milieu de nous en simple particulier, sous le nom de *comte de Haga*. Il faisait le charme de la société par la vivacité de son esprit et l'intérêt de ses récits. J'avais ouï de sa bouche *sa fameuse révolution de* 1772, et j'étais dans la position la plus heureuse pour connaître à fond cette époque de l'histoire de Suède; je me trouvais fort de connaissance dans le même temps avec le Suédois baron *de Sprengporten*, qui, après avoir été fort zélé pour Gustave, avait eu le malheur de passer en Russie pour revenir à la tête des étrangers combattre sa patrie. Il en était résulté qu'il se trouvait, par ce fait, sous une condamnation à mort en Suède. Or, il était aussi à Aix-la-Chapelle en ce moment, et s'en était banni par courtoisie, disait-il, à l'arrivée de Gustave. Il ne s'était pourtant pas éloigné de plus d'une

demi-lieue, de sorte que tout ce que j'entendais raconter au Roi dans la soirée, m'était, le lendemain à déjeûner, combattu, modifié ou confirmé par le baron. Il avait été fort avant dans la confiance de ce prince.

L'Empereur observait que ce même Sprengporten avait été précisément l'envoyé de Paul auprès de lui lors de son consulat. Et sur Gustave IV, il a dit que ce prince s'était annoncé au début pour un héros; et n'avait fini que comme un fou; qu'il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables. Encore enfant, on l'avait vu, disait-il, insulter Catherine par le refus de sa petite-fille, au moment même où cette grande Impératrice, sur son trône et au milieu de sa Cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage.

Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant, après la catastrophe de Paul, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel Empereur; et répondant aux plaintes officielles qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat

de son père, fermât l'entrée de ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre).

« A mon apparition à la souveraineté, disait » l'Empereur, il se déclara mon grand antago- » niste; on eût dit qu'il ne voulait rien moins » que recommencer le grand Gustave-Adolphe. » Il courut toute l'Allemagne pour l'ameuter » contre moi. Lors de la catastrophe du duc » d'Enghien, il jura de le venger de sa personne, » et plus tard renvoya insolemment l'aigle noir au » roi de Prusse, parce que celui-ci avait reçu » ma légion d'honneur, etc., etc.

» Enfin son moment fatal arriva, disait l'Em- » pereur; une conspiration peu commune l'ar- » racha du trône, et le déporta hors de ses » États. L'unanimité contre lui prouve ses torts » sans doute. Je veux qu'il fut inexcusable, » même fou; toutefois est-il extraordinaire et » sans exemple que, dans cette crise, il ne se » soit pas tiré une seule épée pour sa défense, » soit par affection, par reconnaissance, par » vertu, ou par niaiserie même si l'on veut; et

» vraiment c'est là une circonstance qui honore » peu l'atmosphère des rois. »

Ce prince, balloté, trompé par les Anglais, qui voulaient en faire leur instrument, repoussé par ses proches, parut vouloir renoncer au monde, et, comme s'il eût senti son existence flétrie par son mépris des hommes et son dégoût des choses, il fut volontairement se perdre tout à fait dans la foule.

L'Empereur disait qu'après la bataille de Leipsick, Gustave lui avait fait parvenir qu'il lui en avait voulu beaucoup sans doute ; mais que depuis long-temps il était celui des souverains dont il avait le moins à se plaindre, et que depuis bien long-temps aussi, il n'avait plus pour lui qu'admiration et sympathie ; que les malheurs du moment lui permettaient de l'exprimer sans embarras ; qu'il s'offrait pour être son aide-de-camp *, et lui demandait un asile en France.

* Je dois faire connaître que M. le colonel Gustafsson (Gustave IV) s'est élevé contre l'inexactitude de ce fait. Mais par sa lettre même on pourrait être conduit à penser que l'erreur ne provient que d'une interprétation

« Je fus touché, observait l'Empereur; mais » je considérai bientôt que si je l'accueillais, il » était de ma dignité de faire des efforts en sa » faveur. Or, je ne gouvernais plus le monde; » puis les esprits communs n'auraient pas man- » qué de voir dans mon intérêt pour lui, une » haine impuissante contre Bernadotte; enfin, » Gustave avait été déchu par le vœu du peuple, » qui, moi, m'avait élevé; il y aurait eu inconsé- » quence en moi, désharmonie de principes, à » prendre sa cause. Bref, je craignais de com- » pliquer encore les affaires, et fis taire la géné- » rosité. Je fis répondre que j'appréciais ce qu'il » m'offrait, et que j'y étais sensible; mais que » la politique de la France ne me permettait

---

forcée, donnée à ses paroles véritables; or chacun sait combien cette inexactitude est facile, même habituelle, lorsqu'il sagit d'un fait qui ne peut avoir été transmis qu'à l'aide de plusieurs intermédiaires. Dans la crainte d'avoir mal entendu moi-même, ce qui eût été possible, je n'aurais pas hésité un instant à prendre l'erreur sur mon compte; mais chaque lecteur jugera que l'étendue de la conversation de Napoléon, le dévoloppement de ses idées sur le sujet ne pouvaient me laisser aucun doute.

» pas de me livrer à mes sentimens particuliers,
» qu'elle m'imposait même la douleur de lui
» refuser pour le moment l'asile qu'il deman-
» dait. Que du reste il se tromperait fort s'il
» me supposait d'autres sentimens qu'une bien-
» veillance extrême et des vœux sincères pour
» son bonheur, etc., etc.

» Quelque temps après l'expulsion de Gus-
» tave, disait encore l'Empereur, et la succes-
» sion au trône vacante, les Suédois, voulant
» m'être agréables, et s'assurer la protection
» de la France, me demandèrent un Roi. Il fut
» question un moment du Vice-Roi; mais il
» eût fallu qu'il changeât de religion; ce que
» je trouvais au-dessous de ma dignité et de
» celle de tous les miens. Puis je ne jugeais pas
» le résultat politique assez grand pour excuser
» un acte si contraire à nos mœurs. Toutefois
» j'attachai trop de prix, peut-être, à voir un
» Français occuper le trône de Suède. Dans ma
» position, ce fut un sentiment puérile. Le vrai
» Roi de ma politique, celui des vrais intérêts de
» la France, c'était le Roi de Danemarck, parce
» que j'eusse alors gouverné la Suède par mon

» simple contact avec les provinces danoises.
» *Bernadotte* fut élu, et il le dut à ce que sa
» femme était sœur de celle de mon frère Joseph,
» régnant alors dans Madrid.

» Bernadotte, affichant une grande dépen-
» dance, vint me demander mon agrément, pro-
» testant avec une inquiétude trop visible, qu'il
» n'accepterait qu'autant que cela me serait
» agréable.

» Moi, monarque élu du peuple, j'avais à ré-
» pondre que je ne savais point m'opposer aux
» élections des autres peuples. C'est ce que je
» dis à Bernadotte, dont toute l'attitude trahis-
» sait l'anxiété que faisait naître l'attente de ma
» réponse, ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de
» la bienveillance dont il était l'objet, que je
» ne voulais avoir été pour rien dans son élec-
» tion, mais qu'elle avait mon assentiment et
» mes vœux. Toutefois, le dirai-je, j'éprouvais
» un arrière instinct qui me rendait la chose
» désagréable et pénible; en effet, Bernadotte
» a été le serpent nourri dans notre sein; à
» peine il nous avait quittés, qu'il était dans le
» système de nos ennemis, et que nous avions

» à le surveiller et à le craindre. Plus tard il a » été une des grandes causes actives de nos malheurs, c'est lui qui a donné à nos ennemis la » clef de notre politique, la tactique de nos » armées; c'est lui qui leur a montré les che- » mins du sol sacré! Vainement dirait-il pour » excuse, qu'en acceptant le trône de la Suède » il n'a plus dû être que Suédois; excuse ba- » nale, bonne tout au plus pour la multitude » et le vulgaire des ambitieux. Pour prendre » femme on ne renonce point à sa mère, en- » core moins est-on tenu à lui percer le sein et » à lui déchirer les entrailles. On dit qu'il s'en » est repenti plus tard, c'est-à-dire, quand il » n'était plus temps et que le mal était accom- » pli. Le fait est qu'en se retrouvant au milieu » de nous, il s'est aperçu que l'opinion en fai- » sait justice; il s'est senti frappé de mort. Alors » ses yeux se sont dessillés; car on ne sait pas, » dans son aveuglement, à quels rêves n'auront » pas pu le porter sa présomption et sa vanité, » etc., etc. » Et comme à la suite de cela et de beaucoup d'autres choses encore, j'ai osé me

permettre de lui faire observer comme un jeu du hasard, bien bizarre, bien extraordinaire, que le soldat Bernadotte, appelé à une couronne où le protestantisme était de rigueur, se trouvait précisément né protestant, et que son fils, destiné par là à régner sur des Scandinaves, se présentait au milieu d'eux précisément avec le nom national d'*Oscar*. Mon cher, a repris l'Empereur : « C'est que ce hasard tant cité, ce » hasard dont les Anciens faisaient un dieu, qui » nous étonne chaque jour, nous frappe à chaque » instant, ne nous apparaît, après tout, si singu- » lier, si bizarre, si extraordinaire, que parce » que nous ignorons les causes secrettes et toutes » naturelles qui l'ont amené; et pourtant il suffit » de cette seule combinaison occulte pour créer » du merveilleux et enfanter des mystères; ici, » par exemple, quant au premier article, de s'ê- » tre trouvé né protestant, n'en faites pas hon- » neur au hasard : rayez celui-là. Quant au » second, le nom d'Oscar; c'est moi qui fut le » parrain; et quand je le nommai, je radotais » d'Ossian : il se présenta donc tout naturelle-

» ment. Vous voyez à présent combien est simple ce qui vous étonnait si fort, etc., etc. * »

Sur la fin de la conversation, l'Empereur est revenu sur Paul; il a parlé des fureurs que lui causèrent, dans le temps, la déloyauté du ministère anglais. On lui avait promis Malte dès qu'on s'en serait emparé; aussi s'empressa-t-il de s'en faire nommer grand-maître. Malte rendue, les ministres anglais nièrent le lui avoir promis. On assure qu'à la lecture de ce honteux mensonge, Paul se montra si indigné, qu'en plein conseil, saisissant la dépêche, il la perça de son épée, ordonnant qu'on la renvoyât en cet état, pour toute réponse. « Si c'est une » folie, disait l'Empereur, il faut convenir que » c'est celle d'une belle âme; c'est l'indignation » de la vertu, qui jusque là n'a pu soupçonner » une telle bassesse. »

* On trouve dans les Mémoires publiés par M. le général Montholon, tome 1er, page 209, des notes bien curieuses, dictées par Napoléon, touchant le prince de Ponté-Corvo, sa nomination à ce titre, sa conduite à la bataille d'Iéna, son élection au trône de Suède, etc.

Dans le même temps, les ministres anglais traitant avec nous de l'échange des prisonniers, refusaient d'y comprendre, sur la même échelle, les prisonniers russes faits en Hollande, au propre service, et pour la seule cause des Anglais. « J'avais deviné, disait l'Empereur, la trempe » du caractère de Paul. Je saisis l'occasion aux » cheveux; je fis réunir ces Russes; je les ha- » billai et les lui renvoyai pour rien. Dès-lors ce » cœur généreux fut tout à moi; et comme je » n'avais aucun intérêt opposé à la Russie, que » je n'aurais jamais parlé que justice et procé- » dés, nul doute que je n'eusse disposé désor- » mais du cabinet de Saint-Pétersbourg. Nos » ennemis sentirent le danger, et l'on a voulu » que cette bienveillance de Paul lui ait été fu- » neste : cela pourrait bien être; car il est des » cabinets pour qui rien n'est sacré. »

Napoléon, plus tard, a dicté les détails de la fin tragique de l'infortuné Paul. L'importance et le crédit d'une telle source nous porte à les transcrire ici : « Paul fut assassiné dans la nuit » du vingt-trois au vingt-quatre mars 1801. Lord » Withworth était ambassadeur à sa Cour; il

» était fort lié avec le comte***, le général***, » les***, les***, et autres personnes authentiquement reconnues pour être les auteurs et acteurs de cet horrible parricide. Ce monarque » avait indisposé contre lui, par un caractère » irritable et très-susceptible, une partie de la » noblesse russe. La haine de la révolution française avait été le caractère distinctif de son » règne. Il considérait comme une des causes » de cette révolution la familiarité du souverain » et des princes français, et la suppression de » l'étiquette à la Cour. Il établit donc à la sienne » une étiquette très-sévère, et exigea des marques de respect peu conformes à nos mœurs » et qui révoltaient généralement. Être habillé » d'un frac, avoir un chapeau rond, ne point » descendre de voiture quand le Czar ou un » des princes de sa maison passait dans les rues » ou promenades; enfin, la moindre violation » des moindres détails de son étiquette excitait » toute son animadversion, et par cela seul » on était jacobin. Depuis qu'il s'était rapproché du Premier Consul, il était revenu sur » une partie de ses idées; et il est probable

» que s'il eût vécu encore quelques années, il » eût reconquis l'opinion et l'amour de sa Cour, » qu'il s'était aliénés. Les Anglais, mécontens, » et même extrêmement irrités du changement » qui s'était opéré en lui depuis un an, n'ou- » blièrent rien pour encourager ses ennemis in- » térieurs. Ils parvinrent à accréditer l'opinion » qu'il était fou, et enfin nouèrent une conspi- » ration pour attenter à sa vie. L'opinion géné- » rale est que . . . .

. . . .

» la veille de sa mort, Paul étant à souper avec » sa maîtresse et son favori, reçut une dépêche » où on lui détaillait toute la trame de la cons- » piration; il la mit dans sa poche, en ajour- » nant la lecture au lendemain. Dans la nuit il » périt.

» L'exécution de cet attentat n'éprouva aucun » obstacle : le comte *** avait tout crédit au » palais; il passait pour le favori et le ministre » de confiance du souverain. Il se présente à » deux heures du matin à la porte de l'apparte- » ment de l'Empereur, accompagné du géné- » ral ***, de *** et de ***. Un cosaque affidé, qui

» était à la porte de sa chambre, fit des difficultés pour les laisser pénétrer chez lui; ils le massacrèrent aussitôt. L'Empereur s'éveilla au bruit, et se jeta sur son épée; mais les conjurés se précipitèrent sur lui, le renversèrent et l'étranglèrent. Le général *** fut celui qui lui donna le dernier coup; il marcha sur son cadavre. L'Impératrice, femme de Paul, quoiqu'elle eût beaucoup à se plaindre des galanteries de son mari, témoigna une vraie et sincère affliction; et tout ceux qui avaient pris part à cet assassinat furent constamment dans sa disgrâce . . . .

. . . .

» Bien des années après, le général *** commandait encore . . . . quoi qu'il en soit, cet horrible événement glaça d'horreur toute l'Europe, qui fut surtout scandalisée de l'affreuse franchise avec laquelle les Russes en donnaient des détails dans toutes les Cours. Il changea la position de l'Angleterre et les affaires du monde. Les embarras d'un nouveau règne . . . .

. . . .

» donnèrent une autre direction à la politique » de la Cour de Russie. Dès le cinq avril, les ma- » telots anglais qui avaient été faits prisonniers » de guerre par suite de l'embargo, et envoyés » dans l'intérieur de l'empire, furent rappe- » lés. La commission qui avait été chargée de » la liquidation des sommes dues par le com- » merce anglais fut dissoute. Le comte***, qui » continua à être le principal ministre, fit con- » naître aux amiraux anglais, le vingt avril, que » la Russie accédait à toutes les demandes du » cabinet anglais; que l'intention de son maître » était que, d'après la position du gouvernement » britannique de terminer le différend à l'amia- » ble par une convention: on cessât toutes hos- » tilités jusqu'à la réponse de Londres. Le désir » d'une prompte paix avec l'Angleterre fut hau- » tement manifesté, et tout annonça le triomphe » de cette puissance. » (*Mémoires de Napoléon, publiés par le général Gourgaud*, tom. 2, p. 151.

N. B. On vient de lire ci-dessus que l'Empereur se plaignait que le prince de *Ponte-Corvo* (*Bernadotte*) était à peine en Suède qu'il avait eu à s'en défier, et à le combattre. Voici une

lettre du moment, tout à fait à l'appui de cette assertion, renfermant d'ailleurs un exposé précieux du système continental.

Aux Tuileries, le 8 août 1811.

« Monsieur le Prince Royal de Suède, votre correspondance particulière m'est parvenue; j'ai apprécié, comme la preuve des sentimens d'amitié que vous me portez, et comme une marque de la loyauté de votre caractère, les communications que vous me faites. Aucune raison politique ne m'empêche de vous répondre.

» Vous appréciez sans doute les motifs de mon décret du vingt et un novembre 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Europe; il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but: les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre, nuit autant au commerce de la Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime, qu'il nuit au commerce de l'Empire Français et à la dignité de sa puissance. Je dirai même que les prétentions dominatrices de l'Angleterre sont encore plus offensives

envers la Suède ; car votre commerce est plus maritime que continental : la force réelle du royaume de Suède est autant dans l'existence de sa marine, que dans l'existence de son armée.

» Le développement des forces de la France est tout continental. J'ai su créer, dans mes États un commerce intérieur qui porte la vie et l'argent des extrémités de l'Empire au centre, et du centre aux extrémités, par l'impulsion donnée aux industries agricoles et manufacturières, par la rigoureuse prohibition des produits étrangers. Cet état de chose est tel, que je ne sais pas si le commerce français aurait beaucoup à gagner par la paix avec l'Angleterre.

» Le maintien, l'observance ou l'adoption du décret de Berlin, est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe que dans les intérêts privés de la France.

» Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Les raisons secrètes de l'Angleterre, les voici : elle ne veut pas la paix ; elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui

ai fait faire ; la guerre agrandit son commerce et son territoire ; elle craint des restitutions ; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité ; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts, et les États créés par la conquête. Je pense que sur ce point Votre Altesse Royale ne doit pas différer de sentimens avec moi.

» J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins ; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix : il n'y a que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse : leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

» Votre cabinet se compose d'hommes éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacles à soustraire ses peuples à une soumission mercantile envers une nation étrangère. *Ne vous laissez pas*

prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre. L'avenir vous prouvera que quelque soient les révolutions que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives, qui les laisseront maîtres chez eux.

» L'article III du traité du vingt-quatre février 1802 corrige les stipulations incomplètes du traité de *Frédérisham.* Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai à Hambourg; vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands : ils paieront des droits d'entrées; vous vous débarrasserez de vos fers : cela m'arrangera. J'ai besoin de fer à *Anvers*, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

» Soyez fidèle au traité du vingt-quatre février; chassez les contrebandiers anglais de la

rade de *Gothembourg;* chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement, je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupuleusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que vos voisins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez à vos engagemens, je me croirai dégagé des miens.

» Je désire toujours m'entendre amicalement avec V. A. R.; je verrai avec plaisir qu'elle communique cette réponse à S. M. Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

» Mon ministre des affaires étrangères répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen à fait mettre sous mes yeux.

» Cette lettre n'étant à autre fin, etc., etc. »

NAPOLÉON.

Jeudi 8.

Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. — Sa Nourrice, etc. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser, aux environs de Mantoue.

Je suis entré chez l'Empereur sur les onze heures; il faisait sa toilette et passait en revue,

avec son valet-de-chambre, plusieurs échantillons de parfumeries et d'odeurs envoyés d'Angleterre; il s'informait de tous, n'en connaissait aucun, et riait fort de sa crasse ignorance, disait-il. Il a désiré déjeûner sous la tente, et nous y a tous réunis.

Il se plaignait de la mauvaise qualité du vin, et appelait en témoignage son maître-d'hôtel, Cipriani, qui est Corse, pour affirmer qu'ils en avaient de bien meilleur chez eux. A ce sujet il disait avoir eu en patrimoine la première vigne de l'île, grande et considérable, *l'Esposata*, c'était son nom; il n'en devait parler, disait-il, qu'avec reconnaissance. C'était grâce à elle qu'il avait, dans sa jeunesse, fait ses voyages de Paris; c'était elle qui fournissait aux frais de ses semestres. Nous lui demandions ce qu'elle allait devenir. Il nous a dit en avoir disposé depuis long-temps en faveur de sa nourrice, à laquelle il croyait bien avoir donné dans l'île peut-être cent vingt mille francs de bien-fonds; il avait voulu même lui donner, disait-il, sa maison patrimoniale; mais la trouvant trop au-dessus de l'état de sa nourrice, il l'avait donnée à la

famille Romalino, sa plus proche du côté maternel, à condition que celle-ci ferait passer son habitation à la nourrice *.

En somme, il en avait fait une grande dame, disait-il. Elle était venue à Paris lors du couronnement; elle avait eu une audience du Pape de plus d'une heure et demie. « Pauvre Pape, » disait l'Empereur, il fallait qu'il eût bien du » temps de reste! Elle était, au demeurant, » extrêmement dévote. Elle avait pour mari un » caboteur de l'île. Elle plut beaucoup aux Tui-

* La maison patrimoniale de Napoléon, son berceau, possédée en effet aujourd'hui par M. Romalino, membre de la chambre des députés, est demeurée, comme on le pense, un objet de vive curiosité et de grande vénération pour les voyageurs et surtout pour les militaires.

Je tiens de témoins oculaires, qu'à l'arrivée de chaque régiment en Corse, elle a été l'objet d'un spectacle constamment renouvelé, les soldats y accourant aussitôt en foule, et s'y faisant introduire d'autorité, comme y ayant droit. Une fois admis, chacun s'y montre selon sa chaleur de sentiment : l'un, en parcourant des yeux, lève les mains vers le Ciel; celui-ci s'agenouille, celui-là baise le plancher; des larmes roulent dans les yeux d'un autre : il en est qui semblent en démence. On a dit quelque chose de pareil du tombeau du grand Frédéric. Voilà l'empire des héros!

» leries, et enchanta toute la famille par la viva-
» cité de son langage et de ses gestes. L'Impéra-
» trice Joséphine lui donna des diamans. »

Après le déjeûner, l'Empereur, fidèle à sa résolution d'hier, a voulu se mettre au travail; il a mis la dernière main au chapitre de la bataille de Castiglione, si remarquable pour la précision des manœuvres et l'importance des résultats éloignés.

Après ce travail il a gagné le bois, dans l'intention d'y attendre la calèche. Continuant la conversation qu'avait amenée le chapitre, il racontait que Joséphine était partie de Brescia avec lui, et avait ainsi commencé la campagne contre Wurmser. Arrivée à Vérone, elle avait été témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, elle voulait gagner Brescia; mais elle se trouva arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Dans l'inquiétude, l'agitation du moment, la crainte la saisit, et elle pleura beaucoup en quittant son mari, qui lui dit en l'embrassant, et avec une sorte d'inspiration : « Wurmser va payer » cher les pleurs qu'il te cause! » Elle fut obli-

gée de longer, en voiture et de très-près, le siége de Mantoue. On tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. Elle traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes; mais soutenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari.

Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, observait l'Empereur, et les sentimens imprimés par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le Sénat, et traitée par lui comme l'eût été la plus grande princesse : il vint la complimenter, et lui présenta les huiles d'honneur; il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les courriers annoncèrent les prodiges de son mari, et l'anéantissement de Wurmser.

L'Empereur est revenu au salon pour la première fois depuis l'incendie. On le meuble peu à peu avec des objets envoyés exprès de Londres. Il est un tant soit peu plus supportable. Après dîner l'Empereur a d'abord commencé

Turcaret, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection; mais c'était le cachet de Le Sage, a-t-il observé. Puis il a passé à l'Avocat Patelin, dont le vrai comique l'a fort amusé.

Vendredi 9.

L'Empereur a déjeûné sous la tente; il y a retravaillé le chapitre de la Brenta, où l'audace des entreprises, la multitude des combats, le prodige des hauts faits, semblent appartenir bien plus aux fictions du Tasse, qu'aux vérités de nos temps modernes.

A trois heures il est monté en calèche. Le Gouverneur s'était présenté durant notre promenade; il eût désiré parler à l'Empereur au sujet, croit-on, de la fête du Prince Régent, qui est lundi prochain, douze du courant, et le prévenir des salves que cette circonstance occasionnera au camp, si près de nous. D'un autre côté, on dit qu'il a donné l'ordre de ne fournir que la table de l'Empereur, et de faire un compte particulier pour chacun de nous,

trouvant la dépense fort au-dessus de son crédit. Cela est à peine croyable; toutefois nous verrons.

Samedi 10.

Catherine II. — Gardes impériales. — Paul Ier, etc.; Projets sur l'Inde, etc.

L'Empereur a été souffrant et a pris un bain. Sur les trois heures il s'est promené et a demandé la calèche. Il venait de lire l'histoire de Catherine. « C'était une maîtresse femme, di» sait-il : elle était digne d'avoir de la barbe » au menton. La catastrophe de Pierre, celle » de Paul, étaient des révolutions de sérail, des » coups de mains de janissaires. Ces milices de » palais sont terribles, observait-il, et d'autant » plus dangereuses que le souverain est plus ab» solu. Ma garde impériale aussi eût pu devenir » fatale sous une autre main que la mienne. »

L'Empereur disait que lui et Paul avaient été au mieux ensemble. Lors de la catastrophe de celui-ci, dans laquelle du reste le public n'a épargné ni les siens, ni ses alliés, Napoléon complottait, ajoutait-il, précisément en ce mo-

ment-là même avec lui une expédition des Indes, et il l'eût certainement porté à l'exécuter. Paul lui écrivait très-souvent et fort au long : sa première communication avait été curieuse et originale. « Citoyen Premier Consul, » lui avait-il écrit de sa main, je ne discute point » le mérite des droits de l'homme; mais quand » une nation met à sa tête un homme d'un » grand mérite et digne d'estime, elle a un » gouvernement, et la France en a désormais » un à mes yeux, etc., etc. »

Au retour, nous avons trouvé l'Amiral et sa femme; l'Empereur les a fait monter en calèche, et a fait un tour de plus; il s'est ensuite promené quelque temps d'une manière tout à fait gracieuse avec lady Malcolm.

Après dîner, l'Empereur a feuilleté deux volumes du Théâtre Français, sans pouvoir rien rencontrer qui pût le fixer.

Dimanche 11.

L'Empereur évêque, etc. — N'avait jamais souffert de l'estomac.

Après le déjeûner sous la tente et quelques

tours de jardin, l'Empereur a fait une dernière lecture du chapitre d'Arcole *.

Durant notre tour en calèche : « C'est dimanche, a fait observer quelqu'un. Nous aurions » la messe, a dit l'Empereur, si nous étions en » pays chrétien, si nous avions un prêtre, et » cela nous eût fait passer un instant de la journée. J'ai toujours aimé le son des cloches de » campagne, disait-il. Il faudrait se décider, » ajoutait-il gaîment, à faire un prêtre parmi » nous : le curé de Sainte-Hélène. — Mais comment l'ordonner, a-t-on dit, sans évêque? — » Et ne le suis-je pas, a repris l'Empereur, n'ai-je pas été oint du même chrême, sacré de la » même manière? Clovis et ses successeurs n'avaient-ils pas été oints, dans le temps, avec » la formule de *Rex christique sacerdos?* N'était-ce pas là réellement de vrais évêques? La » jalousie et la politique des évêques et des » Papes n'a-t-elle pas seule amené depuis la » suppression de cette formule? etc., etc.

---

* On le trouve imprimé dans ce recueil; tome 3, page 216.

A dîner, je ne mangeais pas; l'Empereur a voulu en connaître la cause. J'avais un grand mal d'estomac, souffrance à laquelle je disais être fort sujet. » Je suis plus heureux que vous, a » observé l'Empereur. De ma vie je n'ai senti » ma tête, *ni mon estomac*. « L'Empereur se répétait volontiers; aussi a-t-il prononcé ces mêmes paroles peut-être dix, vingt, trente fois au milieu de nous en différens momens *.

*** D'ordinaire je passe tous les détails de ce genre, à cause de leur minutie; mais celui que je viens de mentionner en cet instant, n'acquiert qu'une trop grande importance par la nature de la mort et les agonies prolongées et terribles de l'immortelle victime, qui a succombé sous les triples tourmens du corps, de l'esprit et du cœur. Il eût eu bien moins à souffrir entre les mains des Cannibales!... Et ce supplice, ces tourmens, lui ont été froidement ménagés par une administration barbare qui a entaché de cet acte les annales d'un peuple si justement renommé par l'élévation de ses sentimens et sa sympathie pour le malheur!.. Mais aussi une triste et pénible célébrité s'attachera au nom des bourreaux de Napoléon. L'indignation des cœurs généreux de tous les pays et de tous les âges les frappe à jamais d'une éternelle réprobation!**

Lundi 12.

Campagne de 1809, dite de Wagram; espace de six mois. — État de l'Europe. — Plans de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmülh. — Belles leçons de stratégie. — Réflexions; conséquences. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, le 14 octobre.

L'Empereur a passé la matinée dans son bain, à lire les journaux des Débats de mars et d'avril, venus hier par la voie du Cap. L'Empereur s'en est fort occupé : ils lui laissaient beaucoup d'agitation.

En général, depuis que l'Empereur avait reçu des livres et surtout les Moniteurs, il demeurait beaucoup plus chez lui, il sortait à peine : plus de cheval, pas même la calèche; à peine respirait-il quelques instans dans le jardin ; il ne s'en portait pas mieux; ses traits et sa santé s'altéraient visiblement.

Aujourd'hui je l'ai trouvé lisant les Croisades de Michaud, qu'il a quittées pour parcourir les Mémoires de Bezenval. Il s'est arrêté sur le duel de M. le Comte d'Artois et du Duc de

Bourbon; il en trouvait les détails curieux; mais bien loin de nous. « Il est difficile, disait-il, de » voir des temps plus rapprochés et des mœurs » aussi différentes. »

Dans le cours des conversations du jour, il est arrivé à l'Empereur de dire de nouveau, ce que je dois avoir déjà mentionné ailleurs, que sa plus belle manœuvre avait été à Eckmülh, sans toutefois la spécifier davantage.

J'exprimais, et au moment même de l'impression de ce volume, mes regrets à cet égard à un de mes amis auquel je laissais parcourir mon manuscrit. Il m'a dit qu'il n'hésitait pas à prononcer que ces mots de l'Empereur dussent s'entendre, non seulement de tout l'ensemble de la bataille, mais encore de celui de toute la campagne, qu'il disait être celle qui avait renfermé le plus d'embarras et requis le plus de combinaisons et de génie. « L'Empereur, me disait-il, y est toujours en action; il tient constamment les fils qui, non seulement vont déterminer la victoire sur le terrain où il opère; mais réagiront encore sur l'universalité de l'Europe. » Il a voulu me le prouver, et cette cir-

constance m'a valu son secret. Cet officier, d'un rang élevé dans la garde, rendu à l'étude et à la vie paisible, s'occupe dans sa retraite, avec autant de talent que de modestie, d'une entreprise vraiment nationale : *le tableau des campagnes de Napoléon sur le continent de l'Europe, par un témoin oculaire.*

Sa campagne de 1809 étant entièrement finie, sauf rédaction, il a bien voulu me la confier; il a fait plus, il m'a fait l'insigne faveur de la mettre à mon entière et libre disposition. Elle m'a vivement attaché, et y trouvant grand nombre de circonstances et de choses inédites, des opinions, des sentimens tout à fait identiques avec les miens et marchant directement à mon but, je n'ai pas hésité à en introduire ici de grandes portions; mon embarras n'a été que celui du choix à faire sur trois cents pages, appuyées de pièces, notes et documens authentiques. Je ne doute pas que la satisfaction de ceux qui liront ce que j'en extrais ne les porte à joindre leurs vœux à mes vives sollicitations, pour déterminer leur auteur à nous faire jouir bientôt de la publicité de son grand et glorieux

travail, car dans l'obligation d'abréger ce qu'il m'a confié, je mutile sans cesse, c'est-à-dire, je gâte.

L'auteur a commencé par démontrer très-bien que la coalition contre la France n'a cessé d'exister depuis 1793 jusqu'en 1814, soit ouvertement, soit dans le secret des cabinets et au fond du cœur de la haute aristocratie européenne; que le cabinet anglais a été constamment l'âme et le guide de cette ligue permanente; que toutes les campagnes du continent n'étaient que des épisodes de la grande lutte entre l'Angleterre et la France. Il fait observer que la coalition a pris une activité nouvelle, du moment qu'elle a vu les institutions de la révolution raffermies par l'établissement du trône impérial. Il prouve que dès la fin de 1804, d'après des traités conclus à cette époque même entre les puissances étrangères, et surtout d'après la fameuse note du dix-neuf janvier 1805, ainsi que beaucoup d'autres pièces non connues, le but constant de la coalition a été le démembrement de la nouvelle France, le renversement du trône impérial, soutien des institutions de la révolution; enfin, le rétablissement

de l'ancien ordre de choses. Il fait voir Napoléon perpétuellement réduit à se défendre contre les attaques du moment, à se mettre en mesure contre celles de l'avenir, et forcé d'opposer à ce système de coalition permanente du nord de l'Europe, et de guerre perpétuelle de l'Angleterre, le système défensif du midi, établi par l'organisation nouvelle de l'Italie, de la confédération germanique et de la péninsule espagnole.

«Vainement Napoléon, pour désarmer cette inimitié des souverains, a-t-il pardonné à l'Autriche en 1805, à la Prusse en 1806; accordé la paix à la Russie en 1807; demandé constamment la paix du monde à l'Angleterre; chacune de ces puissances ne se soumet qu'à la force, et ne souscrit des traités qu'avec l'intention de les rompre, etc., etc.

» Napoléon, au milieu de son expédition d'Espagne, est contraint de quitter inopinément ce pays, et reparaît tout à coup aux Tuileries le vingt-trois janvier. Il devenait urgent pour lui d'accourir à la défense de l'Empire immédiatement menacé.

» Quelque rapide qu'eût été l'incursion de l'Empereur dans la péninsule, ce court intervalle avait suffi aux intrigues du ministère anglais et à la malveillance des cabinets du continent pour accomplir une nouvelle coalition.

» La Prusse avait armé furtivement, et s'engageait à se déclarer dans l'occasion; l'enthousiasme d'Alexandre pour Napoléon s'était déjà éteint. Un voyage du Roi et de la Reine de Prusse à Pétersbourg avait opéré ce changement: la Russie épiait le moment favorable, se concertant déjà en secret avec la Prusse, et liant des intelligences mystérieuses avec Vienne. Quant à l'Autriche, qui, laissée trop forte par le traité de Presbourg, n'avait eu depuis d'autre sentiment que de dévorer ses peines en multipliant les protestations d'amitié, d'autre occupation que de songer à recouvrer ses pertes et à se donner des forces, elle ne dissimulait plus; elle se mettait en campagne, fière et menaçante, mais destinée encore une fois à devenir dupe de l'égoïsme du cabinet anglais, et à tomber seule victime de cette nouvelle coalition. Elle avait pour elle, en ce moment, sa popula-

tion sous les armes, les engagemens ou les promesses de ses voisins, le vœu des Allemands, le concours de l'Angleterre, et les préventions universelles que les intrigues des cabinets et la haine de l'aristocratie européenne avaient amassées contre Napoléon; enfin, les nombreuses machinations ourdies contre lui, tant au-dehors qu'au-dedans de son empire.

» A cette époque, toute l'Allemagne, et surtout le nord de ce pays, était remplie d'associations secrettes dirigées contre la France. La masse démocratique, conduite par des publicistes et des professeurs exaltés, rêvait la régénération politique, besoin du siècle. Les intérêts aristocratiques se joignaient ardemment à ceux-là, sous l'apparence patriotique de la libération allemande, ne calculant au fond que le retour de leurs priviléges. Tous étaient unis sous le nom généralement connu de *Tugenbund* (Association de la vertu.)

» Ainsi la cinquième coalition se présente tout à la fois guerrière et conspiratrice. Soumise à la direction machiavélique du ministère anglais, tout lui sera bon.

» On résolut donc de diriger des armées régulières au cœur de la France, et d'employer en même temps de grandes diversions sur les points les plus éloignés de son territoire, les plans d'insurrection des peuples alliés, celle même de nos armées, de nos départemens, tout cela est aujourd'hui reconnu et bien prouvé.

» Mais pour exécuter un tel projet, il avait fallu avant tout pervertir l'opinion des peuples. L'Angleterre avait répandu ses agens et son or sur tous les points de l'Europe; elle avait des intelligences dans tous les pays et des dépôts d'armes en Sicile, à Gibraltar, à Heligoland, sur toutes ses escadres. La Prusse et l'Autriche avaient travaillé l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie. On avait constamment combattu, sous toutes les formes, tous les résultats de la révolution propres à régénérer l'Europe; on mit habilement à profit les admirables succès de nos armées qui, à la suite de tant de provocations, avaient parcouru et occupé tant de territoire; on s'en servit pour irriter l'orgueil humilié, les intérêts froissés, pour créer des animosités particulières et exciter des haines invétérées,

et quand la révolution eut cherché à se consolider par les formes, la centralisation et l'unité de l'Empire. Alors toutes les machinations des étrangers dirigées jusque là contre elle, toutes les malveillances ennemies, furent dès cet instant reportées en entier sur la personne de l'Empereur, dont les destinées, jugeait-on, devaient entraîner désormais tout le système.

» Napoléon, bien que toujours provoqué, fut représenté partout comme le seul auteur de la guerre perpétuelle, insatiable de conquêtes, aspirant à la monarchie universelle. Ses ennemis, au contraire, furent dépeints comme les défenseurs de la liberté générale, les victimes d'une noble et juste opposition. Tandis que ses partisans ne furent plus que les courtisans intéressés d'un usurpateur heureux, avides de s'élever avec lui, ennemis de tous les droits des nations, et de toutes leurs libertés. Chacun des actes de l'Empereur fut cité comme une oppression; la défense à laquelle on le réduisait constamment n'était plus qu'une offensive perpétuelle. Tous les gouvernemens qu'il avait déjà vaincus, bien qu'il les eut épargnés, n'en de-

meuraient pas moins, disait-on, les objets constans de sa haine, et ne devaient s'attendre plus tard qu'à une destruction finale, etc., etc.

» Qu'on ne soit pas étonné que d'aussi fausses allégations aient obtenu quelque crédit à cette époque. Les négociations des coalisés, qui eussent pu éclairer la vérité, restaient tellement secrettes, qu'encore aujourd'hui, malgré le temps écoulé, on connaît à peine quelques-uns de leurs documens ; ils étaient servis en cela par Napoléon même, qui se voyait contraint de cacher aux siens les complots de ses ennemis, et leurs projets homicides.

» Toutes ces inculpations, soigneusement propagées dans les pays étrangers, trouvaient accès jusqu'au sein de notre France, parmi les chauds partisans de la révolution, qui disputaient sur des garanties sociales, quand l'existence même de la société était en danger. Ces inculpations étaient accueillies en tous pays par les hommes prématurément occupés d'idées républicaines, et qui s'effrayaient de voir un bras vigoureux régulariser les monarchies. Elles pénétraient jusque dans nos glorieuses bandes : tous les en-

fans de la victoire ne savaient pas s'en préserver La longue occupation de l'Allemagne et de l'Italie les avaient intéressés au sort de leurs habitans; et s'ils ne partageaient pas précisément tous leurs sentimens, du moins n'y restaient-ils pas assez étrangers. Nos armées d'Espagne étaient attaquées par d'autres idées; une généreuse commisération en faveur d'un peuple qu'on disait opprimé et injustement assailli, l'éloignement de l'Empereur, cette source immédiate de toute gloire et de toute faveur, tout concourait à rendre plus pénible la guerre de la péninsule. Ce qui, chez l'étranger, excitait la haine et la vengeance, produisait chez nous le refroidissement. Il était accru dans la masse par la fatigue d'un service trop prolongé, et dans les chefs, par le regret de ne pas jouir des avantages acquis, après cet âge où le mouvement n'est plus un besoin; car il est bon de considérer dans l'histoire de nos événemens la progression de l'âge dans la glorieuse génération dont la jeunesse avait opéré les merveilles de la révolution. Or, cette génération avait atteint désormais la maturité; et pour la plupart

de ceux qui la composaient, le terme probable de leurs espérances.

» Cette fois, continue l'auteur, les armées autrichiennes devaient attaquer de front, et marcher droit sur nos frontières, non comme en 1799, 1805 ou 1814, en cherchant les endroits faibles; mais comme gens au contraire qui ne craignaient pas les parties les plus fortes, étant assurés d'y trouver de l'appui. En même temps on devait détacher au loin des corps autrichiens, dans la Prusse méridionale, sur la Vistule, dans la Saxe, dans la Bavière, dans le Tyrol et le Voralberg, appelant partout à des insurrections qu'on avaient préparées, et auxquelles devaient prendre part surtout les anciens sujets prussiens, plus exaspérés que tous les autres, excités en dessous main par leur ancien gouvernement.

» Le corps de l'archiduc Ferdinand devait arriver jusqu'à Thorn, amenant cent pièces de canons dont la Prusse avait besoin avant de se déclarer. La coalition comptait que les souverains de la confédération du Rhin se joindraient à elle, soit de gré, soit de force, à mesure que

les armées autrichiennes s'avanceraient sur leur territoire. Des promesses et des menaces leur avaient été déjà adressées; et, s'il faut juger de cette époque par celles qui ont suivi, les espérances des coalisés n'étaient pas entièrement dénuées de fondement.

» L'Angleterre devait opérer conjointement avec l'Autriche, et faire en même temps de fortes diversions. Un armement, le plus considérable qu'elle eut jamais rassemblé, était dans ses ports de la Manche, et pouvait jeter une armée de plus de quarante mille hommes, soit dans le nord de l'Allemagne, soit dans la Hollande ou dans la Belgique, qu'on supposait mécontentes. Cette armée, marchant au-devant de la grande armée autrichienne, pouvait se rejoindre à elle sur le Rhin, au travers des pays insurgés. Des troubles éclatèrent effectivement dans le nord de l'Allemagne, en Hollande et dans l'ancien électorat de Trèves, pays le plus favorablement situé pour une telle opération. Des bouches du Wéser et des côtes de la Hollande aux frontières de la Bohême, il n'y a guère plus de cent lieues de distance. Il suffi-

sait donc de quelques succès, de quelques jours pour accomplir cette jonction. Une autre armée anglaise de quinze mille hommes, réunie en Sicile, devait débarquer à Naples, faire soulever l'Italie méridionale, et aider ainsi aux opérations de l'armée autrichienne dans la Lombardie.

» A l'aide de toutes ces attaques des armées et des nations étrangères, des machinations peut-être plus terribles encore, se tramaient dans l'intérieur de la France. Il est reconnu maintenant que le conventionnel Fouché, réunissant alors les ministères de l'intérieur et de la police, servait depuis long-temps la famille des Bourbons. Chaque semaine il lui livrait le bulletin secret destiné à Napoléon seul. « On prétend aussi que Fouché *voulait se saisir du pouvoir* lors des nouvelles de la bataille d'Essling, et de la rupture des ponts du Danube. » D'autres disent « qu'en cette circonstance * *la couronne imperiale devait être déférée à Bernadotte* **. Il

* *Montvéran*, t. 5; *Galerie historique*, t. 2 et 4, etc.

** Ceci me rappelle une circonstance personnelle qui

est plus aisé de pressentir que de connaître exactement les intrigues auxquelles put se livrer

---

présente un singulier rapprochement avec ce que rapporte cette histoire.

Lors de l'attaque sur Anvers, ayant demandé à m'y rendre comme volontaire, le duc de Feltre, ministre de la guerre, avec lequel je me trouvais lié, me destina à l'état-major général du prince de Ponte-Corvo (Bernadotte). Ce ministre me dit, en m'expédiant, qu'il allait me charger pour son beau-frère, chef de l'état-major du prince, d'un message verbal qu'il n'eût pas voulu confier au papier, me priant d'en bien retenir les expressions. Elles étaient celles-ci : « Nous avons des raisons de » croire à d'étranges menées de la part de Bernadotte, à » une ambition tout à fait extravagante. Ainsi point de » démarches, point de signatures qui pussent vous com- » promettre : veillez aux piéges. Ces paroles, sans explications ni commentaires, et avec l'état politique des choses telles qu'elles me paraissaient alors à moi, portion du vulgaire, me semblèrent du véritable grec. Je les rendis comme je les avais reçues, sans m'en inquiéter autrement; et encore aujourd'hui je suis loin de prétendre qu'elles dussent être d'un poids décisif; seulement, je les rapporte.

En addition à cette anecdote, en voici une autre qui m'a été contée depuis la publication du Mémorial, par quelqu'un qui prétendait la garantir. Elle est bien propre à corroborer l'opinion émise au texte ci-dessus, touchant les machinations intérieures, ourdies de longue main.

Immédiatement après la bataille d'Essling, m'a-t-on dit, un émissaire arriva du champ de bataille à Fouché

ce ministre (Fouché), investi d'un si grand pouvoir, et ayant des relations si étendues. D'un autre côté, l'Angleterre n'avait cessé d'entretenir des correspondances dans la Vendée; et quoique ce pays fût ramené par une administration douce et éclairée, les agens de l'étranger y trouvaient toujours quelques accès. Déjà pendant la campagne de 1807, on avait tenté de le faire soulever de nouveau : « On » voulait, dans la supposition où Napoléon vien» drait à être défait dans une grande bataille, » prendre les armes, et recevoir le duc de » Berri... dix mille conscrits réfractaires étaient » prêts à se soulever..... De la Vendée, le com-

---

pour lui faire connaître l'état désespéré des affaires, qu'on pensait pouvoir être très-favorable à certains projets. Cet émissaire était chargé de prendre ses avis, et de savoir ce qu'on pouvait attendre du dedans. A quoi Fouché répondit, dans un état de véritable indignation : « Mais » comment revenir nous demander quelque chose, quand » vous auriez déjà dû avoir tout accompli à vous seuls ? » Mais vous n'êtes là bas que des poules mouillées qui » n'y entendez-rien : on vous le foure dans un sac, on le » noie dans le Danube, et puis tout s'arrange facilement » et partout. »

» plot s'étendait dans la Bretagne, le Maine, la » Basse-Normandie : Bordeaux n'y était pas » étranger..... Au moindre revers des armées de » Napoléon, et à la moindre crise politique, le » feu de l'insurrection laissait échapper ses étin- » celles. Le parti de l'opposition avait dans la » Vendée ses points de correspondance et de » ralliement. (*Beauchamps*, t. 4.) » Ainsi les espérances de la coalition sur ce pays n'étaient pas sans quelque fondement.

» L'Angleterre avait préparé une autre machination en Espagne. Là, c'était une conspiration toute militaire. Il ne s'agissait rien moins que de soulever l'armée française de Portugal; de la réunir avec l'armée anglaise; d'engager les autres corps français en Espagne à imiter cet exemple; de marcher sur les Pyrénées, où se trouverait une autre armée anglaise plus considérable, avec Moreau qui reviendrait de l'Amérique. On devait s'avancer sur Paris, et mettre Moreau à la tête du gouvernement. Les Anglais avaient répandu dans le pays et parmi les troupes françaises le manifeste et les proclamations de l'Autriche. Des officiers de notre armée

de Portugal étaient gagnés; ils avaient communiqué avec Wellington et Beresfort; un crédit de six cent mille francs leur était ouvert à Porto. On annonçait l'espoir de se concerter avec les armées d'Allemagne et d'Italie. (*Le Noble, Montvéran.*) Du reste, ce plan était loin d'être inexécutable. Bordeaux et la Vendée étaient sur le chemin de cette armée à Paris. Or, de cette capitale à Bayonne et à Augsbourg, la distance est la même. Ainsi, à mesure que Napoléon dépassait cette dernière ville, les chances augmentaient en faveur de la conspiration. Car si l'Empereur eût voulu revenir sur ses pas pour s'opposer à cette entreprise, sa marche eût été retardée par les attaques combinées des Autrichiens et des insurrections de l'Allemagne; tandis que celle des armées révoltées, à peu près libre et même favorisée par tant d'intrigues, eût été bien plus rapide. Elles pouvaient donc arriver bien avant l'Empereur à Paris, où elles eussent trouvé les secours de Fouché, etc.

» Ainsi, tout semblait favoriser les espérances de la coalition. Si Napoléon était arrêté sur nos frontières par les forces coalisées, l'Allemagne

se soulevait, et la confédération du Rhin, ainsi que l'Italie, étaient obligées de s'armer contre leur protecteur. Si Napoléon faisait, au contraire, des progrès en Bavière et en Autriche, il s'éloignait d'autant du centre de la France, et la livrait aux attaques de ses ennemis, pendant que ses derrières étaient ménacés par leurs machinations.

» Tels étaient les apprêts de cette guerre machiavélique que nous suscitaient les puissances de l'Europe. Le signal en fut donné par des proclamations, où se trouvent les provocations à la révolte et à l'insurrection, dont jusqu'à cette époque s'étaient abstenus les gouververnemens monarchiques. On fut encore plus étonné de retrouver dans la bouche des princes autrichiens ces provocations adressées à des peuples qui avaient été de tout temps étrangers à l'Autriche, et dont elle avait reconnu les gouvernemens. « C'est, disaient-ils, pour la liberté » de l'Europe, pour la délivrance des Allemands, » pour l'indépendance de l'Italie, que l'Autriche » combat. Sa cause est celle de l'Allemagne. Elle » ne reconnaît pour ennemi que celui qui oublie

» qu'il est Allemand..... Elle promet l'appui pro-
» chain des troupes étrangères, etc. » Ainsi, la coalition, aveuglée par sa haine, puisant ses armes dans l'arsenal révolutionnaire, imitait l'exaltation des insurgés espagnols. Ainsi, après avoir employé tant de temps et de moyens, versé tant de sang, pour combattre la révolution française, elle en invoquait les principes, en empruntait le langage. L'histoire remarquera que c'est du conseil aulique de Vienne que partirent ces cris de *liberté, d'indépendance, d'insurrection*, contre celui qui voulait raffermir les trônes ébranlés. Les rois allaient tenter de corrompre les armées, d'ébranler la fidélité des chefs et des soldats. Ils livraient, au Nord comme au Midi (en Portugal, en Suède, en Prusse), le sort des nations et des souverains à des troupes aveuglées, à des chefs parjures, à des conspirateurs flétris par des jugemens. Cependant, qui assurait les rois que ces armées ou ces insurrections, appartenant à des chefs ou à des partis opposés, ne renouvelleraient pas de nos jours, au centre de l'Europe, les déchiremens de l'empire romain? Quels exemples

pour l'avenir! Lequel d'entre ces rois pouvait se confier assez en son entourage de famille, de généraux, de courtisans, en son peuple, pour risquer de telles chances? Singulier contraste! Pendant que l'homme de la démocratie et des peuples employait tous ses efforts pour éteindre les révolutions, les anciens gouvernemens et leur vieille aristocratie en semaient les germes à pleines mains sur toute la surface de l'Europe. En vain prétendront-ils les comprimer à jamais : ces provocations à l'insurrection, ces promesses de liberté, de garanties, d'institutions libérales ; ces appels aux droits des nations, ne seront plus oubliés : tôt ou tard ces cabinets recueilleront les fruits de leurs imprudens travaux.

» Au printemps de 1809, toutes les chances de la guerre et de la politique étaient donc contre la France ; l'Autriche avait sous les armes trois cent vingt mille hommes et sept cent quatre-vingt onze pièces de canon ; cette armée avait été divisée, comme les armées françaises, en neuf corps actifs et deux réserves. Ces corps avaient en eux tous les moyens d'administration

et d'exécution, de manière à pouvoir agir isolément ou combinés. En arrière de ces forces, entièrement disponibles, était une réserve imposante, préparée depuis long-temps, non entièrement organisée, mais qui, pendant la campagne même, fournit d'abondans secours. Elle se composait des *landwerth*, ou *défenseurs de la patrie*, des dépôts d'infanterie et de cavalerie; enfin de l'insurrection hongroise, et pouvait s'évaluer à deux cent vingt-quatre mille hommes, qui, joints aux forces régulières indiquées ci-dessus, composaient à l'Autriche une masse de cinq cent quarante-quatre mille combattans. Le prince Charles, ministre de la guerre et généralissime, commandait en Allemagne la principale armée, composée des six premiers corps et des deux réserves. Le prince Ferdinand était avec le septième en Pologne; le prince Jean avec les huit et neuvième en Italie. Tous les princes de cette maison prenaient part à la guerre.

Napoléon n'avait à opposer à toutes ces forces que deux cent vingt mille hommes en Allemagne, qui étaient loin d'être tous Français;

cinquante-sept mille en Italie, dix-huit mille en Pologne, et un total de quatre cent vingt-cinq pièces de canon. Il avait la diversité des nations contre lui, et quarante mille hommes de moins que le prince Charles, lorsqu'il opéra en Bavière, etc.

» Les deux grandes lignes d'opération du Nord et du Midi de l'Allemagne sont éloignées de quarante lieues de distance moyenne entre Augsbourg et Bamberg. On peut agir sur chacune d'elles, ou passer de l'une à l'autre; mais il est difficile, et surtout dangereux d'opérer sur les deux à la fois, parce que l'armée ennemie qui se placerait au milieu des deux lignes, pourrait détruire successivement les corps séparés de son adversaire, même avec des forces inférieures, ou deviendrait du moins maîtresse des opérations. L'armée, ainsi placée, arrêterait les mouvemens de son ennemi, sur les derrières duquel elle peut manœuvrer. Il résulte de là que les points militaires les plus importans de ce théâtre sont les passages du Danube, surtout ceux où aboutissent les grandes communications, les confluens des rivières qui servent de

lignes de défense ; ceux qui maîtrissent les deux lignes d'opération, et les défilés de l'Est et de l'Ouest (Ulm et Passau) ; ensuite viennent les principaux passages, sur les grands affluens du Danube, les capitales, les villes, les nœuds de route, etc. Parmi celles-ci, le point de Ratisbonne est un des plus essentiels : il devint, en cette occasion, de la plus haute importance pour les deux armées, afin de maîtriser les opérations sur les deux rives du Danube, etc.

» L'Autriche ayant conservé des relations avec la Belgique et les pays allemands cédés depuis long-temps à la France, espérait les soulever en y faisant pénétrer ses armées. Pour cela les principales forces autrichiennes, réunies en Bohême, et débouchant de ce pays, devaient d'abord suivre la ligne d'opération du Nord, par la Franconie. En quinze ou dix-huit marches elles devaient atteindre facilement l'embouchure du Mein. Traversant tous les cantonnemens de l'armée du Rhin, elles pouvaient espérer, avec leurs masses supérieures, de les battre en détail, et d'empêcher ainsi les divers corps français du Nord et du Midi de se réunir.

C'était un avantage capital, c'en était un autre considérable que de gagner rapidement du terrain, pour faire déclarer les souverains de la Confédération, et insurger les peuples. On attribua dans le temps au général Mayer les dispositions militaires de ce plan, qui eut un commencement d'exécution, puisque les cinq premiers corps de l'armée autrichienne, outre la première réserve, étaient placés en Bohême, tandis que le sixième, et la deuxième réserve agissaient seuls en Bavière. Les opérations qui avaient dû commencer dès le mois de mars, furent ensuite renvoyées au huit avril.

» Les inconvéniens du plan de Mayer n'avaient pas échappé à la pénétration de l'Archiduc, dont le grand mérite était de bien connaître son ennemi et son terrain. Pendant que la grande armée autrichienne aurait marché par la ligne d'opération du Nord vers les frontières de France, où elle eût trouvé nos réserves et la défense nationale, le cœur de la monarchie autrichienne, sa capitale même restaient à découvert devant un ennemi tellement actif, qu'il pouvait des Alpes Noriques y porter encore

d'autres corps. Mais cette grande armée autrichienne elle-même était exposée aux manœuvres que Napoléon, laissé maître du Danube, pouvait exécuter sur ses flancs et ses derrières, soit par Straubing, après avoir battu le corps de Bavière, soit en débouchant de suite sur Bamberg, Wursbourg et Hanau. Le prince Charles n'avait pas oublié la poursuite du Tagliamento jusqu'au-delà de Léoben en 1797; surtout la prise de Vienne, une vingtaine de jours après la capitulation d'Ulm, en 1805; la destruction des armées prussiennes à Iéna, opérée en quelques instans, par une manœuvre de flanc. L'Archiduc savait bien qu'il n'avait plus à faire à un Moreau, qui, sans bouger, le laisserait derrière lui aller tranquillement de l'Iser sur le Bas-Rhin. Le Prince sentit la nécessité d'occuper avant tout la ligne d'opération sur la rive droite du Danube : il revint à un projet d'offensive directe, qui le tenait sur le chemin de la capitale, et fit repasser le Danube, à Lintz, par la majeure partie de son armée, ne laissant en Bohême que les premier et deuxième corps. D'après les retards qu'éprouvait le commence-

ment des hostilités, il eut le temps de terminer cette nouvelle disposition.

» Quant à Napoléon, il attend tout des mouvemens de l'ennemi. Son but est de battre la grande armée autrichienne et de retourner dans Vienne, pour y dissoudre cette nouvelle coalition, punir l'injuste agression et dicter encore une fois la paix. Son unique disposition préparatoire est de se tenir sur les deux rives du Danube, maître de se concentrer, selon l'occasion, sur l'une ou sur l'autre, entre Donawerth et Ratisbonne. Il attend que les mouvemens de l'ennemi soient démasqués, et c'est sur le terrain même qu'il improvisera ses dernières dispositions. Il abandonne tout à fait les montagnes dont il deviendra maître lorsqu'il le sera de la plaine où se trouve le chemin de Vienne, et au travers de laquelle il fera voler rapidement ses masses. Sans s'inquiéter de la composition de son armée, des conscrits qui s'y trouvent en quantité, des corps allemands avec lesquels il devra agir, il a résolu de ne pas retirer un seul homme de ses vieilles bandes d'Espagne, où

elles combattent plus directement nos véritables ennemis, les Anglais.

» Au vingt mars, le corps de Davoust occupait les deux grandes routes qui conduisent de la Bohême sur le Mein et dans le Palatinat du Rhin. Les corps de Masséna, Oudinot, Lefèvre et Vandamme étaient en Souabe sur la grande route de Vienne, par Munich, Augsbourg et Ulm. Tous ces corps devaient, en cas d'attaque, manœuvrer de manière à se réunir sur le Danube, vers Ingolstadt ou Donawerth. Ainsi l'armée française, qui s'étendait d'abord des montagnes de la Thuringe au pied des Alpes, et dont les deux masses principales gardaient les lignes d'opération du Nord et du Midi, dans la Franconie et la Souabe, était soumise d'avance à un plan général de concentration sur le Danube, vers les points d'où elle pouvait le mieux manœuvrer sur l'une ou l'autre rive. A cette même époque, les armées autrichiennes, d'abord réunies dans la Bohême, faisaient leur mouvement par Lintz, pour joindre les corps de Hiller au camp de Wels; laissant Bellegarde

et Kollowrath sur les frontières de la Bohême, en face de Bareuth et d'Amberg. Ce mouvement de l'Archiduc avait été fort long, et ne s'était terminé qu'au commencement d'avril. On peut voir maintenant, d'après la position de l'armée française, qui devait être bien connue de l'Archiduc, qu'en sortant vivement de la Bohême, il pouvait espérer de culbuter les cantonnemens de Davoust, et gagner leur droite vers le Danube : du moins il pouvait atteindre directement les bords du fleuve et de l'Altmulh, au-dessus de Ratisbonne, et y faire sa jonction avec les corps de Hiller. Ce mouvement, opéré rapidement, empêchait ou reculait fort en arrière la réunion des corps de l'armée française; rendait l'Archiduc maître des clefs du terrain et de la plaine, au moins jusqu'au Lech; il le tenait à portée, en même temps, de la route directe de Vienne, comme des insurrections du Nord, dont il s'éloignait trop. Plus tard le prince Charles revint à cette opération; mais par un trop long détour : alors il n'était plus temps.

» Bientôt la guerre commença. Les armées françaises ne s'attendaient nullement à être

attaquées aussi tôt; elles eussent été surprises, si cela eût été possible. Napoléon était encore à Paris, et n'en partit que sur la nouvelle de l'agression.

» Le quatre avril, Berthier arrivait à Strasbourg et s'y établissait.

» L'Archiduc avait quitté Vienne le premier; le six, sa proclamation à l'armée autrichienne annonce la guerre. *Le salut de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits, etc.*, dit-il. Quel long commentaire mériterait ce peu de mots!

» Le huit, les Autrichiens violent la foi des traités existans, surprennent le passage de l'Inn. Le lendemain seulement un simple billet de l'Archiduc au commandant de l'armée française dénonce les hostilités, avec moins de formalités qu'on n'en met à la rupture du plus simple armistice. L'agression des Autrichiens avait commencé en même temps sur tous les points; ils envahissent à la fois la Bavière, la Franconie, le Tyrol, l'Italie et la Pologne. L'armée de l'archiduc Charles marche au-delà de l'Inn, et les corps de Bellegarde débouchent de la Bohême.

» Le neuf, l'Empereur François arrive à l'armée, établit son quartier-général à Lintz.

» Ici je dois faire observer, dit mon auteur, que travaillant d'après les documens de l'armée française, et d'après mon journal fort exact de cette campagne, osant espérer de deviner, d'après les règles de l'art, ce qui est resté caché des dispositions méthodiques qui ont dirigé les événemens ; enfin, ne possédant sur l'armée autrichienne que les relations officielles, je ne pourrai, dans tout ce qui regarde cette armée, que rapporter les faits connus et constatés. L'Archiduc ayant été dès les premiers jours sous l'influence des manœuvres de Napoléon, il devient d'autant plus difficile de spécifier les motifs de certaines opérations des ennemis. Pour deviner ceux-ci, il faudrait qu'il n'y eût eu ni fautes ni contre-temps ; ce qu'on ne saurait admettre. »

Ici l'auteur expose les vues qu'il suppose à l'Archiduc, ses intérêts, ses dispositions ; il blâme la lenteur des Autrichiens, qui mettent onze jours à faire vingt-huit lieues, etc.

« Le seize, Napoléon arrivait à Stuttgard et

donnait ses ordres directement à l'armée. Il était temps qu'il vînt en prendre le commandement pour s'opposer à la marche de l'ennemi; mais surtout pour remédier aux fausses manœuvres de Berthier, et pour terminer ses incertitudes. Celui-ci, arrivé à Donnawerth le treize avril, se trouvait accablé sous le poids de ce commandement momentané; il se portait tantôt à Neustadt, tantôt à Augsbourg; ordonnait à Oudinot de se rendre à Ratisbonne; à Davoust d'envoyer la division Saint-Hilaire et la cavalerie de réserve sur Landshut et Freysingen. L'arrivée de Napoléon suspendit tout mouvement. Il attendit, pour agir, des nouvelles de la Bohême et de la Bavière. Le dix-sept il se rendit à Donnawerth. Son arrivée à l'armée fut annoncée par cette belle proclamation : « Soldats! » disait-il, le territoire de la confédération a été » violé...... J'étais entouré de vous lorsque le » souverain d'Autriche vint à mon bivouac de » Moravie; vous l'avez entendu implorer ma » clémence, et me jurer une amitié éternelle. » Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a » dû tout à notre générosité; trois fois elle a été

» parjure!!! Nos succès passés nous sont un sûr » garant de la victoire qui nous attend. Mar- » chons donc; et qu'à notre aspect l'ennemi re- » connaisse son vainqueur. »

» Le seize, à l'arrivée de Napoléon à Stuttgard, nos deux grandes masses se trouvaient rangées autour de Ratisbonne et d'Augsbourg. Le troisième corps à Eterhauzen, Riedenbourg, Hemau, ayant sa deuxième division à Dassvang, sa grosse cavalerie autour de Ratisbonne; le corps de la Saxe ducale à Ingolstadt, où allait arriver bientôt la division de réserve du troisième corps. L'ennemi, qui avait manœuvré de manière à couper la division Friant, trompé dans ses projets, se montre le lendemain dix-sept devant Ratisbonne, et fait trop tard quelques tentatives sur le pont de la Régen. Les troupes commandées par Masséna se trouvaient à Augsbourg. Le centre de la ligne française semblait dégarni; mais, barré par le Danube et le Lech, il était gardé par les Bavarois, les Wurtembergeois et la division ducale de Saxe. Cette ligne de notre armée était brisée : des deux ailes placées aux saillans, les corps fran-

çais pouvaient tomber sur leurs ennemis, s'ils s'engageaient dans ce piége qui leur était tendu.

» En arrivant à l'armée, Napoléon trouve le mouvement de la grande masse ennemie prononcé sur la rive droite du Danube, entre ce fleuve et le Bas-Iser, de telle manière qu'elle ne peut plus atteindre la rive gauche du Danube qu'en forçant le passage de ce fleuve ou celui du Lech. Napoléon occupait, par la place d'Augsbourg, qu'il fait mettre dans le plus grand état de défense par les postes retranchés de Landsberg, de Rain et de Donnawerth, tous les passages qui, sur la rive droite du Danube, portent en Souabe. Il donne aussi l'ordre de défendre à Ratisbonne le passage vers la Franconie. L'armée autrichienne étendue sur l'Iser, depuis Landshut jusqu'à Munich, mais attaquant en grande force sur Landshut, et débouchant par-là, menaçait évidemment le centre de la ligne française. C'est au plus actif à réunir ses forces. Mais sommes-nous à temps de le faire sur la rive droite du Danube? et oserons-nous le tenter? En marchant sur la rive opposée, il y aura un passage de fleuve à opérer, et par

conséquent rien de décisif n'en peut résulter. Cependant l'ennemi était plus rapproché de Neustadt sur le Danube, et du point de concentration que de nos ailes; il avait son ordre de marcher en avant, ses derrières, ses lignes de retraite, tout bien assuré. Malgré tous ces avantages, Napoléon ordonne le mouvement général sur la rive droite, et par des marches de flanc; à Davoust, de Ratisbonne sur Neustadt; à Masséna, d'Augsbourg sur Pfaffenhoffen; lui-même se porte au centre, au poste du danger et des difficultés, pour arrêter les têtes de colonnes de l'ennemi, et laisser le temps à ses rapides ailes de se rejoindre. Pour tout autre, et avec d'autres troupes, cette manœuvre eût été fort scabreuse; mais pour Napoléon, *c'est*, comme il le disait, *un calcul d'heures;* c'est aussi un calcul de terrain; mais il ne faut s'y tromper ni de quelques minutes ni de quelques toises; car il y va du salut de l'armée. Quant à lui, il s'est rendu par ses dispositions cette manœuvre absolument sûre. Si l'ennemi s'avance sur le centre, Napoléon le battra; s'il cherche à le tourner par son extrême gauche,

il trouvera Augsbourg fermé, de manière à tenir tête à toute son armée réunie ; s'il veut gagner Ratisbonne, il doit le trouver aussi en défense. Dans ces deux derniers cas, Napoléon tombait sur les derrières de l'ennemi, et le poussait, soit sur le Danube, soit sur les Alpes. Ainsi la manœuvre contre l'ennemi, qui finit par se diriger sur Ratisbonne, va être aussi désastreuse pour lui, que brillante pour nous ; car, avec sa droite, avancée entre le Danube et l'Iser, Napoléon va refouler dans le cul-de-sac entre ces deux rivières, l'Archiduc qui s'y est si imprudemment enfoncé. Il ne s'agissait de rien moins que de la destruction totale de l'armée ennemie si les ponts de Ratisbonne et de Landshut ne s'étaient pas trouvés ouverts.

» Napoléon annonce à Masséna que, pour cette grande et décisive manœuvre, *il va refuser sa gauche, avancer sa droite.... et qu'entre le dix-huit, le dix-neuf et le vingt, toutes les affaires de l'Allemagne seront décidées.* »

Ici se trouve cette belle manœuvre qu'a voulu probablement mentionner l'Empereur, c'est-à-dire les dispositions préparatoires de la bataille,

et elles sont en effet admirables. L'auteur décrit le placement et la marche de tous nos corps, ceux de l'ennemi, les engagemens partiels, le résultat général, les fautes de l'Archiduc; les nôtres même, dans les exécutions subalternes du moins; car pour la conception du chef, il nous la montre complète et devant amener infailliblement l'annihilation entière de toutes les forces ennemies. Je saute à pieds joints sur tous ces détails très-curieux : ils seraient bien accueillis sans doute par les militaires; mais ils pourraient paraître longs à tous les autres, et ils m'écarteraient de mon but outre mesure. Je passe tout de suite aux grands résultats exprimés dans la proclamation suivante de Napoléon, et puis aux réflexions de l'auteur :

« Soldats! dit l'Empereur, vous avez justifié » mon attente, vous avez suppléé au nombre » par votre bravoure! En peu de jours vous avez » triomphé dans les trois batailles de Thann, » d'Abensberg et d'Eckmülh, et dans les com- » bats de Peissing, de Landshut et de Ratis- » bonne. Cent pièces de canon, quarante dra- » peaux, cinquante mille prisonniers, trois équi-

» pages, trois mille voitures attelées portant les
» bagages, toutes les caisses des régimens : voilà
» le résultat de la rapidité de vos marches et de
» votre courage.

« Naguères l'ennemi se promettait de porter
» la guerre au sein de notre patrie ; aujourd'hui,
» défait, épouvanté, il fuit en désordre. Déjà
» l'avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois
» nous serons à Vienne. »

» Cette proclamation, envoyée de tous côtés, annonça aux amis comme aux ennemis de la France, les victoires et les projets de l'Empereur, etc., etc.

» Ainsi, en quatre jours de combats et de manœuvres, sont accomplies les destinées de l'armée autrichienne, de cette armée si arrogante, si nombreuse, la plus belle qu'eût jamais mise sur pied la maison d'Autriche ! Par ses premières dispositions, Napoléon a organisé le plan de sa grande bataille ; il a assuré la défense de ses postes, fait reconnaître le terrain pour une bataille en avant d'Augsbourg, dans la direction par laquelle l'ennemi semblait devoir s'avancer. Il a rectifié les fausses dispositions

de Berthier, ramassé ses forces aux ailes, laissant libre le terrain où il voulait attirer l'ennemi. Il l'y a amené peu à peu, tout en prenant ses mesures pour le battre ensuite, de quelque côté qu'il se tournât. Le dix-sept à midi, Napoléon arrive à l'armée, le dix-huit il donne ses ordres, et annonce que dans trois jours tout doit être fini : si sa prédiction éprouve un retard de quelques heures, c'est que sa jeune armée, composée en grande partie de conscrits, n'a pas cette vigueur des troupes d'Austerlitz et de Iéna. Le dix-neuf, commence l'exécution de ce plan dont on est obligé de reconnaître les fondemens dans les premières dispositions des mois précédens; la jonction de l'armée s'opère sous le canon de l'Archiduc. Le vingt, Napoléon rompt à Abensberg la ligne de l'ennemi, et sépare totalement la gauche du centre. Le vingt et un il détruit à Landshut cette gauche, s'empare des magasins, du parc, de tous les équipages, et des communications de la grande armée ennemie. Le vingt-deux, il revient à Eckmülh porter les derniers coups à l'armée de l'Archiduc, dont les débris se sauvent honteusement

au travers de Ratisbonne et des montagnes de la Bohême. Si Landshut eût été attaqué à temps par la rive droite, les corps de Hiller ne pouvaient plus se retirer, et étaient entièrement écrasés sur les bords de l'Iser. Si Ratisbonne n'eût pas été livrée à l'Archiduc, ses débris, accablés par toute l'armée française sur les bords du Danube, coupés de Straubing, privés de tout passage et de tout moyen de faire des ponts, étaient réduits aux dernières extrémités. Ainsi, sans ces deux contre-temps, l'armée du prince Charles était entièrement détruite en quatre jours : rien, du reste, n'en est échappé que par morceaux et en fuite.

» A aucune époque de l'histoire, on n'a vu une telle bataille, livrée sur un aussi grand terrain et dans des directions opposées, conduite à vue par la même tête, exécutée par les mêmes bras, avec une aussi rigoureuse précision, une telle rapidité et le meilleur emploi de tous les moyens : à moins qu'on en excepte toutefois dans le début de Napoléon en Italie, Castiglione, Arcole, et Rivoli surtout, où le génie avait devancé l'expérience.

« Il faut que les militaires se gardent bien de confondre ces manœuvres exécutées au loin, mais toujours en partant d'un centre unique, avec le système opposé de lignes étendues démesurément, sur lesquelles les plus grandes forces disparaissent; où le commandement suprême ne pouvant atteindre sur tous les points, la grande direction manque partout. L'un est le système des Daun, des Lascy, des Moreau : l'autre celui de Frédéric et de Napoléon.

Pendant ces batailles, tous ces mouvemens de concentration et d'extension furent faits à la minute et dans la circonstance la plus opportune. Les troisième et quatrième corps, d'abord éloignés de plus de quarante lieues, se trouvèrent réunis dès le second jour par la manœuvre la plus audacieuse, pour entrer sur la même ligne de bataille. Le quatrième corps fit en trois jours trente-six lieues, en poursuivant les lauriers que d'autres corps venaient saisir en avant de lui. Ensuite Napoléon fait les détachemens successifs, à mesure des besoins de tout ce vaste champ, qu'il embrasse dans tous ses points. Avant d'attaquer à Lands-

hut, il détache Lefèvre pour venir au secours de Davoust ; avant Eckmülh, Bessières à la poursuite d'Hiller ; avant Ratisbonne, Masséna sur le Bas-Danube et le Bas-Inn ; à peine Ratisbonne est enlevé, qu'il envoie à Landshut les grenadiers d'Oudinot, les Bavarois de Lefèvre, le corps de Lannes pour soutenir Bessières et former la tête de la colonne qui doit prévenir l'Archiduc sur Vienne. Cependant Napoléon ne laisse pas un instant douteux le succès de ces belles combinaisons, car les corps de Masséna et d'Oudinot, qui ont tourné constamment la gauche de l'ennemi, sont toujours à même d'aider les corps engagés dans les journées des vingt, vingt et un et vingt-deux. Davoust, tenant tête à la majeure partie de l'armée ennemie, reçut à propos les secours dont il avait besoin ; et s'il eût été poussé un peu le vingt et un, l'armée aurait eu quelques lieues de moins à faire le vingt-deux, et des chances de succès de plus.

» Jamais on n'a mieux vu tout ce que peuvent *le coup-d'œil et l'à-propos*. Ici, dans cet immense champ, pas un homme, pas un moment, pas le moindre avantage du terrain n'ont

été perdus devant des ennemis qui ne savaient tirer parti ni des forces, ni du temps, ni des positions. Pas un combat n'était livré qui n'eût un but déterminé et souvent décisif. Il résultait de là non seulement grande gloire pour l'armée, mais grand profit pour l'humanité; car, dans les guerres mal conduites, on perd plus de moitié des hommes inutilement, soit par les combats livrés mal-à-propos, soit par les maladies qui suivent les campagnes prolongées. »

La stratégie semble surtout être la prédilection de l'auteur; il en a fait et avec succès sa constante occupation. Il m'a montré la preuve authentique qu'il s'était exprimé, il y avait déjà deux ans, sur les célèbres campagnes d'Italie, en 1796, et celle de Marengo, précisément comme le fait l'Empereur dans ses dictées de Sainte-Hélène, qu'on vient de publier en cet instant; c'est-à-dire, qu'il avait deviné, saisi toutes ses idées et ses vues à cet égard. Il a fait un travail sur la topographie militaire du théâtre de la guerre en Italie, qui, présenté à Napoléon lors de son couronnement, le frappa tellement, qu'il s'écria : *J'aurais payé des mil-*

lions pour avoir une telle chose quand je commandais ici. A ce talent reconnu, mais ignoré de Napoléon, se trouvaient réunis encore beaucoup de traits de courage très-remarquables, et grand nombre de blessures. Malheureusement la fatalité a voulu que les hautes chances offertes à nos braves se soient trouvées finies précisément à l'instant où celui-ci, entrant dans la garde, allait sortir de la foule. On sait que l'Empereur se plaisait à y puiser; et son coup-d'œil si juste le faisait toujours à coup sûr. C'est sans entourage, sans intrigue, sans sollicitations aucunes, qu'on a vu surgir inopinément les Lobau, les Drouot, les Bernard : mon ami allait avoir son tour; son heure était venue.

« Les bords de l'Abens et de la Laber, dit-il, sont désormais devenus classiques pour l'art de la guerre. Les militaires iront étudier là, bien mieux que dans les livres, les théories des grandes opérations. Là ils verront inscrite pour des siècles la resplendissante gloire des armées françaises! là est un de ses plus beaux monumens, impérissable à jamais, tant qu'on lira dans l'histoire que des batailles ont été livrées

par le même général et les mêmes troupes, le dix-neuf à Thann, le vingt à Abensberg, le vingt et un à Landshut, le vingt-deux à Eckmülh, le vingt-trois à Ratisbonne; là les militaires apprendront la connaissance du terrain, la pratique du coup-d'œil, l'emploi des forces, l'opportunité des détachemens, tout le secret des grandes batailles, qui consiste à savoir s'étendre et se concentrer à propos, et diriger ses masses selon le terrain et les dispositions de l'ennemi. Mais ces manœuvres doivent servir de leçons, et non pas d'exemple; il faut les étudier et non les copier. Malheur à qui s'aviserait d'en exécuter de pareilles, même dans des conjonctures analogues; car il y perdrait certainement son honneur et son armée. Pour oser les tenter et pour en venir à bout, il fallait la toute-puissance du génie et du commandement dans le chef, jointe au plus absolu dévouement de la part de toute l'armée.

» Ces manœuvres présentent une leçon précieuse sur une des parties les plus difficiles de la guerre. On y apprendra comment on peut arrêter l'exécution d'une opération commencée,

et détruire ces avantages si vantés de l'initiative. Ici, en effet, l'Archiduc était en pleine opération quand Napoléon est arrivé. Si ces deux généraux avaient été d'une égale force secondaire, le chef français se serait hâté de gagner, par Donaverth et Ratisbonne, la rive gauche du Danube; il aurait gardé ces deux têtes en se réunissant entre Neustadt et Neubourg. Le chef autrichien aurait longuement manœuvré sans passer le Danube. Des semaines, des mois se seraient écoulés sans qu'il y eût rien de fait; on eût vu une campagne à la Daun ou à la Moreau. Si les deux généraux avaient été également supérieurs, le chef autrichien aurait continué sa pointe malgré celle des Français, se serait précipité sur le corps de Davoust, et l'aurait culbuté sur Ratisbonne : là, le livrant au corps de la rive gauche ou au canon de Stadtamhof, si la ville tenait encore, il serait venu avec sa masse tomber successivement sur le centre et la gauche de l'armée française, dont il aurait eu probablement bon marché. On peut supposer que Napoléon aurait manœuvré avec moins d'audace s'il eût eu affaire à un ennemi

de cette force; car il a dit dès le début de sa carrière : *La guerre est une affaire de tact.* La première chose est de savoir contre qui et avec qui on guerroye. L'Archiduc le savait bien.

» Masséna, toujours grand à la guerre; Davoust, se montrant tous les jours plus digne des plus grands commandemens, donnèrent à Napoléon des preuves de zèle et de dévouement, qualités qui commençaient à devenir assez rares pour pouvoir être louées; mais Lannes fut l'*Achile* de l'armée, *glaive exterminateur* dans ces cinq journées, où, avec les mêmes troupes, il combattit à de si grandes distances : à Arnhofen, à Attuhausen, à Rottembourg, à Landshut, à Eckmülh, à Ratisbonne. Pourquoi des destinées qui se développaient si éclatantes, et qui alors atteignaient la maturité du premier talent, devaient elles être si vite terminées!!! Après ces illustres personnages, les généraux, les officiers, toute l'armée, jeunes et vieux soldats, cavaliers et fantassins, Allemands et Français, tous se montrèrent dignes du grand capitaine.

» Ces victoires de Napoléon furent couronnées par les plus grands résultats. La désorga-

nisation des armées de l'Autriche, l'ouverture des chemins de sa capitale, l'envahissement de ses provinces et la destruction des préparatifs d'invasion, des magasins, de la landwerth, des milices, etc.; enfin, la perte des conquêtes éphémères des archiducs Jean et Ferdinand, etc.

» L'Autriche se trouvait violemment frappée et plus qu'à demi vaincue. Mais ce coup terrible se ressentait bien plus loin encore, dans toute l'Allemagne et même dans toute l'Europe. La coalition de 1809 venait d'être terrassée tout entière dans les champs de la Laber. Tous ses projets dépendaient de l'issue de la première bataille. Si l'affaire eût été douteuse, ou si elle eût été contraire à Napoléon, si seulement il avait différé son attaque, qu'il eût attendu ses ennemis ou porté des coups moins assurés, il eût été bientôt rejeté de l'autre côté du Rhin et accablé par l'Europe entière. En ce même moment éclataient les insurrections organisées dans le Tyrol, la Westphalie, la Prusse; mais les triomphes d'Eckmülh arrêtèrent l'embrasement qui allait s'étendre du Tyrol à la Baltique, raffermirent, pour le moment, la foi

chancelante de la Prusse et de la Russie, retardèrent le départ de l'expédition anglaise, et dérangèrent le plan combiné contre la Belgique et la Hollande. Enfin, ces triomphes comprimèrent aussi, à l'intérieur de la France et dans nos armées, ces intrigues que nous verrons s'y développer plus tard, etc.

» Cependant, Napoléon ne devait pas laisser à l'Autriche le temps de réparer ses pertes; à la coalition celui de réunir ses forces et de renouer ses intrigues. Il fallait aller à Vienne pour forcer l'une et l'autre à la paix; car celle-ci était toujours le but de toutes nos guerres, comme le prix de tous nos triomphes.

» Après Eckmülh se présente une grande question de guerre et de politique. Que devaient faire les chefs des deux armées? On a récemment approuvé l'Archiduc de s'être retiré en Bohême : on a blâmé Napoléon de ne pas avoir poursuivi et détruit une armée battue.

» Mais le prince Charles ne pouvait absolument faire autre chose que ce qu'il a fait. Il devait se mettre au plus vite à couvert; il n'avait

pas de choix. Seulement il a marché encore trop lentement, etc.

» Napoléon aussi a fait ce qu'il devait. A deux marches en arrière de Ratisbonne, le prince Charles avait trouvé un pays de montagnes et de défilés, la Bohême, où la défensive est si favorable. A la rive droite du Danube, Hiller s'était rallié, renforcé sur l'Inn, et même s'avançait sur Neumarck. Si Napoléon s'était engagé d'une ou deux marches au-delà de Ratisbonne, il laissait toute liberté au prince Charles de regagner, à Passau ou à Lintz, la rive droite du Danube, d'y faire sa jonction avec Hiller, de défendre les approches de Vienne et de se réunir plus tard au prince Jean. Napoléon perdait alors le plus beau fruit de la bataille d'Eckmülh; et ce n'était pas pour les laisser rejoindre qu'il avait séparé les deux armées autrichiennes. Il eût abandonné par là tout l'avantage de la victoire, de sa position et du terrain. Pour aller de Ratisbonne à Vienne, par la Bohême, le chemin est mauvais, difficile; il forme un grand contour, un arc dont une autre route,

belle, facile, directe, forme la corde. Or, c'est cette dernière qu'occupait Napoléon sur la rive droite du Danube. Vienne est sur cette même rive, entourée d'une forte enceinte, susceptible d'une grande défense. Il ne pouvait espérer de l'occuper que par une marche rapide, par un coup de main. Il ne pouvait donc hésiter un instant à y courir. Cette détermination lui présentait toutes sortes d'avantages : elle maintiendrait la séparation des diverses armées autrichiennes, concentrerait autour de cette capitale toutes les forces françaises de l'Allemagne et de l'Italie; rappellerait au centre de la monarchie tous les corps ennemis destinés à faire insurger au loin les peuples contre la France : toute autre conduite eût été une faute.

Aussi la marche sur Vienne s'exécute avec la même habileté qui en avait ouvert la route. C'est la même célérité dans la course, la même précision dans les mouvemens, la même étendue dans l'ensemble. Des ordres partent aussitôt pour Eugène, Bernadotte, Poniatowski. Napoléon fait écrire au premier : « Avancez en » toute confiance, l'Empereur va percer au cœur

» de l'Autriche; l'ennemi ne tiendra pas devant » vous, etc., etc. Au dernier : *qu'il s'en rapporte à son zèle.* » — Bataille d'Ebersberg, nullement connue.

« Cependant à côté de tant d'audace se multiplient toutes les mesures de prudence; une première réserve se forme à Ratisbonne, pour nous garantir la ligne d'opération sur la rive gauche du Danube; une deuxième se forme à Augsbourg, pour assurer la ligne d'opération de la rive droite; une troisième se forme sous le nom de corps d'observation de l'Elbe. Les places intermédiaires sont mises en état de défense. A Mayence, les conscrits, à mesure qu'ils arrivent de l'intérieur, sont organisés en bataillons provisoires et acheminés vers l'armée, etc., etc. »

L'auteur après avoir décrit ici les dispositions nouvelles, continue :

« Ainsi, cette armée française, tellement concentrée quand il faut combattre, s'étend maintenant en colonnes de corps échelonnés au fond de la vallée du Danube, suivant parallèlement la marche de l'Archiduc sur la rive opposée aux

frontières de la Bohême, prête à faire face par la gauche le long du Danube, si l'armée de l'Archiduc se présentait. L'armée pouvait se concentrer aussi sur un point quelconque de sa ligne en quarante-huit heures. C'est par cet heureux mélange de concentration et d'extension de corps si nombreux, manœuvrant avec la précision d'un régiment, que Napoléon déterminait d'aussi immenses succès et déconcertait les plans de ses ennemis, etc., etc.

» Nous vivons à une époque, remarque l'auteur, où les capitales prennent une telle importance sur les affaires de la guerre, que tout doit être sacrifié à la conservation de ces centres de l'administration et de la vie des empires : de leur occupation dépend presque toujours la défense et le sort des États. Les exemples de Vienne et de Berlin, dans les deux guerres précédentes, l'avaient assez démontré. Depuis, l'occupation de Paris en a fourni deux nouvelles preuves. Si la prise de Moscow et de Madrid semblait en donner de contraires, on a été réduit à brûler la première, ne l'ayant pas su conserver; et quant à la deuxième, il a fallu

toutes les particularités de l'Espagne, qui ne se trouvent nulle autre part, tous les secours de l'Angleterre, les diversions de l'Europe, et une foule d'accidens, pour sauver la péninsule et produire cette exception à la règle générale. Les capitales doivent donc être mises à l'abri de l'invasion étrangère, afin de laisser aux armées la liberté de manœuvrer, et aux nations le temps de pourvoir à la défense générale. » Et à ce sujet il veut que Paris soit fortifié. C'était l'avis de Napoléon, dit-il; c'était aussi celui de Vauban, et c'est encore celui de l'ingénieur qui chez nous le remplace aujourd'hui, et qui ne porte qu'à cinquante millions les frais de cette défense tout extérieure, c'est-à-dire, au triple seulement de ce qu'on consacre chaque année en embellissemens, constructions, etc. *(Projet du général H.)*

» Vienne, capitale de l'Autriche, était donc le but où tendaient également les deux commandans en chef, etc., etc.

» Or, aucune capitale n'était à cette époque dans une meilleure situation pour être défendue. A moitié couverte par le Danube, elle était

entourée de deux fortifications ; l'une extérieure, angulaire, à demi revêtement, qui enferme ses faubourgs ; l'autre intérieure, formée d'une très-forte enceinte, etc.

» Napoléon se présente devant Vienne le dix mai au matin, quinze jours après Eckmülh, moins d'un mois après l'ouverture de la campagne ; il fait occuper les faubourgs sans résistance ; mais lorsque l'avant-garde se présente sur les glacis qui séparent les faubourgs de la ville, elle est reçue à coups de canon. Le maréchal Lannes envoie dans la place un aide-de-camp porteur d'une sommation. Cet officier est maltraité, retenu, et la ville tire contre ses faubourgs. Ceux-ci envoient une députation à Napoléon pour intercéder en faveur de Vienne. Il la renvoie avec une lettre de Berthier à l'archiduc Maximilien, qui commandait dans cette capitale ; mais à l'arrivée de cette députation le feu des remparts redouble. Dès-lors Napoléon, qui voulait ménager cette capitale plus que ne le faisaient les princes autrichiens eux-mêmes, prend le moyen convenable pour forcer l'Archiduc à l'évacuer sur-le-champ. Profitant de

l'énorme faute qu'on avait commise en négligeant de lier la place au Danube, il conduit lui-même le quatrième corps; jette un pont sur le petit bras qui sépare le faubourg *Landtraff* du *Prater*, et fait occuper le petit pavillon *de Lusthauss*. En même temps, pour répondre au feu de la place qui ne cessait de battre les faubourgs, et pour détourner l'attention de l'Archiduc, Napoléon fait établir une batterie d'obusiers, à peu près sur le même emplacement où se fit l'attaque des Turcs en 1684.

» A neuf heures du soir des obus sont lancés dans la ville. Alors se trouvait malade dans le palais paternel, la jeune archiduchesse Marie-Louise. Sur un simple avis de cette circonstance, la direction du feu est aussitôt changée et le palais respecté. O jeux de la fortune ! qui eût dit alors à Marie-Louise qu'à peu de mois de là ces mêmes mains qui faisaient trembler Vienne, tresseraient des couronnes pour sa tête; qu'au palais des Tuileries, épouse et mère, elle régnerait sur ces Français qui la frappaient d'épouvante !!!

» Cette résistance de l'archiduc Maximilien,

dans Vienne, était coupable, puisqu'il avait négligé tous les moyens de la rendre le moins préjudiciable possible aux habitans, et qu'elle ne pouvait d'ailleurs être utile ni à l'état ni à l'armée : Vienne pouvait être brûlée par un ennemi moins généreux, sans retarder d'une heure la possession de son enceinte.

L'auteur fait ressortir les fautes des deux Archiducs, puis il continue ainsi :

« C'était beaucoup aux yeux de l'armée et de l'Europe d'avoir pris Vienne. Pour Napoléon c'était peu, lorsqu'il n'avait pas les ponts du Danube, parce que la fin d'une guerre de coalition n'était pas à Vienne; mais dans la dispersion des restes de l'armée autrichienne et de la ligue des Souverains, etc.

» Mais pour cela il fallait passer le Danube si impétueux, dans un moment où les eaux étaient les plus élevées, devant une armée encore formidable, et au milieu du pays ennemi, etc., etc.

» Cependant, le bruit de l'entrée des Français à Vienne, vint confirmer dans les cours et chez les peuples d'Allemagne, la sensation produite

par la nouvelle des victoires d'Eckmülh. Les projets d'insurrection et d'armement furent suspendus, les trahisons politiques ajournées, les associations particulières refroidies et comprimées. Schill, parvenu à réunir un corps de six mille hommes, en compromettant les noms des Rois de Prusse et d'Angleterre, ne trouvait plus de pays qui osât se déclarer pour lui, etc.

» Le cabinet de Londres même se ressentit de l'influence de ces triomphes. Les intrigues et les indécisions de son ministère n'en furent pas peu augmentées, et ses grandes diversions promises, de plus en plus retardées.

» La Cour de Prusse multiplia les démonstrations de fidélité aux traités, et feignit de poursuivre les partisans de Schill. Celle de Russie, notre alliée en apparence, se décida enfin à nous fournir son contingent; elle mit en mouvement, sur la Gallicie, un corps de quinze mille hommes, beaucoup moindre que ne le portaient ses engagemens; et encore pense-t-on généralement que les Russes ne s'avancèrent que pour contrarier les progrès très-rapides des Polonais, et surtout leurs principes.

« Le passage d'un fleuve comme le Danube est une opération fort difficile. Il ne suffit pas d'avoir un pont et de passer à l'autre rive, il faut déboucher au-delà, se maintenir et conserver le pont. Quand on considère l'effrayante immensité des objets nécessaires pour une telle construction et leur fragilité, ainsi que la terrible violence des obstacles qu'il faut vaincre, on a peine à concevoir que de telles opérations réussissent jamais. Ici il fallait traverser d'abord un premier bras du Danube, large de deux cents trente toises; un second bras de cent quarante toises, où se trouvait le grand courant, séparé du premier par une île large de cent toises; après cela on n'était encore arrivé que dans la grande île de Lobau, plantée d'arbustes et coupée de petits canaux. Il fallait enfin traverser, pour atteindre la rive gauche, un troisième bras, dont la largeur variait de cinquante à soixante-dix toises. Le Danube, en cet endroit, est divisé en tant de bras, parsemé de tant d'îles, que c'est un véritable labyrinthe, à l'abri duquel l'ennemi pouvait approcher beaucoup de nos travaux. Ainsi, c'était une triple

rivière à passer, un triple pont à construire, dont un était de la plus grande dimension, au milieu des ennemis, qui, de tous côtés, nous voyaient et nous entouraient. Dans la construction de ces ponts, il fallait se servir de bateaux de formes et de grandeurs diverses, ramassés au hasard, retenus par quelques cordages et quelques clous, pour lutter contre la violence de l'impétueux Danube. Tout cela fut fait et même fort vite, en raison de l'immensité des préparatifs que tous ces ponts exigeaient. Il faut néanmoins reconnaître que les inconvéniens que présentait ce passage, étaient rachetés par de grands avantages. Si le Danube était plus large et divisé en plusieurs bras, il était aussi moins rapide et moins profond. Ces îles servaient à assurer les ponts partiels; enfin, celle de Lobau était comme une tête du grand pont, une vaste place d'armes, d'où on pouvait arriver avec plus d'assurance sur la rive gauche, etc., etc.

» Les ponts, commencés le dix-huit au matin, furent terminés assez vite. Aussi, dès le vingt, le quatrième corps avait gagné l'île de Lobau. L'Empereur s'y rendit lui-même, et fit jeter le

dernier pont devant lui. Son intention était de marcher directement à l'ennemi et de terminer l'œuvre si brillamment commencée à Eckmülh. Il avait rapproché de lui la majeure partie de l'armée, afin qu'elle pût défiler sans interruption sur la rive gauche.

» Le terrain où devait déboucher l'armée française était des plus favorables. En avant du coude que le fleuve formait en cet endroit et dont les bras s'élargissaient considérablement, se trouvaient les villages *d'Asparn* et *d'Essling*: le premier, à gauche, touchant à un bras du fleuve où il y avait fort peu d'eau; le deuxième, à droite, à deux ou trois cents toises en face du saillant du Danube. Plus à droite encore et à égale distance du fleuve, se trouve le bourg *d'Enzerdorf*. Entre Asparn et Essling il y a un millier de toises, et à peu près autant entre Essling et Enzerdorf. Les deux premiers villages, bâtis en maçonnerie, entourés de petites levées de terre, présentaient des espèces de forts très-aisés à défendre, deux excellens appuis pour notre ligne, couverte aussi par un bas-fond ou fossé : cette ligne pouvait être tour-

née, il est vrai, par ses deux flancs, au-dessous d'Essling du côté d'Enzerdorf, et sur les derrières d'Asparn, où le petit bras du Danube était facilement guéable.

» En avant des villages s'étendait une plaine immense, parfaitement unie, sans ruisseau ni le moindre obstacle. On n'y apercevait que quelques villages au milieu des moissons verdoyantes ; c'était le terrain le plus favorable pour deux armées égales qui avaient à disputer de bravoure et d'habileté. Ce l'était aussi pour une armée inférieure, qui aurait à lutter contre des forces supérieures, à l'aide des villages indiqués.

» Napoléon, plein de son projet de marcher à l'ennemi, n'attendait que d'être rejoint par une partie de l'armée ; il ne pensa pas devoir être attaqué lui-même : les rapports de la cavalerie légère le maintinrent dans cette sécurité ; aussi ne s'occupa-t-il nullement d'établir le quatrième corps, ni de profiter des avantages de la ligne d'Asparn à Essling. Il faut le dire, parce qu'il n'y a rien d'indifférent à la guerre, ni dans ce qui décide de la vie des hommes et du sort des empires, si Napoléon ou Masséna avaient

fait occuper convenablement Asparn, il est probable que ce village n'eût pas été pris par l'ennemi, ou si nous avions préparé à l'avance ce qui fut exécuté par le corps d'Hiller, en s'en emparant, jamais les Autrichiens ne s'y seraient maintenus. Le mur du cimetière d'Asparn fut abattu par eux de leur côté, et ce cimetière leur devint par là une citadelle qu'il nous fallait escalader sous le feu le plus terrible, pour y parvenir, et quand nous nous en étions emparés, il n'était plus pour nous qu'un coupe-gorge, dans lequel nous demeurions entièrement à découvert.»

Ici se trouve décrite la première journée d'Essling (le vingt et un mai), ou Masséna résiste avec son seul corps, pendant tout le jour, à toutes les forces autrichiennes, et conserve Asparn par cette opiniâtreté héroïque qui le caractérisait si éminemment. Les ponts déjà dérangés dès ce jour-là, interrompent fréquemment le passage des troupes, déjouent les projets de Napoléon, sauvent l'ennemi et amènent la terrible journée du lendemain, ainsi décrite par l'auteur :

« Tant d'héroïsme dans la défensive de Mas-

séna et de ses braves avait produit la plus grande sensation au milieu des deux armées, et singulièrement augmenté chez nous l'ardeur pour attaquer le lendemain, et l'espoir d'une complète victoire. Napoléon, renforcé par le corps de Lannes, veut attendre l'arrivée de Davoust et de la réserve pour faire sa grande attaque; mais dès deux heures du matin, avant le point du jour, le combat avait recommencé à Asparn, et quelque temps après sur toute la ligne. Le généralissime autrichien s'était enfin décidé à faire avancer la réserve de grenadiers qu'il avait jusque là si mal à propos laissée en arrière. Ce prince aurait dû sentir dès le premier moment la nécessité de brusquer une telle affaire. Ses retards avaient laissé arriver trois de nos divisions de plus à la rive gauche. Il persiste dans son même système de bataille, et s'acharne de nouveau contre Asparn; il attaque moins vivement Essling, où Lannes se trouve renforcé par deux divisions. Mais le général ennemi ne s'occupe nullement des moyens de tourner ces deux villages, et surtout Asparn. Son feu et ses masses l'écrasent de nouveau et lui facilitent

les moyens de s'en emparer. Masséna fait relever la division Molitor par celle de Saint-Cyr. Le 24ᵉ léger pénètre dans le village, culbute l'ennemi dans la grande rue, et coupe une colonne qui s'avançait par la rue parallèle. Huit cents hommes, dont onze officiers et un général, avec six pièces de canon, sont enlevés et conduits dans l'île de Lobau. Le 24ᵉ finit par être repoussé, le 4ᵉ arrive au secours et reprend le village, qui, perdu de nouveau, est de nouveau repris par les Hessois. Tous ces régimens montrent la plus brillante valeur. L'ardeur de Masséna soutient l'enthousiasme du quatrième corps au milieu de ce théâtre, le plus horrible que la guerre ait jamais présenté. En ce moment on annonce l'arrivée de la garde à Asparn : tout le monde croit tenir la victoire.

» Napoléon voyant l'ennemi persister dans ses fautes de la veille, et diriger ses grandes masses sur Asparn, avec une forte colonne sur Essling, ce qui dégarnissait beaucoup son centre, fait aussitôt des dispositions pour profiter de cette faute et exécuter immédiatement l'atta-

que projetée, dont il n'avait fait la veille qu'une démonstration : elle devait détruire l'ennemi en le perçant par le centre. Se croyant au moment de voir arriver le corps de Davoust, l'Empereur envoya les tirailleurs de sa garde à Asparn, et donna ordre à Lannes de commencer l'attaque avec son corps d'armée, dans l'intervalle entre Essling et Asparn, contre l'aile gauche de Hohenzollern et la droite de Lichteinstein. Ainsi Napoléon fait avancer sa droite, et pivote sur sa gauche, appuyée à la défense d'Asparn. Par là, il partageait l'armée ennemie en deux portions qui allaient se trouver fort compromises l'une et l'autre. Lannes, à la tête de la division St.-Hilaire, ayant à sa gauche les grenadiers d'Oudinot, à sa droite la division Boudet, la cavalerie par masses dans les intervalles, marche fièrement à l'ennemi, et s'avance sur ce léger glacis, au sommet duquel se trouve le centre des Autrichiens.

» Averti du danger qui menace cette partie si importante de sa ligne, l'Archiduc accourt en toute hâte, appelle momentanément à lui une partie du corps de Bellegarde, dispose ceux de

Hohenzollern et de Rosemberg; place derrière eux, en troisième ligne, afin de les renforcer encore, plusieurs régimens de l'aile droite de sa cavalerie, dont l'aile gauche est formée sur plusieurs lignes. Il attend ainsi l'attaque du maréchal Lannes. Cette attaque, exécutée sous les yeux mêmes de Napoléon, vive et impétueuse, culbute les premières troupes de l'ennemi. Bessières, à la tête des cuirassiers, fait plusieurs charges brillantes sur la cavalerie et l'infanterie des Autrichiens. Celle-ci cédait du terrain. L'Archiduc se met à la tête des régimens battus, et les ranime par l'exemple de la plus brillante valeur; il saisit le drapeau de Zach, et se précipite dans le fort de la mêlée. Plusieurs de ses officiers sont blessés autour de lui.

» Cependant les Français redoublaient de vigueur et poussaient leurs avantages; la victoire la plus complète se montrait déjà aux yeux de Napoléon, lorsqu'au lieu de l'arrivée du maréchal Davoust, il reçoit, vers sept heures du matin, la nouvelle de la rupture de ses ponts, telle qu'il était impossible de songer à les répa-

rer dans la journée *. La fortune lui arrachait le plus beau triomphe. Dans de telles dispositions, avec ce qu'il avait de troupes sous la main, Napoléon pouvait encore se livrer à l'espoir de vaincre; mais sa prudence l'emporta; il ne voulut pas exposer à quelques nouveaux contretemps le sort de tant de braves, dans cette plaine découverte, où les colonnes d'attaque pouvaient, à mesure qu'elles s'avançaient, être prises de flanc et à revers. Il ordonna donc à Lannes de suspendre son attaque, et de rame-

* Ce cruel accident, essuyé aussi la veille, provenait non seulement de la crue du Danube, mais encore du choc de nombreux radeaux, de grosses barques et de grands arbres lancés par des paysans et des soldats postés dans des îles supérieures, dont on avait négligé de se rendre maître.

Une crue extraordinaire du Danube en double subitement l'élévation, et la porte, en moins de trois jours, de quatorze pieds à vingt-huit.

Le volume 2, page 73, des Mémoires de Napoléon, contient sur la bataille d'Essling une note dictée par lui; il la termine par les beaux portraits du duc de Montébello et du général Saint-Hilaire.

ner ses troupes lentement dans leur première position, sa droite à Essling, et sa gauche dans la direction d'Asparn.

» Si cette brillante attaque ne fut pas couronnée d'un succès complet, elle en imposa pour tout le jour à l'ennemi; elle arrêta les attaques qu'il préparait; elle dégagea, pour le moment, nos aîles vivement pressées, etc.....

» Masséna tenait toujours Asparn; l'ennemi venait d'y rentrer; les tirailleurs de la jeune garde demandèrent à l'en chasser. Nouvellement formés, ils n'avaient de la garde que le nom et le dévouement. Ils gagnèrent là leurs grenades; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de pertes. Ce village devait être encore disputé, et pendant toute la journée pris et repris par l'un et l'autre parti; toujours avec plus de facilité par l'ennemi, qui continuait à l'entourer; toujours avec plus de peine et de courage par nous, qui n'y parvenions qu'au travers d'un défilé. Les morts s'amoncèlent dans Asparn, les boulets le détruisent, l'incendie finit par en dévorer les restes; on s'y bat corps à corps à l'arme blanche avec le plus grand acharnement.

Masséna se multiplie, tous ses officiers sont frappés à deux pas de lui; il est le seul que le feu de l'ennemi n'atteint pas, semblant connaître et respecter le fils chéri de la Victoire. Il fallait toute l'opiniâtreté de Masséna pour conserver ce poste si périlleux, mais si important, pris et repris quatorze fois dans ces deux jours. Après la rupture des ponts, le combat n'était plus qu'une horrible boucherie sans résultat; mais absolument nécessaire pour sauver l'honneur français et même cette partie de l'armée sur la rive gauche du fleuve; car il ne fallait pas songer à repasser au milieu du combat, de jour et en présence d'un ennemi si nombreux, un défilé tel que le faible pont de pontons; il fallait absolument gagner la nuit, et jusque là en imposer à l'Archiduc. Vers midi, l'ennemi s'avisa enfin d'attaquer l'îlot qui est en arrière d'Asparn, et qui n'opposait qu'un bras étroit, presque dépourvu d'eau. Quelques postes des nôtres, en très-faible quantité, garnissaient cet îlot extrêmement boisé; ils sont repoussés et ramenés de l'autre côté. Les balles de l'ennemi arrivent assez épaisses sur la communication

d'Asparn avec le pont : le danger était des plus grands. Si l'ennemi s'avançait en forces de ce côté, si seulement il se maintenait sur les bords de l'îlot, les troupes qui étaient à Asparn se trouvaient prises à dos et ramenées près du pont; on perdait une demi-lieue de terrain et l'appui principal de la position. Deux pièces à mitraille furent aussitôt tournées de ce côté. Heureusement l'ennemi laissa le temps à la brigade Vivier d'accourir; mais il fallut y envoyer aussi toute la division Molitor, réduite à quelques centaines d'hommes; elle réussit à contenir l'ennemi, et ce ne fut pas le moindre des services que Molitor rendit dans cette terrible journée.

» L'Archiduc avait reformé sa ligne, rétabli ses batteries et recommencé ses attaques sur Asparn et Essling. Il fait marcher contre ce dernier quatre bataillons de grenadiers de la réserve, qu'il avait enfin rapprochée de la ligne. Ceux-ci n'éprouvent pas moins de résistance. La division Boudet, enfermée en partie dans un grand clos, repousse cinq assauts avec la plus grande valeur. Les grenadiers hongrois

sont si mal menés, que l'Archiduc est obligé d'accourir encore pour les retenir sur la ligne.

» Cependant, à force d'essayer de tous les points de la position, le prince Charles finit par disposer sur le centre une attaque effrayante pour l'armée française. Ceux qui voyaient clair aux affaires de guerre, conçurent dans cet instant les plus vives inquiétudes. On apercevait en face de l'intervalle trop dégarni qui sépare Asparn d'Essling, la crête du rideau se couronner d'artillerie, de masses de cavalerie, de colonnes profondes d'infanterie. Ces préparatifs formidables menaçaient le terrain vide qui séparait les corps de Lannes et de Masséna, et la direction la plus courte sur nos ponts. Une attaque vive et franche de l'Archiduc avec ses réserves et les troupes inutiles sur la ligne, pouvait en peu de minutes accomplir la perte de l'armée. Déjà ces masses étaient à petite portée de notre ligne ; heureusement l'ennemi perd, en examens et en mouvemens préparatoires, le temps qu'il fallait employer à agir avec vigueur. Napoléon, qui voit ce danger terrible, dirige au centre tout ce qu'il peut trou-

ver de disponible dans notre artillerie, en très-grande partie démontée; il fait marcher vers les flancs des masses autrichiennes, quelques troupes déjà excédées de fatigue, et envoie Bessières charger avec la cavalerie, non plus pour la victoire, mais pour le salut de l'armée. Il faut donner tête baissée dans cette colonne pour l'arrêter, c'était un acte d'absolu dévouement. Nous n'avions plus en arrière de notre centre qu'une seule réserve d'infanterie; il est vrai que c'était la vieille garde; cette héroïque élite qui pendant si long-temps il a suffi de montrer à nos ennemis pour arrêter ou contenir leurs plus grands efforts.

» Bessières, malgré les pertes de sa cavalerie, charge audacieusement et renverse la tête de la colonne. Il n'en faut pas davantage pour arrêter cet ennemi irrésolu. Dès-lors le sort de la journée est fixé, et Napoléon pourra attendre la nuit pour exécuter sa retraite; il se rapproche du petit pont pour veiller à ses préparatifs et ordonner les dispositions devenues nécessaires.

» La journée s'avançait, et il en était temps, car nos munitions étaient épuisées. L'artillerie

et l'infanterie allaient se trouver sans cartouches; la communication était interrompue avec les parcs de réserve; la plus grande partie de nos pièces étaient endommagées, les attelages tués depuis long-temps. On avait été obligé de ralentir le feu; l'ennemi, au contraire, continuait le sien avec sa terrible artillerie qui nous écrasait. Il renouvelait constamment ses attaques contre les deux villages. Dans l'une de ces attaques, vers le soir, Lannes, qui jusque là était demeuré constamment au plus fort du danger, descendant de cheval pour prendre quelque repos, est frappé d'un boulet qui lui emporte les deux jambes. L'armée va perdre un de ses premiers chefs, dont les talens s'étaient si prodigieusement développés; la France, un de ses appuis les plus solides; l'Empereur, un ami zélé. Lannes fut transporté dans l'île de Lobau; Napoléon alla à sa rencontre près le petit pont. Leur entrevue fut des plus touchantes; leurs embrassemens des plus tendres. Napoléon pleurait à chaudes larmes à genoux devant le héros mourant. C'eût été en toute circonstance un grand spectacle; il l'était bien davantage le

soir d'une bataille si douteuse qui nous coûtait tant de braves.

» Nos troupes avaient comme oublié la faim et l'extrême fatigue dans ces deux longues journées, où la chaleur fut excessive, où elles soutinrent quarante heures de combat. Belle époque de gloire!!! Dans une situation aussi critique, notre ardeur et notre confiance ne se refroidirent pas un instant! L'âme du chef était passée dans celle de tous les soldats..... Pendant ces journées mémorables, huit divisions françaises, qui ne formaient pas la moitié de notre armée, repoussèrent constamment les attaques de toute l'armée autrichienne, qui ne put conquérir quelques toises de terrain, et fut même souvent sur le point d'être culbutée.

» Dès le commencement de la nuit, on fit filer sur le petit pont les nombreux blessés entassés sur la rive gauche. Tous ceux qui donnaient signe de vie furent emportés dans l'île de Lobau. On fit ensuite passer l'artillerie, les caissons; on enleva même tous leurs débris. Les pièces prises à l'ennemi avaient été emmenées, rien

rivière à passer, un triple pont à construire, dont un était de la plus grande dimension, au milieu des ennemis, qui, de tous côtés, nous voyaient et nous entouraient. Dans la construction de ces ponts, il fallait se servir de bateaux de formes et de grandeurs diverses, ramassés au hasard, retenus par quelques cordages et quelques clous, pour lutter contre la violence de l'impétueux Danube. Tout cela fut fait et même fort vite, en raison de l'immensité des préparatifs que tous ces ponts exigeaient. Il faut néanmoins reconnaître que les inconvéniens que présentait ce passage, étaient rachetés par de grands avantages. Si le Danube était plus large et divisé en plusieurs bras, il était aussi moins rapide et moins profond. Ces îles servaient à assurer les ponts partiels; enfin, celle de Lobau était comme une tête du grand pont, une vaste place d'armes, d'où on pouvait arriver avec plus d'assurance sur la rive gauche, etc., etc.

» Les ponts, commencés le dix-huit au matin, furent terminés assez vite. Aussi, dès le vingt, le quatrième corps avait gagné l'île de Lobau. L'Empereur s'y rendit lui-même, et fit jeter le

dernier pont devant lui. Son intention était de marcher directement à l'ennemi et de terminer l'œuvre si brillamment commencée à Eckmülh. Il avait rapproché de lui la majeure partie de l'armée, afin qu'elle pût défiler sans interruption sur la rive gauche.

» Le terrain où devait déboucher l'armée française était des plus favorables. En avant du coude que le fleuve formait en cet endroit et dont les bras s'élargissaient considérablement, se trouvaient les villages *d'Asparn* et *d'Essling*: le premier, à gauche, touchant à un bras du fleuve où il y avait fort peu d'eau; le deuxième, à droite, à deux ou trois cents toises en face du saillant du Danube. Plus à droite encore et à égale distance du fleuve, se trouve le bourg *d'Enzerdorf*. Entre Asparn et Essling il y a un millier de toises, et à peu près autant entre Essling et Enzerdorf. Les deux premiers villages, bâtis en maçonnerie, entourés de petites levées de terre, présentaient des espèces de forts très-aisés à défendre, deux excellens appuis pour notre ligne, couverte aussi par un bas-fond ou fossé : cette ligne pouvait être tour-

née, il est vrai, par ses deux flancs, au-dessous d'Essling du côté d'Enzerdorf, et sur les derrières d'Asparn, où le petit bras du Danube était facilement guéable.

» En avant des villages s'étendait une plaine immense, parfaitement unie, sans ruisseau ni le moindre obstacle. On n'y apercevait que quelques villages au milieu des moissons verdoyantes ; c'était le terrain le plus favorable pour deux armées égales qui avaient à disputer de bravoure et d'habileté. Ce l'était aussi pour une armée inférieure, qui aurait à lutter contre des forces supérieures, à l'aide des villages indiqués.

» Napoléon, plein de son projet de marcher à l'ennemi, n'attendait que d'être rejoint par une partie de l'armée ; il ne pensa pas devoir être attaqué lui-même : les rapports de la cavalerie légère le maintinrent dans cette sécurité ; aussi ne s'occupa-t-il nullement d'établir le quatrième corps, ni de profiter des avantages de la ligne d'Asparn à Essling. Il faut le dire, parce qu'il n'y a rien d'indifférent à la guerre, ni dans ce qui décide de la vie des hommes et du sort des empires, si Napoléon ou Masséna avaient

fait occuper convenablement Asparn, il est probable que ce village n'eût pas été pris par l'ennemi, ou si nous avions préparé à l'avance ce qui fut exécuté par le corps d'Hiller, en s'en emparant, jamais les Autrichiens ne s'y seraient maintenus. Le mur du cimetière d'Asparn fut abattu par eux de leur côté, et ce cimetière leur devint par là une citadelle qu'il nous fallait escalader sous le feu le plus terrible, pour y parvenir, et quand nous nous en étions emparés, il n'était plus pour nous qu'un coupe-gorge, dans lequel nous demeurions entièrement à découvert.»

Ici se trouve décrite la première journée d'Essling (le vingt et un mai), où Masséna résiste avec son seul corps, pendant tout le jour, à toutes les forces autrichiennes, et conserve Asparn par cette opiniâtreté héroïque qui le caractérisait si éminemment. Les ponts déjà dérangés dès ce jour-là, interrompent fréquemment le passage des troupes, déjouent les projets de Napoléon, sauvent l'ennemi et amènent la terrible journée du lendemain, ainsi décrite par l'auteur :

« Tant d'héroïsme dans la défensive de Mas-

séna et de ses braves avait produit la plus grande sensation au milieu des deux armées, et singulièrement augmenté chez nous l'ardeur pour attaquer le lendemain, et l'espoir d'une complète victoire. Napoléon, renforcé par le corps de Lannes, veut attendre l'arrivée de Davoust et de la réserve pour faire sa grande attaque; mais dès deux heures du matin, avant le point du jour, le combat avait recommencé à Asparn, et quelque temps après sur toute la ligne. Le généralissime autrichien s'était enfin décidé à faire avancer la réserve de grenadiers qu'il avait jusque là si mal à propos laissée en arrière. Ce prince aurait dû sentir dès le premier moment la nécessité de brusquer une telle affaire. Ses retards avaient laissé arriver trois de nos divisions de plus à la rive gauche. Il persiste dans son même système de bataille, et s'acharne de nouveau contre Asparn; il attaque moins vivement Essling, où Lannes se trouve renforcé par deux divisions. Mais le général ennemi ne s'occupe nullement des moyens de tourner ces deux villages, et surtout Asparn. Son feu et ses masses l'écrasent de nouveau et lui facilitent

les moyens de s'en emparer. Masséna fait relever la division Molitor par celle de Saint-Cyr. Le 24ᵉ léger pénètre dans le village, culbute l'ennemi dans la grande rue, et coupe une colonne qui s'avançait par la rue parallèle. Huit cents hommes, dont onze officiers et un général, avec six pièces de canon, sont enlevés et conduits dans l'île de Lobau. Le 24ᵉ finit par être repoussé, le 4ᵉ arrive au secours et reprend le village, qui, perdu de nouveau, est de nouveau repris par les Hessois. Tous ces régimens montrent la plus brillante valeur. L'ardeur de Masséna soutient l'enthousiasme du quatrième corps au milieu de ce théâtre, le plus horrible que la guerre ait jamais présenté. En ce moment on annonce l'arrivée de la garde à Asparn ; tout le monde croit tenir la victoire.

» Napoléon voyant l'ennemi persister dans ses fautes de la veille, et diriger ses grandes masses sur Asparn, avec une forte colonne sur Essling, ce qui dégarnissait beaucoup son centre, fait aussitôt des dispositions pour profiter de cette faute et exécuter immédiatement l'atta-

que projetée, dont il n'avait fait la veille qu'une démonstration : elle devait détruire l'ennemi en le perçant par le centre. Se croyant au moment de voir arriver le corps de Davoust, l'Empereur envoya les tirailleurs de sa garde à Asparn, et donna ordre à Lannes de commencer l'attaque avec son corps d'armée, dans l'intervalle entre Essling et Asparn, contre l'aile gauche de Hohenzollern et la droite de Lichtcinstein. Ainsi Napoléon fait avancer sa droite, et pivote sur sa gauche, appuyée à la défense d'Asparn. Par là, il partageait l'armée ennemie en deux portions qui allaient se trouver fort compromises l'une et l'autre. Lannes, à la tête de la division St.-Hilaire, ayant à sa gauche les grenadiers d'Oudinot, à sa droite la division Boudet, la cavalerie par masses dans les intervalles, marche fièrement à l'ennemi, et s'avance sur ce léger glacis, au sommet duquel se trouve le centre des Autrichiens.

» Averti du danger qui menace cette partie si importante de sa ligne, l'Archiduc accourt en toute hâte, appelle momentanément à lui une partie du corps de Bellegarde, dispose ceux de

Hohenzollern et de Rosemberg; place derrière eux, en troisième ligne, afin de les renforcer encore, plusieurs régimens de l'aile droite de sa cavalerie, dont l'aile gauche est formée sur plusieurs lignes. Il attend ainsi l'attaque du maréchal Lannes. Cette attaque, exécutée sous les yeux mêmes de Napoléon, vive et impétueuse, culbute les premières troupes de l'ennemi. Bessières, à la tête des cuirassiers, fait plusieurs charges brillantes sur la cavalerie et l'infanterie des Autrichiens. Celle-ci cédait du terrain. L'Archiduc se met à la tête des régimens battus, et les ranime par l'exemple de la plus brillante valeur; il saisit le drapeau de Zach, et se précipite dans le fort de la mêlée. Plusieurs de ses officiers sont blessés autour de lui.

» Cependant les Français redoublaient de vigueur et poussaient leurs avantages; la victoire la plus complète se montrait déjà aux yeux de Napoléon, lorsqu'au lieu de l'arrivée du maréchal Davoust, il reçoit, vers sept heures du matin, la nouvelle de la rupture de ses ponts, telle qu'il était impossible de songer à les répa-

rer dans la journée *. La fortune lui arrachait le plus beau triomphe. Dans de telles dispositions, avec ce qu'il avait de troupes sous la main, Napoléon pouvait encore se livrer à l'espoir de vaincre; mais sa prudence l'emporta; il ne voulut pas exposer à quelques nouveaux contretemps le sort de tant de braves, dans cette plaine découverte, où les colonnes d'attaque pouvaient, à mesure qu'elles s'avançaient, être prises de flanc et à revers. Il ordonna donc à Lannes de suspendre son attaque, et de rame-

* Ce cruel accident, essuyé aussi la veille, provenait non seulement de la crue du Danube, mais encore du choc de nombreux radeaux, de grosses barques et de grands arbres lancés par des paysans et des soldats postés dans des îles supérieures, dont on avait négligé de se rendre maître.

Une crue extraordinaire du Danube en double subitement l'élévation, et la porte, en moins de trois jours, de quatorze pieds à vingt-huit.

Le volume 2, page 73, des Mémoires de Napoléon, contient sur la bataille d'Essling une note dictée par lui; il la termine par les beaux portraits du duc de Montébello et du général Saint-Hilaire.

ner ses troupes lentement dans leur première position, sa droite à Essling, et sa gauche dans la direction d'Asparn.

» Si cette brillante attaque ne fut pas couronnée d'un succès complet, elle en imposa pour tout le jour à l'ennemi; elle arrêta les attaques qu'il préparait; elle dégagea, pour le moment, nos ailes vivement pressées, etc.....

» Masséna tenait toujours Asparn; l'ennemi venait d'y rentrer; les tirailleurs de la jeune garde demandèrent à l'en chasser. Nouvellement formés, ils n'avaient de la garde que le nom et le dévouement. Ils gagnèrent là leurs grenades; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de pertes. Ce village devait être encore disputé, et pendant toute la journée pris et repris par l'un et l'autre parti; toujours avec plus de facilité par l'ennemi, qui continuait à l'entourer; toujours avec plus de peine et de courage par nous, qui n'y parvenions qu'au travers d'un défilé. Les morts s'amoncèlent dans Asparn, les boulets le détruisent, l'incendie finit par en dévorer les restes; on s'y bat corps à corps à l'arme blanche avec le plus grand acharnement.

Masséna se multiplie, tous ses officiers sont frappés à deux pas de lui; il est le seul que le feu de l'ennemi n'atteint pas, semblant connaître et respecter le fils chéri de la Victoire. Il fallait toute l'opiniâtreté de Masséna pour conserver ce poste si périlleux, mais si important, pris et repris quatorze fois dans ces deux jours. Après la rupture des ponts, le combat n'était plus qu'une horrible boucherie sans résultat; mais absolument nécessaire pour sauver l'honneur français et même cette partie de l'armée sur la rive gauche du fleuve; car il ne fallait pas songer à repasser au milieu du combat, de jour et en présence d'un ennemi si nombreux, un défilé tel que le faible pont de pontons; il fallait absolument gagner la nuit, et jusque là en imposer à l'Archiduc. Vers midi, l'ennemi s'avisa enfin d'attaquer l'îlot qui est en arrière d'Asparn, et qui n'opposait qu'un bras étroit, presque dépourvu d'eau. Quelques postes des nôtres, en très-faible quantité, garnissaient cet îlot extrêmement boisé; ils sont repoussés et ramenés de l'autre côté. Les balles de l'ennemi arrivent assez épaisses sur la communication

d'Asparn avec le pont : le danger était des plus grands. Si l'ennemi s'avançait en forces de ce côté, si seulement il se maintenait sur les bords de l'îlot, les troupes qui étaient à Asparn se trouvaient prises à dos et ramenées près du pont; on perdait une demi-lieue de terrain et l'appui principal de la position. Deux pièces à mitraille furent aussitôt tournées de ce côté. Heureusement l'ennemi laissa le temps à la brigade Vivier d'accourir; mais il fallut y envoyer aussi toute la division Molitor, réduite à quelques centaines d'hommes; elle réussit à contenir l'ennemi, et ce ne fut pas le moindre des services que Molitor rendit dans cette terrible journée.

» L'Archiduc avait reformé sa ligne, rétabli ses batteries et recommencé ses attaques sur Asparn et Essling. Il fait marcher contre ce dernier quatre bataillons de grenadiers de la réserve, qu'il avait enfin rapprochée de la ligne. Ceux-ci n'éprouvent pas moins de résistance. La division Boudet, enfermée en partie dans un grand clos, repousse cinq assauts avec la plus grande valeur. Les grenadiers hongrois

sont si mal menés, que l'Archiduc est obligé d'accourir encore pour les retenir sur la ligne.

» Cependant, à force d'essayer de tous les points de la position, le prince Charles finit par disposer sur le centre une attaque effrayante pour l'armée française. Ceux qui voyaient clair aux affaires de guerre, conçurent dans cet instant les plus vives inquiétudes. On apercevait en face de l'intervalle trop dégarni qui sépare Asparn d'Essling, la crête du rideau se couronner d'artillerie, de masses de cavalerie, de colonnes profondes d'infanterie. Ces préparatifs formidables menaçaient le terrain vide qui séparait les corps de Lannes et de Masséna, et la direction la plus courte sur nos ponts. Une attaque vive et franche de l'Archiduc avec ses réserves et les troupes inutiles sur la ligne, pouvait en peu de minutes accomplir la perte de l'armée. Déjà ces masses étaient à petite portée de notre ligne ; heureusement l'ennemi perd, en examens et en mouvemens préparatoires, le temps qu'il fallait employer à agir avec vigueur. Napoléon, qui voit ce danger terrible, dirige au centre tout ce qu'il peut trou-

ver de disponible dans notre artillerie, en très-grande partie démontée; il fait marcher vers les flancs des masses autrichiennes, quelques troupes déjà excédées de fatigue, et envoie Bessières charger avec la cavalerie, non plus pour la victoire, mais pour le salut de l'armée. Il faut donner tête baissée dans cette colonne pour l'arrêter, c'était un acte d'absolu dévouement. Nous n'avions plus en arrière de notre centre qu'une seule réserve d'infanterie; il est vrai que c'était la vieille garde; cette héroïque élite que pendant si long-temps il a suffi de montrer à nos ennemis pour arrêter ou contenir leurs plus grands efforts.

» Bessières, malgré les pertes de sa cavalerie, charge audacieusement et renverse la tête de la colonne. Il n'en faut pas davantage pour arrêter cet ennemi irrésolu. Dès-lors le sort de la journée est fixé, et Napoléon pourra attendre la nuit pour exécuter sa retraite; il se rapproche du petit pont pour veiller à ses préparatifs et ordonner les dispositions devenues nécessaires.

» La journée s'avançait, et il en était temps, car nos munitions étaient épuisées. L'artillerie

soir d'une bataille si douteuse qui nous coûtait tant de braves.

» Nos troupes avaient comme oublié la faim et l'extrême fatigue dans ces deux longues journées, où la chaleur fut excessive, où elles soutinrent quarante heures de combat. Belle époque de gloire!!! Dans une situation aussi critique, notre ardeur et notre confiance ne se refroidirent pas un instant! L'âme du chef était passée dans celle de tous les soldats..... Pendant ces journées mémorables, huit divisions françaises, qui ne formaient pas la moitié de notre armée, repoussèrent constamment les attaques de toute l'armée autrichienne, qui ne put conquérir quelques toises de terrain, et fut même souvent sur le point d'être culbutée.

» Dès le commencement de la nuit, on fit filer sur le petit pont les nombreux blessés entassés sur la rive gauche. Tous ceux qui donnaient signe de vie furent emportés dans l'île de Lobau. On fit ensuite passer l'artillerie, les caissons; on enleva même tous leurs débris. Les pièces prises à l'ennemi avaient été emmenées, rien

ne fut laissé sur le champ de bataille, pas même les fusils et les cuirasses de nos morts.

» L'ennemi fit la faute inconcevable de ne pas poursuivre immédiatement ses avantages, et de nous laisser surtout cette île de Lobau, qui, saillante au milieu de son terrain, fut notre sûreté dans le revers, et nous devint bientôt le moyen du triomphe. »

Dans cette campagne tout est classique chez Napoléon, pour quiconque peut en suivre et en juger les détails : on l'a vu jusque là préparer et suivre rapidement la victoire ; le voici à présent dans une circonstance imprévue, terrible. Qu'on le considère remédiant, en un clin-d'œil, à de grands désastres, et déterminant à l'instant même les dispositions qui doivent lui assurer de nouveau la victoire ! Réduit à une défensive momentanée, il va créer dans l'île de Lobau, aux portes de Vienne même, une véritable forteresse française, qui maîtrisera le fleuve et le terrain. Trahi par les vagues du Danube, il va l'enchaîner ; et le tout se fera en vue d'un ennemi qui se proclame triomphant, et ne songe

point à troubler des prodiges qu'il ne sait pas deviner : et peut-être est-il en quelque sorte excusable, car l'auteur s'écrie à ce sujet : « Heu» reux ceux qui ont pu deviner ces miracles du » génie!!!..... Ce ne furent pas toujours ceux » qui l'approchaient le plus. »

Les premiers ordres, dit-il, sont donnés à l'instant même du désastre, et les préparatifs sont si rapides, que deux ou trois jours après la bataille, on voit déjà plusieurs sonnettes battre des pilotis au travers des deux grands bras du Danube; mais les bulletins, pour tromper l'ennemi, annoncèrent qu'il s'agissait d'une sorte d'estacade pour couvrir les ponts et arrêter les brûlots. Le même jour, Napoléon détermine sur les lieux, et trace, de sa cravache sur le sable, le plan des ouvrages qui doivent former la tête des grands ponts et le réduit de Lobau.

A compter de cet instant, chacun travaille sans relâche; le chef se multiplie et les soldats sont infatigables. Leur constance, leur ardeur sont sans égales. Napoléon, dans ses projets et pour mieux se dérober à l'ennemi, a besoin de

s'établir dans une petite île en face d'Essling, touchant presque à la rive autrichienne. Les généraux du génie et de l'artillerie en déclarent l'attaque à-peu-près impossible. Mais Napoléon ordonne, et en plein midi, un aide-de-camp de Masséna traverse le Danube, avec cinq cents voltigeurs, sous le feu de toute l'artillerie autrichienne, atteint l'île, en chasse l'ennemi, s'y maintient contre toutes ses attaques, et en deux heures un pont de bateaux est construit en dépit de toutes les batteries qui enfilaient le Danube et jetèrent plus de deux cents boulets dans les œuvres du pont. Sous un chef tel que Napoléon, tout avait cessé d'être impossible; personne ne s'occupait plus de sa propre conservation : la vie, c'était la gloire ! Il est vrai que le général ne s'épargnait guère. Napoléon faisait souvent lui-même la tournée des postes de l'ennemi; et en approcha, dans l'île du Moulin, jusqu'à vingt-cinq toises. Un officier autrichien le reconnaissant un jour sur les bords d'un canal large de cinquante toises, lui cria : *Retirez-vous, Sire, ce n'est pas là votre place.* Paroles admirables qui, vu le ressentiment d'alors contre

Napoléon, la crise du moment, et l'importance de sa mort, honorent à jamais les rangs dont elles sortirent, et montrent, dans celui qui les prononça, une loyauté et un culte à l'honneur qui ne saurait être surpassés !!! »

Enfin au bout de quarante-trois jours, durant lesquels on a le droit de se demander : qu'a fait l'Archiduc? que devait-il, que pouvait-il faire? ce que l'auteur au surplus discute rigoureusement; au bout de quarante-trois jours, disons-nous, tous les travaux se trouvent accomplis; ils étaient immenses et merveilleux : en voici un échantillon.

« Il y avait à chacun des deux grands bras du Danube, larges, l'un de deux cent trente, et l'autre de cent quarante toises, des ponts sur pilotis où trois voitures pouvaient marcher de front. Au-dessus de ceux-ci, de petits ponts, larges de huit pieds, pour l'infanterie; au-dessous, des ponts de bateaux. Ainsi les débouchés étaient préparés pour trois colonnes, et le tout était couvert par des estacades qui se rejoignaient sur une île, à deux cents toises au-dessus des ponts. Le soin fut poussé à un tel point,

qu'on éclaira ces ponts par des lanternes de dix en dix toises, continuées tout au travers de l'île de Lobau, le long des chaussées qu'on y avait pratiquées sur une largeur de quarante pieds. Au moyen de ces lanternes, le chemin demeurait aussi praticable de nuit que de jour. De grands écriteaux indiquaient, à chaque embranchement, toutes les directions pour les divers corps de l'armée. Ainsi les plus minutieuses précautions avaient été ajoutées au développement des plus grands moyens, etc.

» Cependant, l'Empereur avait employé l'intervalle des travaux à réorganiser son armée, et à rapprocher de lui tous les corps dont il pouvait disposer. Le prince Eugène lui avait amené l'armée d'Italie, au travers de beaux faits d'armes, couronnés par la victoire de Raab; Marmont était arrivé avec son corps du fond de la Dalmatie.

» Le plan de Napoléon, des plus vastes, des plus décisifs, embrasse l'ensemble de ses armées et les divers pays qu'elles occupent. Toutefois, tant de coopérations, et à de si grandes distances, n'ont à ses yeux et dans sa pensée, que l'unité de but et d'action. Il va jeter sa grande

armée au-delà du Danube et sur la gauche de l'ennemi, pour le séparer de la Hongrie, il l'attaquera sur le champ de bataille qu'il aura conquis, le battra et l'acculera sur la Bohême, où cet ennemi se trouvera prévenu et entouré de toutes parts. Le tout s'accomplira de point en point, ainsi qu'il l'aura réglé, jusqu'au moment où l'ennemi, frappé de sa situation désespérée, implorera un armistice.

» Les ordres furent donc donnés à Masséna de porter ses divisions vers la partie septentrionale de Lobau; à Oudinot de passer, le premier juillet, dans cette île, et de s'y établir; à Eugène d'être rendu le quatre à Ebersdorf avec des vivres pour deux jours, et de passer les ponts sans s'arrêter; à Davoust de ne partir que dans la nuit du quatre au cinq, et de filer sur-le-champ dans l'île de Lobau; à Bernadotte et à Bessières d'être rendus le deux à Ebersdorf; à Vandamme d'occuper Vienne, le deux au soir; à Lefèvre d'envoyer Wrede à Vienne pour se réunir à la garde impériale, et de se tenir lui-même à Lintz, pour, dès que la grande armée aurait passé le Danube, entrer en Bohême par le sud, en même

temps que Jérôme y entrerait de Dresde par le nord, et que Junot, de Bareuth, la ménacerait par l'ouest. Enfin, il n'est pas jusqu'à Poniatowsky, auquel Napoléon prescrivait d'emmener ses Polonais sur Olmutz pour contenir l'archiduc Ferdinand, et d'y entraîner les Russes, si ces alliés douteux avaient la loyauté de nous servir de bonne foi.

» C'est pour les gens du métier surtout que sont intéressans et précieux les ordres donnés en cette occasion : ils sont le programme exact des batailles qui suivirent. Jamais on n'avait vu diriger une aussi grande opération à l'avance avec autant de précision, et jamais tout n'avait été prévu avec autant d'exactitude. Les détails du passage ne sont pas moins admirables.

» Le quatre juillet, à une heure après midi, on reçoit l'ordre de traverser le soir même. Tout avait été parfaitement préparé, les passages étaient multipliés, la direction de chaque corps jalonnée à l'avance; aussi tout fut exécuté avec la plus grande promptitude et dans le plus grand ordre. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait aussi rapidement traversé

tant de défilés et formé son ordre de bataille. En une nuit elle se trouva rangée de l'autre côté du Danube, quand son ennemi surpris la croyait encore dans ses cantonnemens. Du temps de Turenne et de Condé on n'eût pas cru la chose possible ; du temps de Villars et de Vendôme, on y eût employé plusieurs jours peut-être, sans y parvenir ; enfin, du temps de Frédéric, à peine ce grand capitaine aurait-il espéré y réussir avec sa bonne armée. Nos adversaires, dans la plus belle plaine du monde, passaient des demi-journées à se mettre en ordre de bataille, etc.

» Napoléon ayant deux ponts à son extrême gauche, dont le premier sur pilotis, à l'abri de tout accident, devant servir de ligne de communication pour l'armée, voulut avoir un autre pont comme de réserve à son extrême droite ; il se ménageait ainsi, pour tous les cas, la possibilité de manœuvrer, par les deux extrémités du saillant de Lobau, le plus près possible des grands bras du Danube. C'est par ce dernier pont que commença la grande opération.

» A neuf heures du soir, vers l'embouchure

du bras de Lobau, dans le grand Danube, Oudinot fait embarquer quinze cents voltigeurs dans des bacs et des bateaux préparés par la marine; ils passent à la rive gauche et s'y établissent. Dès le premier coup de canon d'Oudinot, toutes les batteries de Lobau font un feu terrible, les unes sur les ouvrages ennemis; les autres sur le terrain qu'il occupe; le plus grand nombre sur Enzerdorf et ses alentours. On voit perpétuellement en l'air une quantité de bombes et d'obus enflammés. Masséna jette de son côté dix-huit cents hommes sur l'autre rive; ils passent dans cinq bacs. Le premier a de la peine à aborder, les hommes se jettent à la nage et le tirent à terre; alors le passage continue sans interruption. Les postes de l'ennemi sont enlevés ou surpris, et on établit les ponts préparés à l'avance. Celui d'une seule pièce se trouve placé en huit ou dix minutes, malgré la baisse des eaux. Le quatrième corps commence immédiatement à défiler, le transport continue sur les bacs. On commence des ponts de radeaux et de bateaux sur l'île Alexandre. Le premier est fini à trois heures, le second à deux; un qua-

trième est jeté plus haut; le cinquième avance rapidement. Cependant la canonnade continuait d'une manière épouvantable; Enzersdorf est bientôt la proie des flammes. L'ennemi ne répondait que faiblement en face des ponts; mais il tonnait de tous ses ouvrages sur le terrain de l'ancien passage, où il croyait que notre armée débouchait. A tout ce fracas vint se joindre un orage terrible et une pluie par torrens, qui produisit un froid extraordinaire. Les travaux n'en sont nullement dérangés. Napoléon est partout, courant à pied d'un pont à l'autre, au milieu des boues et de ces rives glissantes où on culbute à chaque instant. Infanterie, artillerie, cavalerie, tout défile sans relâche. A mesure qu'on gagne du terrain sur la rive gauche, Napoléon fait assurer ses premiers progrès. Il a donné à l'avance aux officiers du génie l'ordre de tracer quatre immenses redans pour couvrir les ponts. Ainsi chaque pas que font les troupes, préparé par le feu terrible qui écrase l'ennemi, est protégé par des ouvrages contre tout accident. L'avant-garde ennemie, qui se trou-

vait dans cette partie, cède le terrain presque sans combattre, et se retire au-delà d'Enzersdorf, selon l'ordre qu'elle en a reçu !

» Malgré la multiplicité des ponts, il fallait encore plusieurs heures pour faire défiler une armée aussi nombreuse que la nôtre. Les corps de la deuxième et troisième lignes non encore formées, arrivaient successivement. Ce n'est que vers midi que la première ligne se trouve établie perpendiculairement au Danube, selon l'ordre donné : Masséna à gauche, Oudinot et Bernadotte au centre, Davoust à droite. Ces corps sont par régimens serrés en masse. Ils occupent ainsi un bien petit espace. L'armée d'Italie, la garde, avec le onzième corps viennent former la deuxième ligne, et les réserves de cavalerie la troisième. Le reste de l'armée étant arrivé, ou près de l'être, Napoléon porte en avant sa première ligne et s'étend en éventail, etc. »

Ici se trouvent les développemens de cette célèbre bataille de Wagram, tellement remarquable par les mouvemens préparatoires et les grandes manœuvres instantanées qui la rendent

une des plus longues qui ayent été livrées : ils remplissent toute une semaine. Cette bataille est encore une des plus mémorables des temps modernes, par les forces qui combattirent de part et d'autre, la réputation des deux généraux opposés, les pertes des deux armées, et son grand résultat, la paix de Vienne. Cet événement fournit à l'auteur les détails les plus lucides, les réflexions les plus judicieuses. Mais je passerai tout de suite aux premiers résultats de la bataille proprement dite. Elle coûta aux Autrichiens vingt-quatre mille morts ou blessés, et nous laissa vingt mille prisonniers. Toutefois elle fut loin encore de remplir les espérances de Napoléon : l'armée reprocha à un de ses lieutenans, dont elle s'était déjà plainte à Austerlitz, à Iéna, à Than, etc., d'avoir, le cinq, attaqué trop tard Wagram; évacué, le six, sans combattre, Aderclaa, tête de notre position, appui des manœuvres de Napoléon, et qui, entre les mains de l'Archiduc, devint celui de sa résistance et de ses attaques. Peut-être ce lieutenant de l'Empereur eût-il pu se rejeter sur la mauvaise conduite des troupes étrangères qui

lui étaient confiées; mais loin de là, il se permit même, contre l'usage reçu, une proclamation individuelle dans laquelle il les qualifiait de *colonne de granit;* ce qui remplit d'étonnement les autres corps, et porta l'Empereur à le renvoyer en France.

» Napoléon, compagnon et juge des hauts faits de ses braves, leur distribua de nombreuses récompenses. Passant en revue l'armée d'Italie, le lendemain de la bataille, il dit aux soldats : « Vous êtes de braves gens, vous vous êtes tous » couverts de gloire! » Une proclamation témoigna à l'armée la satisfaction de son Empereur, et s'adressa plus particulièrement au génie, à l'artillerie et aux pontonniers, qui, par leurs immenses travaux, avaient préparé tous ces miracles.

» Napoléon fit trois maréchaux sur le champ de bataille : Oudinot, Marmont et Macdonald. Il embrassa ce dernier, délaissé long-temps à cause des dissentimens antérieurs. Le nouveau maréchal, attendri jusqu'aux larmes, s'écria, dans l'effusion de son cœur, qu'il lui vouait désormais une fidélité sincère, engagement que

Napoléon, du reste, a eu l'occasion de témoigner avoir été rempli. »

L'auteur, après avoir analysé la conduite et les fautes de l'Archiduc en cette circonstance, dit : « Pour Napoléon, il s'est conduit, dans cette bataille, d'après les mêmes principes que dans l'ensemble de la campagne. Il a tenu ses troupes sous sa main, et a manœuvré excentriquement. Attaqué et prévenu, il a laissé l'ennemi démasquer son mouvement, l'a attaqué lui-même à son tour au moment et au point favorables. Rien ne lui a échappé, ni les dangers de la gauche et de l'île de Lobau, où il envoie Boudet; ni les dangers de la droite, où il renforce Davoust, au cas que le prince Jean arrivât. Cependant il a éprouvé de grands contre-temps : si l'attaque du cinq au soir eût été convenablement faite, elle eût réussi, et dès-lors l'armée de l'Archiduc, percée par le centre, était séparée en deux parties qui pouvaient être fortement entamées, et qui rejetées, l'une sur la Bohême, l'autre sur la Hongrie, ne se seraient plus rejointes. On eût évité dès-lors la grande bataille et toutes les chances du lendemain. Si Adercla

n'eût pas été abandonné sans coup férir, le six au jour, l'armée française, qui se trouvait concentrée, aurait culbuté du premier effort le centre dégarni de l'ennemi, et serait retombée sur sa droite, qui eût été écrasée ou noyée dans le Danube, etc., etc.

» Cependant l'Archiduc se retirait en toute hâte sur la Bohême, et sa retraite, quoique faite avec une grande habileté, allait développer les conséquences de la bataille, bien plus désastreuses encore que la perte de la bataille elle-même. Chaque jour, chaque instant voyait entamer l'armée ennemie : elle était menacée de périr en détail. La Cour de Vienne sentit toute l'imminence du danger, et se hâta de le prévenir. Le dix, vers le soir, Masséna, poursuivant ses avantages et maître des faubourgs de Znaïm, allait enlever la ville, quand un cri universel se fit entendre tout le long de la ligne, celui de *cessez le feu, cessez le feu.* Une députation autrichienne avait atteint Napoleon, pour traiter de la paix et solliciter une armistice. Ce dernier point devint un grand sujet de dissertation dans toute l'armée et sous la tente même de l'Empe-

reur. La situation vraiment critique des forces autrichiennes était visible à tous les yeux, et grand nombre pensaient que c'était un devoir que de recueillir inflexiblement le prix de tant d'efforts, que le temps était venu d'en finir une fois pour toutes avec une Cour sans bonne foi, dont les protestations et les sermens n'avaient jamais pour but que de gagner du temps et de machiner de nouvelles attaques. Napoléon ne pensa pas ainsi, et, prenant une plume, signa l'armistice, disant : « *Il y a eu assez de sang » versé* »

» Cette armistice nous livra les deux rives du Danube jusqu'à Raab, et toutes les provinces allemandes; c'est-à-dire que nos troupes eurent à occuper un tiers de la monarchie autrichienne avec plus de huit millions de population. L'armée ennemie se retira par le Nord de la Moravie, au-delà de Presbourg, dans le reste de la Hongrie, abandonnant désormais la défense de la Bohême à ses seules et propres forces. Le commandement en fut retiré à l'archiduc Charles, qui emporta, quelles qu'eussent été d'ailleurs ses combinaisons militaires, l'intérêt le

plus vif des militaires français, leur admiration même pour la valeur personnelle dont il avait prodigué les preuves. Son malheur, disait-on, avait été d'avoir eu Napoléon à combattre, et chacun pensait qu'aucun général en Europe n'eût pu même faire aussi bien.

« Là se termine une campagne de moins de trois mois, qui pourrait même compter une autre espèce de suspension d'armes tacite de quarante-trois jours; et durant ce court intervalle, que de choses! et quels résultats!!!....

» La victoire de Wagram eut sur les esprits et la politique l'influence devenue habituelle. Napoléon avait ouvert la campagne au moment d'une crise vraiment effrayante : la ligue était générale contre lui, les machinations universelles. La victoire d'Eckmülh frappa de terreur toutes les malveillances, et contint tous les mouvemens; le revers d'Essling ranima tous les plans et réveilla toutes les espérances. Wagram les confondit de nouveau; chacun s'empressa de reprendre son attitude soumise, et de multiplier ses protestations de dévouement et de bonne amitié.

» Le cabinet anglais, qui n'avait pas su ou voulu aider l'Autriche quand elle luttait encore, se hâta, aussitôt qu'il la vit abattue, d'effectuer, avant le retour des troupes françaises, son expédition contre le port d'Anvers, dont la destruction lui tenait si fort à cœur : il la manqua par impéritie. Toutefois cette diversion suffit encore pour ranimer les secrètes espérances de l'Autriche, et lui faire traîner les négociations en longueur. C'est dans cet intervalle qu'un événement imprévu fut sur le point de déjouer toutes les combinaisons, et de donner un tout autre cours aux événemens de l'Europe : Napoléon fut à l'instant de tomber à Schœnbrun sous le couteau d'un fanatique. Si l'acte eût été consommé, qui peut dire ce qui se serait passé en Europe !!! *

* J'ai entendu l'Empereur se faire précisément la même question, et y répondre en parcourant en peu d'instans huit ou dix hypothèses diverses avec cette fécondité d'idées et cette rapidité d'expressions qui lui étaient si particulières. Si je ne l'ai pas mentionné en son lieu, c'est que, ne voyant pas qu'il en pût ressortir aucun bien, et y jugeant de nombreux inconvéniens, j'ai cru devoir omettre le tout; seulement il termina, disant :

» Enfin l'expédition d'Anvers avortée, et Napoléon prenant le ton menaçant, l'Autriche signa, le quatorze octobre, la paix de Vienne, dont les conditions, vu le véritable état des choses, purent être regardées comme de nouveaux actes de la clémence du vainqueur.

« Napoléon épargna donc encore une fois l'Autriche ; c'est qu'il était loin de vouloir la détruire, qu'il la jugeait nécessaire à sa politique, et qu'il espérait se l'attacher enfin à force de bienfaits. Il s'est cruellement trompé!!!.... Et toutefois on a pu lire plus haut, quelque part dans ce Recueil, qu'il s'accusait, comme d'une véritable faute, de l'avoir laissée trop forte après Wagram. « Le lendemain de la bataille, » j'eusse dû, disait-il, faire connaître par l'ordre » du jour, que je ne traiterais avec l'Autriche, » qu'après la séparation préalable des couronnes » d'Autriche, de Hongrie, de Bohême, placées » sur des têtes différentes. »

» Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat à Schœnbrun eût été moins funeste pour la France que ne l'a » été mon union avec l'Autriche. »

Ici l'auteur, après des réflexions générales sur cette magnifique campagne, récapitule ce que la patrie, en cette dernière occasion, doit en aussi peu de temps, à l'activité, à la persévérance, à la force d'âme et à l'immensité du génie d'un seul homme; il démontre que la gloire, l'indépendance, la splendeur, la félicité de cette patrie, étaient le premier, l'unique sentiment de cet homme vraiment grand; et il termine en expliquant ainsi son extrême modération dans son dernier triomphe. « C'est que » Napoléon, dit-il, bien au-dessus de ses victoires et des ambitions ordinaires, s'était imposé la plus belle, la plus grande des missions. » Poussé à une haute dictature, d'abord en » France, par les factions qui la divisaient et » mettaient son existence en péril; ensuite sur » toute l'Europe, par la constante coalition de » ses ennemis, leurs attaques perpétuelles, le » refus obstiné de la paix générale, il avait su » juger inévitable la régénération moderne; et » prétendait à la diriger.... Placé au plus haut » point des lumières, au-dessus des intérêts » comme des passions, il avait pu peser les né-

» cessités du temps...... Chef de la cause des » peuples triomphans, il voulait en traiter à » l'amiable avec les rois vaincus, etc., etc. »

Dans mon recueil, l'auteur trouvera plus d'une fois dans les paroles de Napoléon même, l'occasion d'être fier de l'avoir si bien deviné, et il goûtera surtout la douce satisfaction de cœur de l'avoir admiré, aimé, en pleine connaissance de cause.

Mardi 13.

Sur la guerre de Russie. — Fatalités, etc. — M. de Talleyrand, etc. — Corine de Mme de Staël. — M. Necker, etc.

L'Empereur m'a emmené de bon matin fort loin dans le bois ; il a causé plus d'une heure sur la situation de la France ; de là, il est revenu sur les gens qui l'avaient trahi, sur les fatalités nombreuses qui l'avaient entraîné ; la sécurité perfide causée par son mariage avec l'Autriche ; l'aveuglement des Turcs, qui font la paix précisément quand ils devaient faire la guerre ; celui de Bernadotte, qui obéit à son amour-propre et à ses ressentimens, plutôt qu'à

sa véritable grandeur et à sa stabilité ; une saison rigoureuse outre mesure ; jusqu'à la supériorité d'esprit de M. de Narbonne à Vienne, qui, découvrant l'Autriche à nu, la força de se hâter ; enfin les succès même de Lutzen et de Bautzen, qui, ramenant le Roi de Saxe à Dresde, le mirent, lui Napoléon, en possession des signatures hostiles de l'Autriche, et ne lui laissèrent plus aucun faux-fuyant. « Quel mal» heureux concours pourtant! disait-il d'un ac» cent tout à fait expressif; et toutefois, conti» nuait-il, le lendemain de la bataille de Dresde, » François avait envoyé déjà quelqu'un pour » traiter. Il fallut que l'échec de Vandamme » arrivât à point nommé comme pour aider à » l'arrêt du destin. »

M. de Talleyrand, sur la conduite duquel l'Empereur revenait beaucoup, pour savoir, disait-il, quand il avait commencé véritablement à le trahir, l'avait poussé fortement à la paix au retour de Leipsick. « Je lui dois, observait-il, » cette justice : il blâma mon discours au Sénat ; » mais approuva fort celui au Corps Législatif. » Il ne cessait de me répéter que je me mépre-

» nais sur l'énergie de la nation; qu'elle ne se» conderait pas la mienne, que je m'en verrais » abandonné, qu'il me fallait m'accommoder à » tous prix. Il paraît qu'il était alors de bonne » foi, qu'il ne trahissait point encore. Talley» rand n'a jamais été pour moi éloquent ni per» suasif; il roulait beaucoup et long-temps au» tour de la même idée. Peut-être aussi, me » connaissant de vieille date, s'était-il fait une » manière pour moi; du reste, il était si adroi» tement évasif et divagant, qu'après des con» versations de plusieurs heures, il s'en allait, » ayant échappé souvent aux éclaircissemens ou » aux objets que je m'étais promis d'en obtenir, » lorsque je l'avais vu arriver, etc., etc. »

Quant aux affaires du moment et au sujet des derniers journaux qui peignaient la France en agitation toujours croissante, le résultat a été que, pour toute l'Europe, les chances de l'avenir semblaient indéfinies, multipliées, inépuisables; qu'il existait un fait constant qui nous parvenait de tous côtés, c'est que personne en Europe ne se croyait dans une attitude stable.

Chacun semblait redouter ou pressentir des événemens nouveaux, etc.

L'Empereur m'a retenu à déjeûner avec lui sous la tente; il a fait ensuite apporter Corine de Mme de Staël, dont il a lu quelques chapitres. Il ne pouvait l'achever, disait-il. Mme de Staël s'était peinte si bien dans son héroïne, qu'elle était venue à bout de la lui faire prendre en grippe. « Je la vois, disait-il, je l'entends, je la » sens, je veux la fuir, et je jette le livre. Il » me restait de cet ouvrage un meilleur souvenir » que ce que j'éprouve aujourd'hui. Peut-être » est-ce parce que dans le temps je le lus avec » le pouce, comme dit fort ingénieusement » M. l'abbé de Pradt, et non sans quelque vé- » rité. Toutefois je persisterai, j'en veux voir la » fin; il me semble toujours qu'il n'était pas » sans quelque intérêt. Je ne puis pardonner du » reste à Mme de Staël d'avoir ravalé les Fran- » çais dans son roman. C'est assurément une » singulière famille que celle de Mme de Staël! » Son père, sa mère et elle, tous trois à genoux, » en constante adoration les uns des autres,

» s'enfumant d'un encens réciproque pour la » meilleure édification et mystification du pu- » blic. Mme de Staël, toutefois, peut se vanter » d'avoir surpassé ses nobles parens, lorsqu'elle » a osé écrire que ses sentimens pour son père » étaient tels, qu'elle s'était surprise à se trou- » ver jalouse de sa mère.

« Mme de Staël était ardente dans ses passions, » continuait-il ; elle était furieuse, forcenée » dans ses expressions. Voici ce que lisait la po- » lice durant sa surveillance. — Je suis loin de » vous, écrivait-elle à son mari, apparemment. » Venez à l'instant, je l'ordonne, je le veux, je » suis à genoux.... je vous implore !... Ma main » est saisie d'un poignard !... Si vous hésitez, je » me tue, je me donne la mort, et vous serez » coupable de ma destruction. » C'était Corine.

Elle avait accumulé, dans le temps, tous ses efforts, toutes ses ressources sur le général de l'armée d'Italie, disait l'Empereur ; elle lui avait écrit au loin sans le connaître ; elle le harcela présent. A l'en croire, c'était une monstruosité que l'union du génie à une petite insignifiante Créole, indigne de l'apprécier ou de l'en-

tendre, etc. Le général ne répondit malheureusement que par une indifférence qui n'est jamais pardonnée par les femmes, et n'est guère pardonnable en effet, observait-il en riant.

A son arrivée à Paris, il se trouva poursuivi du même empressement, continuait-il; mais de sa part, même réserve, même silence. Mme de Staël, cependant, résolue d'en tirer quelques paroles et de lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'aborda debout au corps dans la grande fête que M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, donnait au général victorieux. Elle l'interpella au milieu d'un grand cercle, lui demandant quelle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante. « Celle qui a fait le plus d'enfans, répondit Napoléon, avec beaucoup de simplicité. » Mme de Staël, d'abord un peu déconcertée, essaya de se remettre en lui observant qu'il avait la réputation d'aimer peu les femmes. « Pardonnez-moi, » reprit Napoléon, j'aime beaucoup la mienne, » Madame. »

Le général de l'armée d'Italie eût pu sans doute mettre le comble à l'enthousiasme de la

Corine génevoise, disait l'Empereur; mais il redoutait ses infidélités politiques et son intempérance de célébrité; peut-être eût-il tort. Toutefois l'héroïne avait fait trop de poursuites; elle s'était vue trop rebutée, pour ne pas devenir une chaude ennemie. « Elle suscita d'abord Benjamin Constant, qui n'entra pas bien » loyalement dans la carrière, observait l'Empereur : lors de la formation du tribunat, il » employa les plus vives sollicitations près du » Premier Consul pour s'y trouver compris. A » onze heures du soir il suppliait encore à toute » force; à minuit, et la faveur prononcée, il » était déjà relevé jusqu'à l'insulte. La première » réunion des tribuns fut pour lui une superbe » occasion d'invectiver. Le soir, illumination » chez M[me] de Staël. Elle couronna son Benjamin » au milieu d'une assemblée brillante, et le proclama un second Mirabeau. A cette farce, qui » n'était que ridicule, succédèrent des plans plus » dangereux. Lors du concordat, contre lequel » M[me] de Staël était forcenée, elle unit tout à » coup contre moi les aristocrates et les républicains : — Vous n'avez plus qu'un moment,

» leur criait-elle, demain le tyran aura quarante » mille prêtres à son service. »

Mme de Staël ayant enfin lassé toute patience, disait Napoléon, fut envoyée en exil. Son père avait déjà vivement déplu lors de la campagne de Marengo. « A mon passage j'avais » voulu le voir, disait l'Empereur, et n'avais » trouvé qu'un lourd régent de collége, bien » boursouflé. Peu de temps après, et dans l'es» poir sans doute de reparaître avec mon secours » sur la scène du monde, il publia une bro» chure dans laquelle il prouvait que la France » ne pouvait plus être république ni monarchie. » On ne voit pas trop, disait l'Empereur, ce » qui lui restait. Il appelait dans cet ouvrage le » Premier Consul, *l'homme nécessaire*, etc., etc. » Lebrun lui répondit, par une lettre en quatre » pages, dans son beau style et d'une façon » très-mordante : il lui demandait s'il n'avait pas » assez fait de mal à la France, et s'il ne se lassait » pas, après son épreuve de la Constituante, de » prétendre à la régenter de nouveau?

» Mme de Staël, dans sa disgrâce, combat» tait d'une main et sollicitait de l'autre. Le Pre-

» mier Consul lui fit dire qu'il lui laissait l'u-
» nivers à exploiter, qu'il lui abandonnait le
» reste de la terre, et ne se réservait que Paris,
» dont il lui défendait d'approcher. Mais Paris
» était précisément l'objet de tous les vœux de
» Mme de Staël. N'importe, le Consul fut cons-
» tamment inflexible. Toutefois Mme de Staël re-
» nouvelait de temps à autre ses tentatives. Sous
» l'empire elle voulut être dame du palais; il y
» avait sans doute à dire oui et non; mais le
» moyen qu'on pût tenir Mme de Staël tranquille
» dans un palais! etc., etc. »

Après dîner l'Empereur nous a lu les Horaces, que notre admiration a souvent interrompus. Jamais Corneille ne nous avait semblé plus grand, plus beau, plus nerveux que sur notre rocher.

Mercredi 14.

De la chasse à Ste-Hélène, etc.—Veille du 15 août, etc.

L'Empereur est sorti de bonne heure. Avant neuf heures il m'a fait appeler; il était dans l'intention de monter à cheval et d'essayer de pouvoir tirer quelques perdrix que nous aper-

çevons toutes les fois que nous sommes en voiture, qui se laissent toujours approcher tant que nous sommes sans armes, mais jamais autrement. L'Empereur s'est mis à marcher pour tâcher de se poster à propos; mais on n'a pu retrouver les perdrix; il s'est fatigué promptement et a pris le parti de monter à cheval, observant que tout ceci n'était point précisément les chasses de Rambouillet ni de Fontainebleau. Au retour nous avons déjeûné sous la tente; l'Empereur a fait asseoir à table le petit Tristan, qu'il a vu traverser la prairie, et s'en est fort amusé pendant tout le repas.

Après le déjeûner, l'Empereur a fait relire et a clos le chapitre de Rivoli *. Nous en étions aux trois quarts, quand l'annonce du Gouverneur nous a fait quitter précipitamment la tente et prendre refuge chacun dans notre tanière. L'Empereur a voulu beaucoup moins qu'un autre se laisser relancer; ses conversations avec le Gouverneur lui sont par trop pénibles et

* Il se trouve imprimé dans ce recueil, tome 3, page 247.

désagréables. « Je n'en veux plus avoir, dit-il. Il » m'échappe des choses dures qui compromet- » tent mon caractère et ma dignité : il ne doit » sortir de ma bouche que des choses flatteuses. » Il se trouvait fatigué de sa course du matin; il s'est mis au bain.

Sur les cinq heures il a fait un tour en calèche : le temps était délicieux.

Le Gouverneur avait vivement désiré voir l'Empereur; il avait, disait-il, à lui parler d'affaires. On soupçonne que c'était pour lui dire qu'il n'avait plus d'argent, qu'il avait tout épuisé et ne savait plus comment faire, ce qui eût été fort indifférent à l'Empereur, qui n'eût pas manqué de le prier de nouveau de le laisser tranquille.

Avant le dîner, l'Empereur jouait aux échecs dans le salon; il avait pris du punch. Je suis arrivé tard, en entrant il m'a dit de prendre ma part du punch; mais on a fait observer qu'il n'y avait plus de verres. « Oh que si, a-t-il dit en » me donnant le sien, et il boira j'en suis sûr... » Puis il a ajouté : « C'est à l'anglaise n'est-ce » pas? Chez nous on ne boit guère qu'après sa » maîtresse. »

Pendant le dîner on a fait l'observation que c'était la veille du quinze août; l'Empereur a dit alors : « Demain en Europe, bien des santés » seront portées à Sainte-Hélène. Il est bien » quelques sentimens, quelques vœux qui tra- » verseront l'Océan. » Il en avait déjà eu la pensée ce matin durant la course à cheval, et m'avait dit les mêmes choses.

Après le dîner, Cinna : Corneille nous semble divin.

Jeudi 15.

Fête de l'Empereur.

Aujourd'hui, quinze août, c'était la fête de l'Empereur; nous avions projeté de nous présenter tous chez lui vers les onze heures : il nous a déjoués en paraissant gaîment lui-même à nos portes dès neuf heures. Il faisait fort doux; il a gagné le jardin; chacun s'y est successivement réuni; le Grand-Maréchal, sa femme, ses enfans sont arrivés; l'Empereur a déjeûné, entouré de tous ses fidèles, sous la grande et belle tente, qui est une véritable et heureuse acquisition. La température était belle; lui-même

était gai et fort causant; il a semblé jouir quelques instans de nos sentimens et de nos vœux; il a voulu, nous a-t-il dit, passer toute la journée entouré de nous tous; ce qui en effet a eu lieu, causant, travaillant et nous promenant à pied ou en voiture.

Vendredi 16.

École Polytechnique supprimée, etc. — Indécences des journaux anglais, etc. — Machine à glace.

Mon fils et moi nous nous sommes rendus de très-bonne heure sous la tente auprès de l'Empereur, qui a travaillé divers chapitres de la campagne d'Italie jusqu'à deux heures, qu'il s'est retiré sur l'annonce du Gouverneur, marmottant : « Le misérable m'envie je crois l'air » que je respire ! »

Pendant le déjeûner il avait demandé le journal des Débats, qui contenait la nouvelle organisation des académies; il voulait voir les membres qu'on avait chassés de l'Institut. Cela a conduit à revenir sur la suppression de l'école Polytechnique, que l'on disait inutile et dangereuse. Le journal anglais que nous avions reçu

ne jugeait pas ainsi ; il disait que cette suppression seule valait aux ennemis de la France plus qu'une grande victoire ; que rien ne pouvait prouver davantage les véritables intentions pacifiques et l'extrême modération de la dynastie qui venait gouverner la France, etc., etc. : il disait encore beaucoup d'autres choses.

Quelqu'un observait à ce sujet que les papiers anglais devenaient, pour le gouvernement français, malveillans jusqu'à la grossièreté et à l'indécence. . . . .

. . . .

Lord ou lady Holland avait, par une galanterie toute particulière, adressé à Longwood, pour l'usage de l'Empereur, une machine d'invention nouvelle, propre à créer de la glace : elle nous est arrivée aujourd'hui par l'entremise de l'amiral Malcolm. L'Empereur, en ressortant vers les quatre heures, en a voulu voir l'expérience ; l'Amiral s'y trouvait ; elle a été des plus imparfaites. L'Empereur au bout de quelque temps a pris le parti de la promenade et a emmené l'Amiral, avec lequel la conversation a roulé sur une foule d'objets, et, de la part

de l'Empereur, sur le ton le plus affable et le plus amical.

Samedi 17.

Idées religieuses de Napoléon. — Evêque de Nantes (de Voisins). — Le Pape. — Libertés de l'église gallicane. Anecdotes. — Concordat de Fontainebleau.

L'Empereur a déjeûné sous la tente; durant le repas, deux de ces Messieurs racontaient à l'Empereur les excès dont ils avaient été témoins à l'armée, et qui lui étaient demeurés inconnus. Les violations multipliées de ses ordres, les violens abus d'autorité, d'autres grands torts encore, etc., etc. L'Empereur écoutait: quelques détails étaient si forts, qu'il ne pouvait les croire, disait-il. « Allons, Messieurs, a-t-il repris, vous faites ici des libelles. »

Le vent était très-violent; il y avait tempête; il pleuvait de temps à autre. L'humidité a forcé l'Empereur de rentrer.

Après le dîner on a lu Zaïre, et les belles scènes d'Œdipe, parmi lesquelles l'Empereur distinguait surtout celle de la reconnaissance, qu'il a dit être la plus belle, la plus complette du théâtre.

En parlant de prêtres et de religion, la conversation a conduit l'Empereur à dire : « L'homme » lancé dans la vie se demande : D'où viens- » je? Qui suis-je? Où vais-je? Ce sont autant » de questions mystérieuses qui nous précipi- » tent vers la religion. Nous courons au-devant » d'elle, notre penchant naturel nous y porte; » mais arrive l'instruction qui nous arrête : l'ins- » truction et l'histoire, voilà les grands enne- » mis de la vraie religion, défigurée par les im- » perfections des hommes. Pourquoi, se dit-on, » celle de Paris n'est-elle pas celle de Londres, » ni de Berlin? Pourquoi celle de Pétersbourg dif- » fère-t-elle de celle de Constantinople? Celle-ci, » de celle de la Perse, du Gange et de la Chine? » Pourquoi celle des temps anciens n'est-elle » pas celle d'aujourd'hui? Alors la raison se re- » plie douloureusement; elle s'écrie : Religions! » religions! O enfans des hommes!... On croit » bien à Dieu, parce que tout le proclame au- » tour de nous, et que les plus grands esprits » y ont cru; non seulement Bossuet, dont c'é- » tait le métier, mais encore Newton, Leibnitz, » qui n'y avaient que faire; mais on ne sait que

» penser de la doctrine qu'on nous enseigne, » et nous nous retrouvons la montre qui va sans » connaître son horloger... Et voyez un peu la » gaucherie de ceux qui nous forment; ils de- » vraient éloigner de nous l'idée du paganisme » et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité pro- » voque nos premiers raisonnemens, et nous » prépare à résister à la croyance passive; et » pourtant il nous élèvent au milieu des Grecs » et des Romains, avec leurs myriades de divi- » nités. Tel a été, pour mon compte et à la let- » tre, la marche de mon esprit. J'ai eu besoin » de croire, j'ai cru; mais ma croyance s'est » trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su, » dès que j'ai raisonné; et cela m'est arrivé » d'aussi bonne heure qu'à treize ans. Peut-être » croirais-je de nouveau aveuglément, Dieu le » veuille! je n'y résiste assurément pas, je ne » demande pas mieux; je conçois que ce doit » être un grand et vrai bonheur.

» Toutefois, dans les grandes tempêtes, dans » les suggestions accidentelles de l'immoralité » même, l'absence de cette foi religieuse, je » l'affirme, ne m'a jamais influencé en aucune

» manière, et je n'ai jamais douté de Dieu; car si » ma raison n'eût pas suffi pour le comprendre, » mon intérieur ne l'adoptait pas moins. Mes » nerfs étaient en sympathie avec ce sentiment.

» Lorsque je saisis le timon des affaires, j'a- » vais déjà des idées arrêtées sur tous les grands » élémens qui cohésionnent la société; j'avais » pesé toute l'importance de la religion; j'étais » persuadé, et j'avais résolu de la rétablir. Mais » on croirait difficilement les résistances que » j'eus à vaincre pour ramener le catholicisme. » On m'eût suivi bien plus volontiers si j'eusse » arboré la bannière protestante; c'est au point » qu'au Conseil d'État, où j'eus grande peine » à faire adopter le concordat, plusieurs ne se » rendirent qu'en complottant d'y échapper. Eh » bien! se disaient-ils l'un à l'autre, faisons- » nous protestans, et cela ne nous regardera » pas. Il est sûr qu'au désordre auquel je suc- » cédais, que sur les ruines où je me trouvais » placé, je pouvais choisir entre le catholicisme » et le protestantisme; et il est vrai de dire en- » core que les dispositions du moment pous- » saient toutes à celui-ci; mais outre que je

» tenais réellement à ma religion natale, j'avais » les plus hauts motifs pour me décider. En » proclamant le protestantisme, qu'eussé-je obtenu? J'aurais créé en France deux grands » partis à peu près égaux, lorsque je voulais » qu'il n'y en eût plus du tout; j'aurais ramené » la fureur des querelles de religion, lorsque » les lumières du siècle et ma volonté avaient » pour but de les faire disparaître tout à fait. » Ces deux partis en se déchirant eussent anni» hilé la France, et l'eussent rendue l'esclave » de l'Europe, lorsque j'avais l'ambition de l'en » rendre la maîtresse. Avec le catholicisme j'ar» rivais bien plus sûrement à tous mes grands » résultats; dans l'intérieur, chez nous, le » grand nombre absorbait le petit, et je me » promettais de traiter celui-ci avec une telle » égalité, qu'il n'y aurait bientôt plus lieu à » connaître la différence. Au dehors, le catholi» cisme me conservait le Pape; et avec mon in» fluence et nos forces en Italie, je ne désespé» rais pas tôt ou tard, par un moyen ou par un » autre, de finir par avoir à moi la direction de » ce Pape; et dès-lors qu'elle influence! Quel

» levier d'opinion sur le reste du monde! etc., » etc.; » et il a terminé disant : « François Ier » était placé véritablement pour adopter le pro- » testantisme à sa naissance, et s'en déclarer le » chef en Europe. Charles Quint, son rival, prit » vivement le parti de Rome, c'est qu'il croyait » voir là pour lui un moyen de plus d'obtenir » l'asservissement de l'Europe. Cela seul ne suf- » fisait-il pas pour indiquer à François Ier la né- » cessité de se charger de défendre l'indépen- » dance de cette même Europe; mais il laissa » le plus pour courir après le moins. Il s'attacha » à poursuivre ses mauvais procès d'Italie; et, » dans l'intention de faire sa cour au Pape, il » se mit à brûler des réformés dans Paris.

» Si François Ier eût embrassé le luthéranisme, » si favorable à la suprématie royale, il eût épar- » gné à la France les terribles convulsions reli- » gieuses amenées plus tard par les calvinistes, » dont l'atteinte, toute républicaine, fut sur le » point de renverser le trône et de dissoudre » notre belle monarchie. Malheureusement Fran- » çois Ier ne comprit rien de tout cela, car il ne » saurait donner ses scrupules pour excuse, lui

» qui s'allia avec les Turcs, et les amena au milieu de nous. Tout bonnement c'est qu'il n'y » voyait pas si loin. Bêtise du temps! intelligence » féodale! François I[er], après tout, n'était qu'un » héros de tournois, un beau de salon, un de » ces grands hommes pygmées.

» L'évêque de Nantes (De Voisins), disait » encore l'Empereur, me rendait réellement » catholique par la sagesse de ces raisonnemens, » son excellente morale et sa tolérance éclairée. » Marie-Louise, dont il était le confesseur, le » consulta un jour sur l'obligation de faire » maigre les vendredis. — A quelle table mangez-vous, lui dit l'évêque? — A celle de l'Empereur. — Y commandez-vous? — Non. — » Vous n'y pouvez donc rien; le ferait-il lui-» même? Il est à croire que non. — Soumettez-» vous alors, et ne provoquez pas un sujet de » scandale. Votre premier devoir est de lui obéir » et de le faire respecter; vous ne manquerez » pas d'autres moyens de vous amender et de » vous priver aux yeux de Dieu.

» Ce fut la même chose encore pour une communion publique que quelques-uns mirent en

» tête à Marie-Louise pour le jour de Pâques.
» Elle ne le voulut pourtant pas sans avoir pris
» l'avis de son sage confesseur, qui l'en dissuada
» par les mêmes raisonnemens. Quelle diffé-
» rence, disait l'Empereur, si elle eût été tra-
» vaillée par un fanatique ! quelles querelles,
» quelle désunion n'eût-il pas pu amener entre
» nous! Quel mal n'eût-il pas pu faire dans les
» circonstances où je me trouvais!

» L'évêque de Nantes, nous faisait observer
» l'Empereur, avait vécu avec Diderot, au milieu
» des incrédules, et y avait toujours été conve-
» nablement; aussi avait-il réponse à tout : il
» avait surtout le bon esprit d'abandonner tout
» ce qui n'était pas soutenable, de faire rétro-
» grader la religion de tout ce qu'il n'eût pu
» défendre. — Un animal qui se meut, com-
» bine et pense, n'a-t-il pas une âme, lui disait-
» on? — Pourquoi pas, répondait-il. — Mais où
» va-t-elle? Car elle n'est pas à l'égale de la
» nôtre. — Que vous importe, elle demeure
» peut-être dans les Limbes. Il se retirait donc
» dans les derniers retranchemens, dans la for-
» teresse même, et là se ménageait toujours

» ainsi un excellent terrain. Aussi argumentait-
» il bien mieux que le Pape, et souvent il le
» désolait. C'était, parmi nos évêques, le plus
» ferme appui des libertés gallicanes. C'était
» mon oracle, mon flambeau; il avait ma con-
» fiance aveugle sur les matières religieuses;
» car, dans mes querelles avec le Pape, j'avais
» pour premier soin, bien qu'en ayent dit les
» intrigans et les brouillons à soutane, de ne
» pas toucher au dogme; si bien que dès que
» ce bon et vénérable évêque de Nantes me
» disait : Prenez garde, vous voilà en face du
» dogme; sans m'amuser à disserter avec lui,
» sans chercher même à le comprendre, je dé-
» viais aussitôt de ma route, pour y revenir par
» d'autres voies; et comme il n'avait pas mon
» secret, combien il aura été étonné de mes
» circuits! Que j'aurai dû lui paraître bizarre,
» obstiné, capricieux, inconséquent! C'est que
» j'avais un but, et qu'il ne le connaissait pas.

» Les Papes ne pouvaient nous pardonner nos
» libertés de l'église gallicane : les quatre fa-
» meuses propositions de Bossuet surtout exci-
» taient leur ressentiment; c'était, selon eux,

» un véritable manifeste de guerre ; aussi nous » considéraient-ils hors du giron au moins autant que les protestans. Ils nous trouvaient » aussi coupables, peut-être plus, et s'ils ne nous » avaient pas accablés de foudres ostensibles, » c'est qu'ils avaient craint les conséquences : » notre séparation. L'exemple de l'Angleterre » était là. Ils n'avaient donc pas voulu se couper » le bras droit de leur propre main ; mais ils ne » cessaient de veiller pour une occasion favorable ; ils l'attendaient du temps. Nul doute qu'ils » vont la croire arrivée aujourd'hui. Toutefois » les lumières et les mœurs du siècle les repousseront encore.

» Quelque temps avant mon couronnement, » disait l'Empereur, le Pape voulut me voir, et » tint à se rendre lui-même chez moi. Il avait » fait bien des concessions. Il était venu à Paris » me couronner, il consentait à ne pas me poser » la couronne, il me dispensait de communier » en public avant la cérémonie, il avait donc, » selon lui, bien des récompenses à attendre en » retour ; aussi avait-il rêvé d'abord la Romagne, les légations, et il commençait à soup-

» conner qu'il faudrait renoncer à tout cela. Il » se rabattit alors sur une bien petite grâce, » disait-il, seulement à voir signer un titre an- » cien, un chiffon bien usé qu'il tenait de » Louis XIV. — Faites-moi ce plaisir, disait-il ; » au fond, cela ne signifie rien. — Volontiers » Très-Saint-Père, et la chose est faite, si elle » est faisable. » Or, c'était une déclaration dans laquelle Louis XIV, sur la fin de ses jours, séduit par Mme de Maintenon, ou gagné par ses confesseurs, désapprouvait les fameux articles de 1682, base des libertés de l'église gallicane. L'Empereur répondit malignement qu'il n'avait, pour son compte, aucune objection personnelle ; mais qu'il fallait toutefois, pour la règle, qu'il en parlât avec les évêques ; sur quoi le Pape se tuait de répéter que cela n'était nullement nécessaire, que cela ne méritait pas tant de bruit. « Je ne montrerai jamais cette signa- » ture, disait-il, pas plus qu'on n'a montré celle » de Louis XIV. — Mais si cela ne signifie rien, » disait Napoléon, à quoi bon ma signature ? et » si cela peut signifier quelque chose, il faut » bien que décemment je consulte mes docteurs. »

Toutefois, pour ne pas refuser sans cesse, l'Empereur voulut paraître n'en être pas éloigné. Alors l'évêque de Nantes et les vrais évêques français accoururent aussitôt. « Ils étaient » furieux, et me gardaient, disait l'Empereur, » comme ils eussent gardé Louis XIV au lit de » mort, pour l'empêcher de se faire protestant. » Les Sulpiciens furent appelés, c'étaient des » *Jésuites au petit pied;* ceux-là cherchaient » qu'elle était ma pensée : ils ne demandaient » qu'à faire ce que j'aurais voulu. »

L'Empereur a terminé disant : « Le Pape » m'avait dispensé de la communion publique, » et c'est sur cette détermination de sa part que » je juge de la sincérité de sa croyance reli- » gieuse. Il avait tenu une congrégation de car- » dinaux pour arrêter le cérémonial. La plus » grande partie avait insisté fortement pour que » je communiasse en public, soutenant que » l'exemple serait d'un grand poids sur les peu- » ples, et qu'il fallait que je le donnasse. Le » Pape, au contraire, craignant que je n'ac- » complisse cet acte que comme un des articles » du programme de M. de Ségur, n'y voyait

» qu'un sacrilége, et s'y opposa inflexiblement.
» Napoléon ne croit peut-être pas, disait-il : un
» temps viendra sans doute où il croira; en at-
» tendant ne chargeons par sa conscience ni la
» nôtre.

» Dans sa charité chrétienne, car c'est véri-
» tablement un bon, doux et brave homme,
» disait l'Empereur, il n'a jamais désespéré de
» me tenir pénitent à son tribunal; il en a laissé
» souvent échapper l'espoir et la pensée. Nous
» en causions quelquefois gaiement et de bonne
» amitié. Vous y viendrez tôt ou tard, me di-
» sait-il avec une innocente douceur, je vous y
» tiendrai, ou d'autres si ce n'est pas moi; et
» vous verrez alors quel contentement, quelle
» satisfaction pour vous-même, etc., etc. En
» attendant, mon influence sur lui était telle,
» que je lui arrachai, par la seule force de ma
» conversation privée, ce fameux concordat de
» Fontainebleau, dans lequel il a renoncé à la
» souveraineté temporelle, acte pour lequel il
» a fait voir depuis qu'il redoutait le jugement
» de la postérité, ou plutôt la réprobation de
» ses successeurs. Il n'eut pas plutôt signé, qu'il

» s'en repentit. Il devait, le lendemain, dîner » en public avec moi; mais dans la nuit il fut » malade ou feignit de l'être. C'est qu'immédia- » tement après que je l'eus quitté il retomba » dans les mains de ses conseillers habituels, » qui lui firent un épouvantail de ce qu'il venait » d'arrêter. Si nous eussions été laissés à nous » seuls, j'en eusse fait ce que j'aurais voulu; » j'eusse gouverné alors le monde religieux avec » la même facilité que je gouvernais le monde » politique. Pie VII est vraiment un agneau, » tout à fait un bon homme, un véritable homme » de bien que j'estime, que j'aime beaucoup, » et qui, de son côté, me le rend un peu, j'en » suis sûr. Vous ne le verrez pas trop se plaindre » de moi, ni porter surtout aucune accusation » directe et personnelle. Vous ne verrez pas non » plus les autres souverains le faire davantage. » Peut-être des déclamations vagues et banales » d'ambition et de mauvaise foi; mais rien de » positif et de direct; parce que les hommes » d'État savent bien que, l'heure des libelles » passée, on ne saurait se permettre d'accusa- » tion publique sans des preuves à l'appui; or

» ils n'auraient rien à produire en ce genre :
» telle sera l'histoire. Il n'y aura de contraire,
» au plus, que quelques mauvais chroniqueurs
» assez bornés pour avoir pris des radotages de
» coterie, ou des intrigues pour des faits au-
» thentiques, ou bien encore les mémorialistes,
» qui, trompés par les erreurs du moment, se-
» ront morts avant d'avoir pu se redresser, etc.

» Quand on connaîtra la vérité de mes que-
» relles avec le Pape, on s'étonnera de tout ce
» qu'il fit souffrir à ma patience; car on sait que
» je n'étais pas endurant. Lorsqu'il me quitta,
» après mon couronnement, il partit avec le
» secret dépit de n'avoir pas obtenu de moi les
» récompenses qu'il croyait avoir méritées. Mais,
» quelque reconnaissance que je lui eusse por-
» tée d'ailleurs, je ne pouvais, après tout, tra-
» fiquer des intérêts de l'Empire, pour l'acquit
» de mes propres sentimens; et puis j'étais trop
» fier pour sembler avoir acheté ses complai-
» sances. A peine eût-il le pied sur le sol italien,
» que les intrigans, les brouillons, les ennemis
» de la France, profitèrent de ses dispositions
» pour s'en saisir; et dès cet instant tout fut hos-

» tile de sa part. Ce n'était plus le doux, le
» paisible *Chiaramonti*, ce bon évêque d'I-
» mola, qui s'était proclamé de si bonne heure
» digne des lumières de son siècle. Sa signature
» n'était plus apposée qu'à la suite d'actes te-
» nant bien plus des Grégoire et des Boniface,
» que de lui. Rome devint le foyer de tous les
» complots tramés contre nous. J'essayai vaine-
» ment de le ramener par la raison, il ne m'é-
» tait plus possible d'arriver jusqu'à ses senti-
» mens. Les torts devinrent si graves, les insultes
» si patentes, qu'il me fallut bien agir à mon
» tour. Je me saisis donc de ses forteresses, je
» m'emparai de quelques provinces, je finis
» même par occuper Rome, tout en lui décla-
» rant et en observant strictement qu'il demeu-
» rait sacré pour moi dans ses attributions spi-
» rituelles, ce qui était loin de faire son compte.
» Cependant il se présenta une crise, on crut
» que la fortune m'abandonnait à Essling; et
» aussitôt on fut prêt à Rome pour soulever la
» population de cette grande capitale. L'officier
» qui y commandait ne crut pouvoir échapper
» au danger, qu'en se défesant du Pape, qu'il

» porter à Fontainebleau; mais là devait être le
» terme de ses misères et la régénération de sa
» splendeur. Toutes mes grandes vues s'étaient
» accomplies sous le déguisement et le mystère,
» j'avais amené les choses au point que le déve-
» loppement en était infaillible, sans nul effort
» et tout naturel. Aussi, voit-on le Pape le
» consacrer dans le fameux concordat de Fon-
» tainebleau, en dépit même de mes revers de
» Moscow. Qu'eût-ce donc été si je fusse revenu
» victorieux et triomphant? J'avais donc enfin
» obtenu la séparation tant désirée du spirituel
» d'avec le temporel, dont le mélange est si pré-
» judiciable à la sainteté du premier, et porte le
» trouble dans la société au nom et par les mains
» mêmes de celui qui doit en être le centre
» d'harmonie; et, dès-lors, j'allais relever le
» Pape outre mesure, l'entourer de pompe et
» d'hommages; je l'eusse amené à ne plus re-
» gretter son temporel, j'en aurais fait une idole;
» il fût demeuré près de moi; Paris fût devenu
» la capitale du monde chrétien, et j'aurais di-
» rigé le monde religieux ainsi que le monde
» politique. C'était un moyen de plus de res-

» serrer toutes les parties fédératives de l'Em-
» pire, et de contenir en paix tout ce qui de-
» meurait en dehors. J'aurais eu mes sessions
» religieuses comme mes sessions législatives;
» mes conciles eussent été la représentation de
» la chrétienté, les Papes n'en eussent été que
» les présidens; j'eusse ouvert et clos ces assem-
» blées, approuvé et publié leurs décisions,
» comme l'avaient fait Constantin et Charlema-
» gne; et si cette suprématie avait échappé aux
» Empereurs, c'est qu'ils avaient fait la faute de
» laisser résider loin d'eux les chefs spirituels,
» qui ont profité de la faiblesse des Princes, ou
» de la crise des événemens, pour s'en affran-
» chir, et les soumettre à leur tour.

» Mais, reprenait l'Empereur, pour en arri-
» ver là, j'avais dû manœuvrer avec beaucoup
» d'adresse, déguiser surtout ma véritable pen-
» sée, et donner tout à fait le change à l'opi-
» nion; présenter à la pâture publique des pe-
» titesses vulgaires, afin de lui mieux dérober
» l'importance et la profondeur du but secret.
» Aussi était-ce avec une espèce de satisfaction
» que je me voyais accusé de barbarie envers le

» Pape, de tyrannie en matière religieuse. Les » étrangers surtout me servaient à mon gré, en » remplissant leurs mauvais libelles de ma mes» quine ambition, qui, selon eux, avait eu be» soin de dévorer le misérable patrimoine de » Saint Pierre, etc., etc. *. Mais je savais bien » qu'en résultat on me reviendrait au dedans, » et qu'au dehors on ne serait plus à même d'y » remédier. Que n'eût-on pas fait pour le pré» venir, si on l'eût deviné à temps; car quel » empire désormais sur tous les pays catholi» ques, et quelle influence sur ceux même qui » ne le sont pas, à l'aide des membres de cette » religion qui s'y trouvent répandus, etc., etc. »

L'Empereur disait que cet affranchissement de la cour de Rome, cette réunion légale, la direction religieuse dans la main du Souverain, avaient été long-temps et toujours l'objet de ses

---

* On trouve, tome 1er, page 113 des Mémoires de Napoléon, des notes dictées par lui sur les quatre Concordats de M. l'abbé de Pradt, dans lesquelles se trouvent des développemens précieux de certains passages de ce chapitre, et auxquelles ce chapitre à son tour ne laisse pas que d'ajouter quelques lumières et quelque intérêt.

méditations et de ses vœux. « L'Angleterre, la » Russie, les couronnes du Nord, une partie de » l'Allemagne la possèdent, disait-il ; Venise, » Naples en avaient joui : on ne saurait gouver» ner sans elle ; autrement une nation est à » chaque instant blessée dans son repos, sa di» gnité, son indépendance. Mais c'était fort dif» ficile, ajoutait-il ; à chaque tentative j'en voyais » le danger. Je pouvais juger qu'une fois embar» qué, la nation m'eût abandonné. J'ai plus » d'une fois sondé l'opinion, essayé de la pro» voquer ; mais en vain, et j'ai pu me convaincre » que je n'eusse jamais eu la coopération natio» nale, etc., etc. » Et ceci m'a expliqué une sortie dont j'avais été témoin dans le temps aux Tuileries.

L'Empereur, à une de ses grandes audiences du dimanche, la réunion extrêmement nombreuse, apercevant l'archevêque de Tours (de Barral), lui dit d'une voix très-élevée : « Eh bien ! Monsieur » l'Archevêque, comment vont nos affaires avec le » Pape ? — Sire, la députation de vos Evêques » va se mettre en route pour Savonne. Eh bien ! » tâchez de faire entendre raison au Pape, ren-

» dez-le sage; autrement il n'a qu'à perdre avec » nous. Dites-lui bien qu'il n'est plus au temps » des Grégoire, et que je ne suis pas un débon- » naire. Il a l'exemple de Henri VIII; sans avoir » sa méchanceté, j'ai plus de force et de puis- » sance que lui. Qu'il sache bien que quelque » parti que je prenne, j'ai six cent mille Français » en armes, même un million qui, dans tous les » cas, marcheront avec moi, pour moi et comme » moi; les paysans, les ouvriers ne connaissent » que moi, ils me portent une confiance aveugle. » La partie sage, éclairée de la classe intermé- » diaire, ceux qui soignent leurs intérêts et re- » cherchent la tranquillité me suivront; il ne » restera donc plus pour lui que la classe bour- » donnante qui, au bout de huit jours, l'aura » oublié pour commérer sur de nouveaux objets.» Et comme l'Archevêque, fort embarrassé de sa contenance, voulait balbutier quelques paroles. — « Vous êtes en dehors de tout ceci, Monsieur » l'Archevêque, reprit l'Empereur d'une voix » toute radoucie; je partage vos doctrines, j'ho- » nore votre piété, je respecte votre caractère. »

L'Empereur, je le comprends bien aujour-

d'hui, n'avait jeté, sans doute, tout cela en avant, que pour que nous le fissions fructifier au dehors; mais il se méprenait bien sur nos dispositions, celles du palais du moins. Une portion, la moins réfléchie, n'hésitait pas dans ces occasions à le blâmer tout bonnement et hautement; l'autre portion, la mieux intentionnée, se donnait bien de garde d'en divulguer un seul mot, dans la crainte de lui faire tort dans l'opinion; car tel était en général notre travers d'esprit, notre manière singulière de juger, d'interpréter l'Empereur, bien que sans malveillance, mais seulement par légèreté, par inconséquence ou par mode, qu'au lieu de chercher à le rendre populaire, nous sommes peut-être ceux qui lui avons fait le plus de mal. Je me souviens très-bien que précisément pour ce fameux Concordat de Fontainebleau, le matin qu'il parut inopinément dans le Moniteur, on se disait confidentiellement dans les salons de Saint-Cloud, que rien n'était moins vrai que cette pièce, quelle était fausse et controuvée; d'autres disaient à l'oreille, que le fond en était vrai, sans doute; mais qu'il avait été arraché

au Pape par la frayeur que lui avaient causée la colère de l'Empereur et sa violence ; si bien que je ne serais pas étonné que cet heureux épisode, si dramatique, de Napoléon à Fontainebleau, *traînant le père des fidèles par ses cheveux blancs*, ne fût pas sorti précisément de l'imagination du prosateur poétique ; mais qu'il l'eût en effet recueilli de la bouche des courtisans, des serviteurs mêmes de l'Empereur ; et pourtant voilà comme on écrit l'histoire !

Dimanche 18.

Conversation vive de l'Empereur avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral.

Le temps, toute la nuit et le jour, a été des plus affreux. Sur les trois heures, l'Empereur est sorti, profitant d'une éclaircie : il est entré chez moi ; nous sommes passés chez le général Gourgaud, qui était malade, et de là chez Mme de Montholon, qui a suivi dans le jardin. L'Empereur était d'une extrême gaîté, la conversation s'en ressentait ; il a entrepris d'amener Mme de Montholon à faire sa confession générale, insistant surtout sur le point de dé-

part. « Allons, disait-il, parlez sans crainte, que » le voisin ici ne vous gêne pas, ne voyez en » lui que le confesseur, nous n'en saurons rien » le quart d'heure d'après, etc., etc. »

Et vraiment, je crois qu'il allait persuader, quand malheureusement le Gouverneur est venu interrompre de si heureuses dispositions : il a paru, et l'Empereur a gagné brusquement le fond du bois pour ne pas le recevoir. M. de Montholon nous a rejoints peu d'instans après, pour faire connaître à l'Empereur que le Gouverneur et l'Amiral demandaient instamment l'honneur de lui parler : l'Empereur a cru à quelque communication de leur part, il est revenu dans le jardin, où il les a reçus.

Nous sommes demeurés en arrière avec les officiers du Gouverneur. Bientôt la conversation a été vive de la part de l'Empereur, qui, se promenant entre le Gouverneur et l'Amiral, n'adressait guère la parole qu'à celui-ci, même en parlant de l'autre. Nous demeurions à une assez grande distance pour ne rien entendre distinctement; mais j'ai su plus tard qu'il lui a répété de nouveau, et avec plus de force et de

chaleur peut-être, tout ce qu'il lui avait déjà dit dans les conversations précédentes.

Sur les bonnes interprétations que l'Amiral, qui jouait le rôle de médiateur, s'efforçait de donner aux intentions du Gouverneur, l'Empereur a dit : « Les fautes de M. Lowe viennent de ses » habitudes dans la vie. Il n'a jamais commandé » que des déserteurs étrangers, des Piémontais, » des Corses, des Siciliens, et tous renégats traî» tres à leur patrie ; la lie, l'écume de l'Europe. » S'il eût commandé des hommes, des Anglais ; » s'il l'était lui-même, il aurait des égards pour » ceux qu'on doit honorer. » Dans un autre moment l'Empereur a dit qu'il était un courage moral aussi nécessaire que le courage du champ de bataille ; que M. Lowe ne l'avait pas ici vis-à-vis de nous, en ne rêvant que notre évasion, plutôt que d'employer pour l'empêcher les seuls moyens vrais, sages, raisonnables, froids. L'Empereur lui a dit aussi que du reste son corps était entre les mains des méchans ; mais que son âme demeurait aussi fière, aussi indépendante qu'à la tête de quatre cent mille hommes, ou sur le trône, quand il faisait des Rois.

A l'article des réductions de nos dépenses et de l'argent qu'on demandait à l'Empereur, il a répondu : « Tous ces détails me sont trop pénibles, ils sont ignobles. Vous me mettriez sur » les charbons ardens de Montézuma ou de » Guetimozin, que vous ne tireriez pas de » moi l'or que je n'ai pas. D'ailleurs qui vous » demande quelque chose ? Qui vous prie de » me nourrir ? Quand vous discontinuerez vos » provisions, si j'ai faim, ces braves soldats que » voilà, en montrant de la main le camp du 53ᵉ, » prendront pitié de moi, j'irai m'asseoir à la » table de leurs grenadiers, et ils ne repousse- » ront pas, j'en suis sûr, le premier, le plus » vieux soldat de l'Europe. » L'Empereur ayant reproché au Gouverneur d'avoir gardé quelques ouvrages qui lui étaient adressés, il a répondu que c'était parce que l'adresse portait la qualification *d'Empereur*. « Et qui vous a donné le » droit, a répliqué vivement l'Empereur, de me » disputer ce titre ? Dans peu d'années votre » lord Castlereagh, votre lord Bathurst et tous » les autres, vous qui me parlez, vous serez en- » sevelis dans la poussière de l'oubli ; ou si on

» connaît vos noms, ce sera par les indignités » que vous aurez exercées contre moi; tandis » que l'empereur Napoléon demeurera toujours » sans doute le sujet, l'ornement de l'histoire » et l'étoile des peuples civilisés. Vos libelles ne » peuvent rien contre moi; vous y avez dépensé » des millions, qu'ont-ils produit? La vérité » perce les nuages, elle brille comme le soleil; » comme lui, elle est impérissable! »

L'Empereur convenait, dans cette conversation, avoir fort maltraité, et souvent, sir Hudson Lowe; et il lui rendait la justice d'avouer encore que sir Hudson Lowe ne lui avait jamais précisément manqué; il s'était contenté de marmoter souvent entre ses dents, des choses qu'il n'avait pas laissé entendre. Une fois il a dit qu'il avait demandé son rappel, et l'Empereur lui a répondu que c'était la parole la plus agréable qu'il pût lui faire entendre. Il a dit encore que nous flétrissions son caractère en Europe; mais que cela lui était égal, etc., etc. Le seul manquement peut-être du Gouverneur, disait l'Empereur, et qui serait léger auprès de tout ce qu'il avait reçu, avait été de se retirer brusque-

ment, quand l'Amiral ne s'éloignait qu'avec lenteur et avec de nombreuses salutations. « L'Amiral était précisément là, me disait gaiement l'Empereur, le marquis de Gallo lors de ma rupture de Passeriano, etc., etc. » Allusion à un des chapitres de la campagne d'Italie qu'il m'avait dicté.

Au surplus, l'Empereur disait qu'après tout, il se reprochait cette scène. « Je ne dois plus recevoir cet officier : il fait que je m'emporte, c'est au-dessous de ma dignité ; il m'échappe vis-à-vis de lui des paroles qui eussent été impardonnables aux Tuileries ; si elles peuvent avoir une excuse ici, c'est de me trouver entre ses mains et sous son pouvoir. »

Après le dîner, l'Empereur a fait lire une lettre en réponse au Gouverneur, qui avait envoyé officiellement le traité du deux août, par lequel les souverains alliés stipulaient l'emprisonnement de Napoléon. Sir Hudson Lowe demandait, par la même occasion, à introduire les commissaires étrangers à Longwood. L'Empereur avait dicté cette lettre, dans la journée, à M. de Montholon ; il a voulu que chacun de

nous proposât ses objections et donnât son avis. Elle nous a semblé un chef-d'œuvre de dignité, de force et de logique. On la trouvera plus bas lors de son envoi, ou bien encore aux pièces officielles.

Lundi 19.

Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S——n.

Le temps a continué d'être aussi affreux que nous l'eussions jamais vu. Depuis trois ou quatre jours, c'est un de nos véritables ouragans d'équinoxe en Europe. L'Empereur l'a bravé pour entrer sur les dix heures chez moi : en sortant il s'est accroché la jambe à un clou près de la porte ; son bas a été déchiré jusqu'à mi-jambe ; heureusement la peau n'a été qu'effleurée. Il s'est vu forcé de rentrer pour changer. « Vous » me devez une paire de bas, me disait-il pen- » dant le temps que son valet de chambre lui en » mettait une autre ; un honnête homme ne » présente point de pareils dangers dans ses ap- » partemens. Vous êtes logé trop en marin : il

» est vrai que ce n'est pas tout à fait votre faute.
» Je me croyais indifférent sur ce point; mais
» morbleu vous me surpassez. — Sire, disais-je,
» mon mérite n'est pas grand, on ne me laisse
» pas de choix. Je suis vraiment un cochon dans
» sa fange, je dois l'avouer; mais, comme dit
» Votre Majesté, ce n'est pas tout à fait ma
» faute. »

Nous avons gagné le jardin à la faveur d'une éclaircie. L'Empereur revenait sur la conversation qu'il avait eue la veille, dans ce même endroit, avec le Gouverneur en présence de l'Amiral, et se reprochait de nouveau la violence de ses expressions. « Il eût été plus digne
» de moi, disait-il, plus beau, plus grand,
» d'exprimer toutes ces choses de sang froid;
» elles n'en eussent eu d'ailleurs que plus de
» force. » Il lui revenait surtout une qualification qu'il avait laissé échapper contre Hudson Lowe (*scribe d'état-major*), qui avait dû le choquer d'autant plus qu'elle rendait une vérité, et l'on sait qu'elle offense toujours. « Je l'ai bien
» éprouvé moi-même à l'île d'Elbe, continuait
» l'Empereur. Quand je me suis mis à parcourir

» les libelles les plus infâmes, ils ne me faisaient
» rien, mais rien du tout. Quand on m'apprenait, ou que je lisais, que j'avais *étranglé*, *empoisonné*, *violé*, que j'avais fait massacrer mes malades, que ma voiture avait roulé sur mes blessés, j'en riais de pitié. Combien de fois n'ai-je pas dit alors à Madame : Accourez, ma mère, voici le *sauvage*, *l'homme tigre*, *le dévoreur du genre humain*; venez admirer le fruit de vos entrailles. Mais sitôt qu'on approchait un peu de la vérité, il n'en était plus de même; je sentais le besoin de me défendre, j'accumulais les raisons pour me justifier, et encore n'était-ce jamais sans qu'il restât quelques traces d'une peine secrète. Mon cher, voilà l'homme ! »

Delà l'Empereur est revenu sur sa protestation contre le traité du deux août, qui nous avait été lue hier après dîner. J'ai osé lui demander si, mettant en avant la reconnaissance de son titre d'Empereur par les Anglais, lors de leurs négociations à Paris et à Châtillon, il n'avait pas oublié de mentionner celle qu'ils avaient dû faire au traité de Fontainebleau, et

qui me paraissait omise. « C'est à dessein, a-t-» il dit vivement; je ne veux point de ce traité, » je le renie; je suis loin de m'en vanter, j'en » rougis plutôt. On l'a discuté pour moi. Celui » qui me l'apporta, me trahissait. Cette époque » appartient à mon histoire, mais à mon his-» toire en grand. Si j'eusse voulu traiter alors » sensément, j'aurais obtenu le royaume d'I-» talie, la Toscane ou la Corse, etc., etc., tout » ce que j'aurais voulu. Ma décision fut une faute » de mon caractère, une boutade de ma part, » un véritable excès de tempérament. Je pris du » dégoût et du mépris pour tout ce qui m'en-» tourait; j'en pris pour la fortune, que je me » plus à braver. Je jetai les yeux sur un coin de » terre où je pusse être mal, et profiter des » fautes que l'on ferait. Je me décidai pour l'île » d'Elbe. Cet acte fut celui d'une âme de rocher. » Mon cher, je suis d'un caractère bien singu-» lier, sans doute, mais on ne serait point ex-» traordinaire, si l'on n'était d'une trempe à » part : je suis une parcelle de rocher lancée » dans l'espace! Vous me croirez peut-être dif-» ficilement; mais je ne regrette point mes gran-

» deurs : vous me voyez faiblement sensible à ce » que j'ai perdu. — Et pourquoi ne vous croi- » rais-je pas, Sire, répondais-je, que regrette- » riez-vous ?..... La vie de l'homme n'est qu'un » atôme dans la durée de l'histoire. Or, chez » Votre Majesté, l'une est déjà si pleine, que » vous ne devez plus guère prendre d'intérêt » qu'à l'autre : s'il en coûte ici à votre corps, » votre mémoire y gagne au centuple : si vous » eussiez dû finir au sein d'une prospérité non » interrompue, que de grandes et belles choses » eussent passées ignorées ! Votre Majesté me » l'a déjà dit elle-même, et je suis demeuré » frappé d'une telle vérité.

» Il n'est pas de jour, en effet, que ceux qui » furent vos ennemis ne répétèrent avec nous, » qui sommes vos fidèles, que vous êtes bien » certainement plus grand ici qu'aux Tuileries. » Et même sur ce roc, où vous ont déporté la » violence et la mauvaise foi, n'y commandez- » vous pas encore ? Vos geoliers, vos maîtres » sont à vos pieds ; votre âme soumet tout ce » qui l'approche : vous vous montrez ici ce » que l'histoire dit de Saint-Louis sous les

» chaînes des Sarrazins : *le vrai maître de ses* » *vainqueurs.* Votre irrésistible ascendant vous » accompagne ici. Nous le pensons tous autour » de vous, Sire; le commissaire russe le disait » l'autre jour, nous assure-t-on, et ceux qui » vous gardent l'éprouvent..... Que regretteriez- » vous? etc., etc.

En rentrant, l'Empereur a demandé son déjeûner sous la tente, en dépit de l'ouragan, et m'a gardé. L'eau ne perçait pas; nous en étions quittes pour une forte humidité, mais les rafales de pluie et de vent tourbillonnaient autour de nous et se précipitaient au loin devant nous vers le fond des vallées; ce spectacle n'était pas sans quelque beauté.

L'Empereur s'est retiré vers les deux heures; il m'a fait revenir à quelque temps de là dans son cabinet. « Je viens de lire le général S—n, » disait-il, en posant le livre : c'est un fou, un » écervelé; il dit des bêtises. Après tout, ce- » pendant, il se laisse lire, il amuse; il coupe, » tranche, juge et prononce sur les hommes et » sur les choses. Il n'hésite point à donner » maints conseils à Wellington, et dit qu'il eût

» dû faire quelques campagnes sous Kléber, etc.
» Il fait de Soult le premier général du monde.
» Kléber était sans doute un grand général;
» mais dans Soult, ce n'est pas précisément la
» partie la plus forte; il est bien plus encore un
» excellent ordonnateur, un bon ministre de la
» guerre.

» Ce S—n, a-t-il continué, a déserté du
» camp de Boulogne, portant tous mes secrets
» aux Anglais : cela pouvait avoir des suites fort
» graves. S—n était général, son acte fut hideux,
» irrémissible. Mais pourtant regardez comme
» en révolution un homme peut être mauvais su-
» jet, dévergondé, éhonté. Je l'ai trouvé à mon
» retour de l'île d'Elbe, il m'attendait de pied
» ferme; il m'écrivait une longue lettre dans la-
» quelle il pactisait avec moi. Les Anglais étaient
» des misérables, écrivait-il, il avait été long-
» temps au milieu d'eux, il en avait été mal-
» traité, il connaissait leurs ressources, leurs
» moyens; il allait m'être fort utile. Il savait que
» j'étais trop magnanime, trop grand pour me
» souvenir encore des torts qu'il avait pu avoir,
» etc. Je le fis arrêter; et, comme il avait été

» déjà jugé et condamné, je suis encore à savoir » pourquoi on ne l'a pas fusillé; il faut qu'on » n'en ait pas eu le temps, ou qu'il ait été ou- » blié; c'était un châtiment que réclamait la » patrie : il ne saurait y avoir ni transaction, ni » indulgence pour le général qui a l'infamie de » se prostituer à l'étranger. »

Le Grand-Maréchal est arrivé; l'Empereur, après avoir continué la conversation quelque temps, l'a emmené jouer aux échecs. Il souffrait beaucoup du mauvais temps.

Après dîner, il nous a lu le Tartufe; mais il n'a pu l'achever, il se sentait trop fatigué : il a posé le livre, et après le juste tribut d'éloges donné à Molière, il a terminé d'une manière à laquelle nous ne nous attendions pas. « Certai- » nement, a-t-il dit, l'ensemble du Tartufe est » de main de maître; c'est un des chefs-d'œuvre » d'un homme inimitable; toutefois cette pièce » porte un tel caractère, que je ne suis nulle- » ment étonné que son apparition ait été l'ob- » jet de fortes négociations à Versailles, et de » beaucoup d'hésitation dans Louis XIV. Si j'ai » le droit de m'étonner de quelque chose, c'est

» qu'il l'ait laissé jouer; elle présente, à mon » avis, la dévotion sous des couleurs si odieuses; » une certaine scène offre une situation si déci- » sive, si complétement indécente, que, pour » mon propre compte, je n'hésite pas à dire » que si la pièce eût été faite de mon temps, je » n'en aurais pas permis la représentation. »

Mardi 20.

Violent accès d'indignation de ma part qui amuse fort l'Empereur.

Sur les quatre heures, j'ai été joindre l'Empereur, par ses ordres, dans la salle du billard. Le temps était toujours aussi affreux; il ne lui avait pas permis, disait-il, de mettre le pied dehors, et pourtant il s'était vu chassé de la chambre et du salon par la fumée. Il m'a trouvé, disait-il, la figure toute renversée: c'était de l'indignation la plus vive, et il a voulu en connaître la cause.

« Il y a deux ou trois ans, ai-je dit, qu'un » commis au bureau de la guerre, très-brave » homme pour ce que j'en connais, venait chez » moi donner des leçons d'écriture et de latin à

» mon fils. Il avait une fille dont il comptait » faire une gouvernante, et nous priait de la re- » commander, si nous en trouvions l'occasion. » Mme de Las Cases se la fit amener : elle était » charmante, et de l'ensemble le plus sédui- » sant. A compter de cet instant, Mme de Las » Cases l'invitait parfois chez elle, cherchant à » lui faire faire quelques connaissances dans le » monde qui pussent lui être utiles. Or, voilà » que cette jeune personne, notre connaissance, » notre amie, notre obligée, se trouve être pré- » cisément aujourd'hui la femme d'un des com- » missaires des puissances près de Votre Majesté, » arrivés dans l'île il y a près d'un mois.

» Que Votre Majesté juge de mon étonnement » et de toute ma joie, à cette précieuse bizar- » rerie du hasard! Je vais donc, me disais-je, » en dépit de tant d'obstacles, avoir des nou- » velles positives, détaillées, secrètes même de » tout ce qui m'intéresse. J'ai vu passer huit ou » dix jours de silence sans inquiétude, même » pas sans quelque contentement. Car, pen- » sais-je, plus on met de circonspection, plus » on doit avoir à me dire. Enfin, il y a trois

» ou quatre jours, qu'entraîné par mon impatience, j'ai dépêché mon domestique vers la » nouvelle arrivée; je l'avais bien stylé, et son » titre d'habitant de l'île lui facilitait l'accès, et » sans nul inconvénient. Il est revenu me disant » que cette dame avait répondu qu'elle ne savait ce dont on voulait lui parler. A toute rigueur je pouvais croire encore que c'était un » excès de prudence, et qu'elle n'avait pas voulu » s'en fier à un inconnu. Mais voilà qu'aujourd'hui je reçois du Gouverneur l'avertissement » de ne chercher à lier aucun rapport secret » dans l'île, que je dois savoir à quoi je m'exposerais, que la tentative qu'il me reproche » n'est point douteuse, car il la tient de la » source même à laquelle je me suis adressé. » Votre Majesté voit à présent ce qui m'a bouleversé. Trouver une si vilaine délation où je » devais supposer de l'intérêt, de la reconnaissance même, m'a indigné au dernier degré; » j'en suis hors de moi. »

L'Empereur m'a ri au nez : « Que vous connaissez peu le cœur humain, m'a-t-il dit! quoi! » son père a été précepteur de votre fils, ou

» quelque chose de semblable; votre femme l'a » protégée dans sa nullité, et elle est devenue » baronne allemande! Mais, mon cher, vous » êtes celui qu'elle redoute le plus ici, qui la » gênez davantage; elle n'aura pas même vu votre femme à Paris; et puis encore ce méchant » sir Hudson Lowe se sera plu peut-être à donner à la chose une tournure odieuse : il est si » astucieux, si méchant !.... » Et il a recommencé à se moquer de moi et de ma colère.

Après dîner, l'Empereur a continué le Tartufe, qu'il n'avait pu achever hier, et cela a été encore assez pour aujourd'hui. L'Empereur était accablé; le mauvais temps prend visiblement sur lui.

Mercredi 21.

Corvisart, etc. — Anecdotes des salons de Paris.

Le temps toujours aussi affreux; l'humidité est au dernier point dans nos chambres, la pluie y pénètre de toute part.

Le secrétaire du Gouverneur m'a apporté une lettre d'Europe; elle m'a procuré quelques instans de vrai bonheur; elle m'apportait les sou-

venirs et les vœux de mes amis les plus chers. J'ai été la lire à l'Empereur.

L'Empereur souffrait beaucoup de ce mauvais temps. Il a gagné son salon vers les quatre heures ; il croyait avoir eu de la fièvre, il se trouvait abattu ; il a demandé du punch, et à fait quelque parties d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le docteur est venu de la ville. Les deux bâtimens arrivés venaient du Cap ; l'un d'eux était le Podargus, parti d'Europe dix jours avant le Griffon ; l'autre était une petite frégate venant de l'Inde et retournant en Europe. Il y avait, nous a-t-on dit, une lettre pour *l'Empereur Napoléon ;* mais elle n'a pas été remise, et nous ignorons ce que ce pouvait être.

Après dîner, on a dit que les médicamens étaient épuisés dans l'île, et l'on observait que l'Empereur ne serait pas accusé d'y avoir contribué. Cela l'a conduit à dire qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais pris une médecine. Aux Tuileries, ayant eu jusqu'à trois vésicatoires à la fois, il les avait supprimés sans vouloir prendre de médecine. Il avait eu à Toulon une blessure grave, comme celle d'Ulysse, disait-il ; celle à

laquelle sa vieille nourrice l'avait reconnu, il en avait guéri, tout en échappant de même aux médicamens. L'un de nous s'est permis de lui demander : « Si Votre Majesté avait la dyssenterie » demain, se refuserait-elle encore aux médi- » camens. — A présent que je me porte bien, je » réponds oui sans hésiter, disait l'Empereur ; » mais si je devenais bien malade, peut-être » changerais-je, et ce serait alors en moi la » conversion qu'amène la peur du diable dans » l'homme qui va mourir. » Et alors il répétait son incrédulité à la médecine ; mais il n'en était pas ainsi, observait-il, de la chirurgie ; il avait, disait-il, commencé trois fois des cours d'anatomie : les affaires et le dégoût les avaient toujours interrompus. « Dans une certaine occasion, » disait-il, et à la suite d'une longue discus- » sion, Corvisart, désireux de me parler pièce » en main, eut l'abomination, la scélératesse, de » m'apporter à Saint-Cloud, dans son mouchoir » de poche, un estomac; et cette horrible vue » me fit rendre à l'instant même tout ce que » j'avais dans le mien. »

L'Empereur, après le dîner, a essayé d'une

comédie ; mais il était si fatigué, si souffrant qu'il a été contraint d'interrompre et de se retirer avant neuf heures : je l'ai suivi, et comme il ne se sentait aucune envie de dormir, « Allons, mon cher, m'a-t-il dit, voyons ; un conte » sur votre faubourg Saint-Germain : comme » dans les Mille et une Nuits, essayons de rire. » — Eh bien ! Sire, il était autrefois un chambellan de Votre Majesté, qui avait un grand- » oncle, bien vieux, bien vieux....., et je me » souviens que Votre Majesté nous a raconté » l'histoire d'un gros officier allemand, qui, pri- » sonnier au début de la campagne d'Italie, se » plaignait qu'on eut envoyé pour les combattre » un jeune étourneau qui détruisait le métier » et le rendait insupportable ; or, nous avions » parmi nous précisément son pareil ; c'était le » vieux grand-oncle, encore presque avec le » costume de Louis XIV. Il donnait la comédie » toutes les fois que vous nous faisiez parvenir » quelques merveilles d'au-delà du Rhin ; vos » bulletins d'Ulm et d'Iéna étaient pour lui au- » tant de révolutions de bile. Il était loin de vous » admirer ; vous gâtiez là aussi le métier. Il

» avait fait, répétait-il souvent, les campagnes
» du maréchal de Saxe, et voilà, disait-il, qui
» étaient vraiment des prodiges de guerre, et
» qu'on n'avait pas assez appréciés. Alors la
» guerre était sans doute un art; mais aujour-
» d'hui, observait-il en haussant les épaules !!!..
» De notre temps nous la faisions en toute dé-
» cence; nous avions nos mulets, nous étions
» suivis de nos cantines, nous avions notre
» tente, nous faisions bonne chère, nous avions
» même la comédie au quartier-général; les
» armées s'approchaient, on prenait de belles
» positions, on donnait une bataille, quelque-
» fois on faisait un siége, et puis on prenait ses
» quartiers d'hiver pour recommencer au prin-
» temps. Voilà ce qui s'appelle, disait-il avec
» satisfaction, faire la guerre. Mais aujourd'hui
» une armée tout entière disparaît devant une
» autre dans une seule bataille, et une monar-
» chie est renversée; on parcourt cent lieues
» de pays en dix jours; dort qui peut, mange
» qui en trouve. Ma foi, si vous appelez cela du
» génie, moi je suis forcé alors d'avouer que je
» n'y entends plus rien; aussi vous me faites

» pitié quand je vous vois le prendre pour un » grand homme. » L'Empereur riait aux éclats, surtout des cantines et des mulets. Puis il ajoutait : « Vous disiez donc bien des bêtises à mon » sujet ? — Oh ! oui, Sire, et en grande abon» dance.—Eh bien ! nous sommes seuls ; il n'y » a pas d'intrus ici, dites encore. — Eh bien ! » Sire, un jour dans une société choisie, entre » un *Beau*, bien content de lui, ancien capi» taine de cavalerie, ne doutant de rien. — » J'arrive, nous dit-il, de la plaine des Sablons ; » je viens de voir manœuvrer *notre Ostrogoth*.— » C'était Votre Majesté, Sire. — Il avait deux » ou trois régimens qu'il a culbutés les uns sur » les autres, et le tout a été se perdre dans des » buissons. J'aurais voulu avec cinquante maî» tres (cavaliers dans le temps passé) seulement, » le faire prisonnier lui et tous les siens. Répu» tation usurpée ! répétait-il. Aussi Moreau n'a » cessé de dire que c'était à l'Allemagne qu'il » l'attendait. On parle de guerre avec l'Autriche ; » si elle a lieu nous verrons comment il s'en ti» rera. On nous en fera justice. »

« La guerre eut lieu, et Votre Majesté en très-

» peu de jours nous envoya le bulletin d'Ulm, » celui d'Austerlitz, etc. : notre monsieur repa- » rut dans notre cercle, et pour le coup, malgré » toute notre malveillance nous nous écriâmes » tous à la fois : — Et vos cinquante maî- » tres? — Oh! ma foi, dit-il, on n'y entend » plus rien; cet homme déroute tout, la fortune » le mène par la main; et puis ces Autrichiens » sont si lourds, si bêtes !.... »

L'Empereur riait beaucoup et me demandait quelque chose de plus fort encore. — « Sire, » cela devient bien difficile; cependant il me » revient encore une vieille douairière qui est » morte avec l'obstination de n'avoir pas voulu » croire à aucun de vos succès en Allemagne. » Quand on parlait devant elle d'Ulm, d'Aus- » terlitz, de votre entrée à Vienne. — Et vous » croyez cela, vous autres, disait-elle haussant » les épaules? tout cela est fabriqué par lui. » Il n'oserait pas mettre le pied en Allemagne; » croyez qu'il est encore derrière le Rhin, où il » se meurt de peur, et nous envoye des contes. » Le temps vous apprendra si on m'en impose à » moi!... »

Et les histoires épuisées, l'Empereur me renvoya, disant : « Que font-ils, que doivent-ils » dire à présent? Certes aujourd'hui je leur » donne beau jeu. »

Jeudi 22.

Aujourd'hui a été un véritable jour de deuil pour moi : c'est le premier jour depuis notre départ de France où je n'ai pas vu l'Empereur. Des circonstances heureuses faisaient que j'étais le seul qui eusse jusque-là joui de ce bonheur. Il a été fort souffrant; sa réclusion a été complète; il n'a demandé absolument personne.

Vendredi 23.

L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce officielle remarquable adressée à sir Hudson Lowe.

Le temps a continué d'être humide et pluvieux. Sur les trois heures et demie, l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre, il faisait sa toilette; il avait été fortement incommodé; mais grâce à sa manière de se traiter, disait-il, grâce à son hermétique réclusion de la veille, c'était fini, il était bien.

J'ai osé lui témoigner ma véritable douleur; j'avais inscrit, lui disais-je, un jour malheureux dans mon journal; j'eusse dû le marquer à l'encre rouge. Et quand il a appris ce que c'était. « Comment, vraiment, a-t-il dit, c'est le seul » jour depuis France que vous ne m'ayez pas » vu!...... Et vous êtes le seul!.... » Et après quelques secondes de silence, il a ajouté avec un ton bien propre à me dédommager. « Mais, » mon cher, si cela vous était d'un si grand » prix, si vous y teniez tant, que n'êtes-vous » venu frapper à ma porte. Je ne suis point » inabordable pour vous. »

Le docteur a été introduit; il a dit que le Gouverneur avait promis de ne plus mettre les pieds à Longwood. Un méchant qui était là, a fait observer qu'il commençait à vouloir se rendre agréable.

L'Empereur a passé de là dans sa bibliothèque; il s'est fait lire par mon fils une longue lettre que j'écrivais à Rome*. L'humidité l'a

* C'est ma lettre au prince Lucien, si fameuse depuis dans l'histoire de mes persécutions, et qu'on trouvera plus bas en son lieu, volume VII.

chassé, il a gagné le salon, la salle de billard; arrivé au perron, il n'a pu résister au désir de marcher un peu. « Ce que je fais n'est pas sage, » a-t-il dit. » Heureusement l'extrême humidité l'a forcé de rentrer presque aussitôt. Il s'est fixé dans le salon, où il y avait un bon feu, il a demandé de la tisane de feuilles d'oranger, et a fait quelques parties d'échecs.

Plus tard, après dîner, l'Empereur a parcouru les contes de Marmontel, s'est arrêté sur le Philosophe soi-disant. Il toussait encore beaucoup; il a redemandé de la feuille d'oranger. Il a disserté long-temps et de la manière la plus intéressante sur Jean-Jacques, son talent, son influence, sa bizarrerie, ses turpitudes privées. Il s'est retiré à dix heures. Je suis bien fâché de ne pouvoir aujourd'hui me rappeler les détails de tous ces objets.

Dans la journée, M. de Montholon a adressé la réponse officielle suivante au Gouverneur, qui avait écrit touchant les commissaires des puissances, et les embarras de son budjet : c'est la lettre que j'ai déjà mentionnée plus haut, le 18 de ce mois ; la voici :

Pièce officielle. — « M. le Général. — J'ai reçu » le traité du deux août 1815, conclu entre Sa » Majesté Britannique, l'Empereur d'Autriche, » l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse, qui » était joint à votre lettre du vingt-trois juillet.

» L'Empereur Napoléon proteste contre le » contenu de ce traité; il n'est point prisonnier » de l'Angleterre. Après avoir abdiqué entre les » mains des représentans de la nation, au profit » de la constitution adoptée par le peuple fran- » çais, et en faveur de son fils, il s'est rendu vo- » lontairement et librement en Angleterre, pour » y vivre en particulier, dans la retraite, sous la » protection des lois britanniques. La violation » de toutes les lois ne peut pas constituer un » droit de fait. La personne de l'Empereur Na- » poléon se trouve au pouvoir de l'Angleterre; » mais de fait, ni de droit, il n'a été, ni n'est au » pouvoir de l'Autriche, de la Russie et de la » Prusse, même selon les lois et coutumes de » Angleterre, qui n'a jamais fait entrer dans la » balance des prisonniers, les Russes, les Autri- » chiens, les Prussiens, les Espagnols, les Por- » tugais, quoique unie à ces puissances par des

» traités d'alliance, et faisant la guerre conjoin-
» tement avec elles. La convention du deux août,
» faite quinze jours après que l'Empereur Napo-
» léon était en Angleterre, ne peut avoir en droit
» aucun effet; elle n'offre que le spectacle de la
» coalition des quatre plus grandes puissances de
» l'Europe, pour l'oppression d'un seul homme;
» coalition que désavoue l'opinion de tous les
» peuples, comme tous les principes de la saine
» morale. Les Empereurs d'Autriche et de
» Russie, le Roi de Prusse n'ayant de fait ni
» de droit aucune action sur la personne de
» l'Empereur Napoléon, ils n'ont pu rien statuer
» relativement à lui. — Si l'Empereur Napoléon
» eût été au pouvoir de l'Empereur d'Autriche,
» ce prince se fût ressouvenu des rapports que
» la religion et la nature ont mis entre un père
» et un fils, rapport qu'on ne viole jamais im-
» punément. Il se fût ressouvenu que quatre fois
» Napoléon lui a restitué son trône : à Léoben,
» en 1797, et à Lunéville, en 1801, lorsque ses
» armées étaient sous les murs de Vienne; à
» Presbourg, en 1806, et à Vienne, en 1809,
» lorsque ses armées étaient maîtresses de la

» capitale et des trois quarts de la monarchie. Ce » prince se fût ressouvenu des protestations qu'il » lui fit au bivouac de Moravie, en 1806, et à » l'entrevue de Dresde, en 1812. — Si la per- » sonne de l'Empereur Napoléon eût été au pou- » voir de l'Empereur Alexandre, il se fût res- » souvenu des liens d'amitié contractés à Tilsit, » à Erfurt, et pendant douze ans d'un commerce » journalier; il se fût ressouvenu de la conduite » de l'Empereur Napoléon le lendemain de la » bataille d'Austerlitz, où, pouvant le faire pri- » sonnier avec les débris de son armée, il se » contenta de sa parole, et lui laissa opérer sa » retraite; il se fût ressouvenu des dangers que » personnellement l'Empereur Napoléon a bra- » vés pour éteindre l'incendie de Moscow, et » lui conserver cette capitale; certes ce Prince » n'eût pas violé les devoirs de l'amitié et de la » reconnaissance envers un ami dans le malheur. » — Si la personne de l'Empereur Napoléon eût » été même au pouvoir du Roi de Prusse, ce » Souverain n'eût pas oublié qu'il a dépendu de » l'Empereur, après Friedland, de placer un » autre Prince sur le trône de Berlin; il n'eût

» point oublié devant un ennemi désarmé, les » protestations de dévouement et les sentimens » qu'il lui témoigna en 1812, aux entrevues de » Dresde. Aussi voit-on par les articles deux et » cinq dudit traité, que ne pouvant influer én » rien sur le sort et la personne de l'Empereur » Napoléon, qui n'est pas en leur pouvoir, ces » Princes s'en rapportent à ce que fera là-dessus » Sa Majesté Britannique, qui se charge de rem- » plir toutes les obligations. Ces Princes ont re- » proché à l'Empereur Napoléon d'avoir préféré » la protection des lois anglaises à la leur.—Les » fausses idées que l'Empereur Napoléon avait » de la libéralité des lois anglaises et de l'in- » fluence d'un peuple grand, généreux et libre » sur son gouvernement, l'ont décidé à préférer » la protection de ses lois à celle de son beau-père » ou de son ancien ami. L'Empereur Napoléon » a toujours été le maître de faire assurer ce qui » lui était personnel par un traité diplomatique, » soit en se remettant à la tête de l'armée de la » Loire, soit en se mettant à la tête de l'ar- » mée de la Gironde, que commandait le géné- » ral Clausel; mais ne cherchant désormais que

» la retraite et la protection des lois d'une na-
» tion libre, soit anglaise, soit américaine, tou-
» tes stipulations lui ont paru inutiles. Il a cru
» le peuple anglais plus lié par sa démarche
» franche, noble et pleine de confiance, qu'il
» ne l'eût pu être par les traités les plus solen-
» nels. Il s'est trompé; mais cette erreur fera à
» jamais rougir les vrais Bretons; et, dans la gé-
» nération actuelle comme dans les générations
» futures, elle sera une preuve de la déloyauté
» de l'administration anglaise. — Des commissai-
» res autrichien et russe sont arrivés à Sainte-
» Hélène; si leur mission a pour but de remplir
» une partie des devoirs que les Empereurs d'Au-
» triche et de Russie ont contractés par le traité
» du deux août, et de veiller à ce que les agens
» anglais, dans une petite colonie, au milieu de
» l'Océan, ne manquent pas aux égards dus à
» un Prince lié avec eux par les liens de parenté,
» et par tant d'autres rapports, on reconnaît dans
» cette démarche des marques du caractère de
» ces deux Souverains. Mais vous avez, Mon-
» sieur, assuré que ces commissaires n'avaient
» ni le droit, ni le pouvoir d'avoir aucune opi-

» nion sur tout ce qui peut se passer sur ce ro-
» cher.

» Le ministère anglais a fait transporter l'Em-
» pereur Napoléon à Sainte-Hélène, à deux mille
» lieues de l'Europe. Ce rocher, situé sous le Tro-
» pique, à cinq cents lieues de tout continent,
» est soumis à la chaleur dévorante de cette lati-
» tude; il est couvert de nuages et de brouil-
» lard les trois quarts de l'année; c'est à la fois le
» pays le plus sec et le plus humide du monde.
» Ce climat est le plus contraire à la santé de
» l'Empereur. C'est la haine qui a présidé au
» choix de ce séjour, comme aux instructions
» données par le ministère anglais aux officiers
» commandant dans ce pays : on leur a ordonné
» d'appeler l'Empereur Napoléon, général, vou-
» lant l'obliger à reconnaître qu'il n'a jamais
» régné en France, ce qui l'a décidé à ne pas
» prendre un nom d'incognito, comme il y était
» résolu en sortant de France. Premier magis-
» trat à vie de la République, sous le titre de
» Premier Consul, il a conclu les préliminaires
» de Londres et le traité d'Amiens avec le roi
» de la Grande-Bretagne. Il a reçu pour ambas-

» sadeurs, lord Cornwallis, M. Merry, lord Whit-
» worth qui ont séjourné en cette qualité à sa
» Cour. Il a accrédité auprès du roi d'Angle-
» terre, le comte Otto et le général Andréossi,
» qui ont résidé comme ambassadeurs à la Cour
» de Windsor. Lorsqu'après un échange de lettres
» entre les ministères des affaires étrangères des
» deux monarchies, lord Lauderdale vint à Paris
» muni des pleins pouvoirs du roi d'Angle-
» terre, il traita avec les plénipotentiaires mu-
» nis des pleins pouvoirs de l'Empereur Napo-
» léon, et séjourna plusieurs mois à la Cour des
» Tuileries. Lorsque, depuis, à Châtillon, lord
» Castelreagh signa l'ultimatum que les puissances
» alliées présentèrent aux plénipotentiaires de
» l'Empereur Napoléon, il reconnut par-là la
» quatrième dynastie. Cet ultimatum était plus
» avantageux que le traité de Paris; mais on exi-
» geait que la France renonçât à la Belgique et
» à la rive gauche du Rhin, ce qui était con-
» traire aux propositions de Francfort, et aux
» proclamations des puissances alliées; ce qui
» était contraire au serment par lequel, à son
» sacre, l'Empereur avait juré l'intégrité de l'Em-

» pire. L'Empereur pensait alors que ces limites
» naturelles étaient nécessaires à la garantie de
» la France, comme à l'équilibre de l'Europe;
» il pensait que la nation française, dans les cir-
» constances où elle se trouvait, devait plutôt
» courir toutes les chances de la guerre, que de
» s'en départir. La France eût obtenu cette in-
» tégrité, et avec elle conservé son honneur, si
» la trahison n'était venue au secours des alliés.
» Le traité du deux août, le bill du parlement
» britannique appellent Bonaparte l'Empereur
» Napoléon, et ne lui donnent que le titre de
» général. — Le titre de *général Bonaparte* est
» sans doute éminemment glorieux, l'Empereur
» le portait à Lodi, à Castiglione, à Rivoli, à
» Arcole, à Léoben, aux Pyramides, à Aboukir;
» mais depuis dix-sept ans il a porté celui de
» Premier Consul et d'Empereur; ce serait con-
» venir qu'il n'a été ni premier magistrat de la
» République, ni souverain de la quatrième dy-
» nastie. — Ceux qui pensent que les nations
» sont des troupeaux qui, de droit divin, ap-
» partiennent à quelques familles, ne sont ni
» du siècle, ni même dans l'esprit de la législa-

» ture anglaise, qui changea plusieurs fois l'ordre
» de sa dynastie, parce que les grands change-
» mens survenus dans les opinions, auxquels
» n'avaient pas participé les princes régnans, les
» avaient rendus ennemis du bonheur et de la
» grande majorité de cette nation. Car les rois
» ne sont que des magistrats héréditaires, qui
» n'existent que pour le bonheur des nations,
» et non les nations pour la satisfaction des rois.
» C'est le même esprit de haine qui a ordonné
» que l'Empereur Napoléon ne pût écrire, ni
» recevoir aucune lettre, sans qu'elle soit ou-
» verte et lue par les ministres anglais et les of-
» ficiers de Sainte-Hélène. On lui a, par-là, in-
» terdit la possibilité de recevoir des nouvelles
» de sa mère, de sa femme, de son fils, de ses
» frères; et lorsque voulant se soustraire aux
» inconvéniens de voir ses lettres lues par des
» officiers subalternes, il a voulu envoyer des
» lettres cachetées au Prince Régent, on a ré-
» pondu qu'on ne pouvait se charger que de
» laisser passer des lettres ouvertes; que telles
» étaient les instructions du ministère. Cette me-
» sure n'a pas besoin de réflexions, elle donnera

» d'étranges idées de l'esprit de l'administration
» qui l'a dictée; elle serait désavouée à Alger
» même! — Des lettres sont arrivées pour des
» officiers généraux de la suite de l'Empereur :
» elles étaient décachetées et vous furent re-
» mises; vous ne les avez pas communiquées,
» parce qu'elles n'étaient pas passées par le canal
» du ministère anglais; il fallut leur faire refaire
» quatre mille lieues, et ces officiers eurent la
» douleur de savoir qu'il existait sur ce rocher
» des nouvelles de leurs femmes, de leurs mères,
» de leurs enfans, et qu'ils ne pouvaient les con-
» naître que dans six mois!!!... Le cœur se sou-
» lève! on n'a pas pu obtenir d'être abonné au
» Morning-Chronicle, au Morning-Post, à quel-
» ques journaux français; de temps à autre on
» fait passer à Longwood quelques numéros dé-
» pareillés du Times. — Sur la demande faite à
» bord du Northumberland, on a envoyé quel-
» ques livres; mais tous ceux relatifs aux affaires
» des dernières années ont été soigneusement
» écartés. Depuis on a voulu correspondre avec
» un libraire de Londres, pour avoir directe-
» ment les livres dont on pouvait avoir besoin

» et ceux relatifs aux événemens du jour; on » l'a empêché. Un auteur anglais ayant fait un » voyage en France et l'ayant imprimé à Lon» dres, prit la peine de nous l'envoyer pour l'of» frir à l'Empereur; mais vous n'avez pas cru » pouvoir le lui remettre, parce qu'il ne vous était » pas parvenu par la filière de votre gouverne» ment. On dit aussi que d'autres livres envoyés » par leurs auteurs n'ont pu être remis, parce » qu'il y avait sur l'inscription de quelques-uns : » *A l'Empereur Napoléon*, et sur d'autres : *A* » *Napoléon-le-Grand*. Le ministère anglais n'est » autorisé à ordonner aucune de ces vexations. » La loi, quoique inique, considère l'Empereur » Napoléon comme prisonnier de guerre; or, ja» mais on n'a défendu aux prisonniers de guerre » de s'abonner aux journaux, de recevoir les li» vres qui s'impriment : une telle défense n'est » faite que dans les cachots de l'inquisition.

» L'île de Sainte-Hélène a dix lieues de tour; » elle est inabordable de toutes parts, des bricks » enveloppent la côte, les postes placés sur le » rivage peuvent se voir de l'un à l'autre, et » rendent impraticable la communication avec

» la mer. Il n'y a qu'un seul petit bourg, James-» Town, où mouillent et d'où s'expédient les » bâtimens. Pour empêcher un individu de s'en » aller de l'île, il suffit d'exercer la côte par terre » et par mer. En interdisant l'intérieur de l'île, » on ne peut donc avoir qu'un but, celui de » priver d'une promenade de huit ou dix milles » qu'il serait possible de faire à cheval, et dont, » d'après la consultation des hommes de l'art, la » privation abrège les jours de l'Empereur.

» On a établi l'Empereur dans la position de » Longwood exposée à tous les vents ; terrain » stérile, inhabité, sans eau, n'étant susceptible » d'aucune culture. Il y a une enceinte d'environ » douze cents toises incultes. A onze ou douze » cents toises, sur un mamelon, on a établi un » camp ; on vient d'en placer un autre à peu près » à la même distance, dans une direction oppo-» sée, de sorte qu'au milieu de la chaleur du » Tropique, de quelques côtés qu'on regarde, » on ne voit que des camps. L'amiral Malcolm » ayant compris l'utilité dont, dans cette posi-» tion, une tente serait pour l'Empereur, en a » fait établir une par ses matelots, à vingt pas de

» la maison : c'est le seul endroit où l'on puisse
» trouver de l'ombre. Toutefois l'Empereur n'a
» lieu que d'être satisfait de l'esprit qui anime
» les officiers et soldats du brave 53me, comme
» il l'avait été de l'équipage du Northumberland.
» La maison de Longwood a été construite pour
» servir de grange à la ferme de la compagnie ;
» depuis, le sous-gouverneur de l'île y a fait
» établir quelques chambres : elle lui servait de
» maison de campagne ; mais elle n'était en rien
» convenable pour une habitation. Depuis un an
» qu'on y est, on y a toujours travaillé, et l'Em-
» pereur a constamment eu l'incommodité et
» l'insalubrité d'habiter une maison en construc-
» tion. La chambre dans laquelle il couche est
» trop petite pour contenir un lit d'une dimen-
» sion ordinaire ; mais toute bâtisse à Longwood
» prolongerait l'incommodité des ouvriers. Ce-
» pendant, dans cette misérable île, il existe de
» belles positions offrant de beaux arbres, des
» jardins et d'assez belles maisons, entre autres
» Plantation-House ; mais des instructions posi-
» tives du ministère vous interdisent de donner
» cette maison, ce qui eût épargné beaucoup de

» dépenses employées à bâtir à Longwood des » cahutes couvertes de papier goudronné, et qui » déjà sont hors de service. — Vous avez interdit toutes correspondances entre nous et les » habitans de l'île; vous avez mis de fait la maison de Longwood au secret; vous avez même » entravé les communications avec les officiers » de la garnison. — On semble s'être étudié à » nous priver du peu de ressources qu'offre ce » misérable pays, et nous y sommes comme nous » serions sur le rocher de l'Ascension. Depuis » quatre mois que vous êtes à Sainte-Hélène, vous » avez, Monsieur, empiré la position de l'Empereur. Le comte Bertrand vous a observé que » vous violiez même la loi de votre législature, » que vous fouliez aux pieds les droits des officiers-généraux prisonniers de guerre; vous » avez répondu que vous ne connaissiez que la » lettre de vos instructions, qu'elles étaient pires » encore que nous paraissait votre conduite.

» J'ai l'honneur, etc., etc. *Signé*, le comte » DE MONTHOLON. »

« *P. S.* J'avais signé cette lettre, Monsieur, » lorsque j'ai reçu la vôtre du dix-sept : vous y

» joignez le compte par aperçu d'une somme an-
» nuelle de vingt mille livres sterlings que vous ju-
» gez indispensable pour subvenir aux dépenses
» de l'établissement de Longwood, après avoir
» fait toutes les réductions que vous avez crues
» possibles. La discussion de cet aperçu ne peut
» nous regarder en aucune manière; la table de
» l'Empereur est à peine le stricte nécessaire;
» tous les approvisionnemens sont de mauvaise
» qualité, et quatre fois plus chers qu'à Paris.
» — Vous demandez à l'Empereur un fonds de
» douze mille livres sterlings, votre gouverne-
» ment ne vous allouant que huit mille livres
» sterlings pour toutes ces dépenses. J'ai eu l'hon-
» neur de vous dire que l'Empereur n'avait pas
» de fonds, que depuis un an on n'avait reçu ni
» écrit aucune lettre, et qu'il ignorait complé-
» tement tout ce qui se passe, ou a pu se passer
» en Europe. Transporté violemment sur ce ro-
» cher, à deux mille lieues, sans pouvoir recevoir
» ou écrire aucune lettre, il se trouve aujourd'hui
» entièrement à la discrétion des agens anglais.
» L'Empereur a toujours désiré et désire pour-
» voir lui-même à toutes ses dépenses quelcon-

» ques, et il le fera aussitôt que vous le lui » rendrez possible, en levant l'interdiction faite » aux négocians de l'île, de servir sa correspondance, et qu'elle ne sera soumise à aucune inquisition de votre part ou d'aucun de vos agens » Dès que l'on connaîtra en Europe les besoins » de l'Empereur, les personnes qui s'intéressent » à lui enverront les fonds nécessaires pour y » pourvoir.

» La lettre de lord Bathurst que vous m'avez » communiquée, fait naître d'étranges idées! » Vos ministres ignoreraient-ils donc que le spectacle d'un grand homme aux prises avec l'adversité est le spectacle le plus sublime? Ignoreraient-ils que Napoléon, à Sainte-Hélène, » au milieu des persécutions de toute espèce » auxquelles il n'oppose que la sérénité, est plus » grand, plus sacré, plus vénérable que sur le » premier trône du monde, où si long-temps il » fut l'arbitre des Rois? Ceux qui dans cette position manquent à Napoléon, n'avilissent que » leur propre caractère et la nation qu'ils représentent ! »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.



TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU CINQUIÈME VOLUME.





